

Paraboles de Jésus-Christ



L'évangile tel qu'il m'a été révélé



Première année de vie publique

Jésus prêche et opère des miracles dans la maison de Pierre

Parabole du cheval préféré

Jésus est monté sur un tas de paniers et de cordages à l'entrée du jardin de la maison de la belle-mère de Pierre. Les gens s'entassent dans le jardin et il y en a sur la grève du lac, les uns assis sur la rive, les autres sur les barques tirées au sec. Il semble qu'il parle depuis déjà quelque temps car le discours est en route.

J'entends : "...Certainement, de nombreuses fois vous vous êtes dit cela au fond du cœur. Mais cela n'est pas. Le Seigneur n'a pas manqué de bonté à l'égard de son peuple. Bien que celui-ci ai manqué de fidélité, des milliers et des dizaines de milliers de fois.

■ **Écoutez cette parabole : elle vous aidera à comprendre.** Un roi avait dans ses écuries des quantités de chevaux magnifiques. Mais il en aimait un d'un amour tout spécial. Il l'avait désiré, avant même de le posséder; puis, l'ayant acquis, il l'avait mis dans un endroit délicieux, et il allait le voir, poser sur lui son regard et son cœur, contemplant son préféré, rêvant de faire de lui la merveille de son royaume. Et quand le cheval, révolté contre ses ordres avait désobéi et s'était enfui chez un autre maître, malgré sa douleur et sa justice, le roi avait promis au révolté le pardon après le châtement. Et fidèle à sa promesse, il veillait de loin sur son préféré, lui envoyant des cadeaux et des gardiens qui rappelleraient son souvenir à son cœur. Mais le cheval, bien que souffrant de son exil hors du royaume, n'était pas constant, comme le roi, pour aimer et vouloir un pardon total. Tantôt bon, tantôt mauvais, mais le bien ne l'emportait pas sur le mal. C'était plutôt le contraire. Et pourtant le roi patientait et par des reproches et des caresses cherchait à faire de son cheval le plus cher ami docile.

Plus le temps passait, plus la bête se faisait rétive. Il appelait son roi, pleurait sous le fouet des autres maîtres, mais ne voulait pas appartenir vraiment au roi. Il n'en avait pas la volonté. Épuisé, accablé, gémissant, il ne disait pas : "C'est par ma faute si je suis ainsi", mais il s'en prenait à son roi. Le roi, après avoir tout essayé eut recours à son dernier essai. "Jusqu'à présent, dit-il, j'ai envoyé des messagers et des amis. Maintenant, je lui enverrai mon propre fils. Lui a le même cœur que moi et il parlera avec mon propre amour et il donnera des caresses et des cadeaux semblables à ceux que j'avais donnés, et même plus doux, encore, car mon fils, c'est moi-même, mais sublimé par l'amour". Et Il envoya son fils.

Voilà la parabole. Maintenant, c'est à vous de parler. Vous semble-t-il que ce roi aimait son animal préféré ?"

Les gens proclament unanimement : "Il l'aimait infiniment."

"L'animal pouvait-il se plaindre de son roi pour tout le mal qu'il avait souffert après l'avoir abandonné ?"

"Non, il ne le pouvait pas" répond la foule.

"Répondez encore à cette question : ce cheval, comment vous semble-t'il qu'il ait accueilli le fils de son roi qui venait le racheter, le guérir et le conduire de nouveau dans un endroit délicieux ?"

"Avec joie, c'est naturel, avec reconnaissance et affection."

"Mais si le fils du roi avait dit au cheval : "Je suis venu dans ce but et pour te procurer ces avantages, mais maintenant tu dois être bon, obéissant, plein de bonne volonté, fidèle envers moi", que dites-vous qu'aurait dit le cheval ?"

"Oh ! inutile de le demander ! Il aurait dit, maintenant ce qu'il en savait ce qu'il en coûtait d'être banni du royaume, qu'il voulait être comme le fils du roi lui disait."

"Alors selon vous, quel était le devoir de ce cheval ?"

"D'être encore meilleur qu'on ne lui avait demandé, plus affectueux, plus docile pour se faire pardonner ses fautes passées pour reconnaître le bien qu'on lui avait fait."

"Et s'il n'avait pas agi ainsi ?"

"Il serait digne de mort, parce que pire qu'une bête sauvage".

"Amis, vous avez bien jugé. Agissez donc vous aussi, comme vous voudriez qu'eût fait ce cheval. Vous hommes, créatures de prédilection du Roi des Cieux, Dieu mon Père et le vôtre; vous à qui après les Prophètes Dieu envoyé son propre Fils, soyez, oh ! soyez - je vous en conjure pour votre bien et parce que je vous aime comme seul un Dieu peut aimer, ce Dieu qui est en Moi pour opérer le prodige de la Rédemption - soyez au moins comme vous jugez que doit être cet animal. Malheur à celui qui, étant homme, s'abaisse à un degré inférieur à celui de l'animal ! Mais s'il pouvait encore y avoir un excuse pour ceux qui jusqu'à présent ont péché, maintenant il n'y en a plus. Auparavant, oui, car trop de temps était passé, le monde avait accumulé trop de poussière sur la Loi, depuis le temps qu'elle avait été donnée. Je suis venu pour présenter de nouveau la parole de Dieu. Le Fils de l'homme est parmi les hommes pour les ramener à Dieu. Suivez-Moi. Je suis la Voie, la Vérité et la Vie."

Bourdonnement habituel de la foule. Jésus ordonne aux disciples : "Faites avancer les pauvres. Pour eux la riche offrande d'une personne qui se recommande à eux pour obtenir le pardon de Dieu."



Parabole des fourmis

Je vois Jésus avec Pierre, André, Jean, Jacques, Philippe, Thomas, Barthélemy, Jude Thaddée, Simon et Judas l'Ischariote et le berger Joseph, qui sortent de sa maison et vont hors de Nazareth mais dans le voisinage immédiat, sous un bosquet d'oliviers.

Il dit : "Venez autour de Moi. Pendant ces mois de présence et d'absence, je vous ai pesés et étudiés. Je vous ai connus et j'ai connu le monde par expérience humaine. Maintenant j'ai décidé de vous envoyer dans le monde. Mais avant, je dois vous instruire pour vous rendre capables d'affronter le monde avec la douceur et la sagacité, le calme et la constance, avec la conscience et la science de votre mission. Ce temps de fureur solaire, qui empêche de longues pérégrinations en Palestine, je veux l'employer à vous instruire et à former en vous des disciples. Comme un musicien, j'ai senti ce qu'il y a en vous de discordant et je viens vous donner le ton pour l'harmonie céleste que vous devez transmettre au monde, en mon nom. Je retiens ce fils (et il montre Joseph) car je lui délègue la charge de porter à ses compagnons mes paroles, pour qu'il se forme là un noyau solide qui ne m'annonce pas seulement en faisant connaître mon existence, mais les caractéristiques les plus essentielles de ma doctrine.

Je commence par vous dire qu'il est absolument nécessaire que vous vous aimiez et fusionniez ensemble. Qu'êtes-vous ? Des hommes de toutes classes sociales, de tout âge, et de toutes régions. J'ai préféré prendre des gens qui sont vierges en matière de doctrines et de connaissances, car je pénétrerai plus facilement en eux avec ma doctrine. Par ailleurs, vous êtes destinés à évangéliser des gens qui seront dans l'ignorance absolue du Vrai Dieu, je veux qu'en vous souvenant de leur primitive ignorance de Dieu, vous ne les dédaigniez pas et les enseigniez avec pitié, vous rappelant avec quelle pitié je les ai enseignés.

Je sens venir en vous une objection :

"Nous ne sommes pas des païens, même si nous n'avons pas de culture intellectuelle".

Non, vous ne l'êtes pas. Mais non seulement vous, mais même ceux qui parmi vous représentent les savants et les riches, vous vous êtes tous écartés dans une religion qui, dénaturée par trop de raisons, n'a de religion que le nom. En vérité, je vous le dis que nombreux sont ceux qui se glorifient d'être des fils de la Loi. Mais les huit dixièmes d'entre eux ne sont que des idolâtres qui ont embrouillé dans les nuages de mille petites religions humaines la vraie, la sainte, éternelle Loi du Dieu d'Abraham, de Isaac, et de Jacob. Aussi, en vous regardant l'un l'autre, et vous aussi, pêcheurs humbles et sans culture, et vous qui êtes marchands ou fils de marchands, officiers ou fils d'officiers, riches ou fils de riches, vous puissiez dire : "Nous sommes tous pareils. Tous nous avons les mêmes lacunes et tous nous avons besoin du même enseignement. Frères en nos défauts personnels ou nationaux, nous devons désormais devenir frères dans la connaissance de la Vérité et dans l'effort pour la mettre en pratique".

Voici frères. Je veux que ce soit là le nom que vous vous donniez l'un l'autre et que vous vous considériez comme

tels. Vous êtes comme une seule famille. Quand est-ce qu'une famille est prospère et que le monde l'admire ? Quand on y trouve l'union et la concorde. Si un fils devient l'ennemi de l'autre, si un frère nuit à l'autre, est-ce que la prospérité de cette famille peut jamais durer ? Non. C'est en vain que le père de famille s'efforce de travailler, d'aplanir les difficultés, et de s'imposer au monde. Ses efforts restent sans résultats, car les ressources s'effritent, les difficultés augmentent, le monde se moque de cet état de procès perpétuels qui émiettent les affections et les biens - qui, unis, étaient puissants contre le monde – en un tas de petits, de mesquins intérêts contraires, dont profitent les ennemis de la famille pour en accélérer toujours davantage la ruine.

Qu'il n'en soit jamais ainsi parmi vous. ■ Soyez unis. Aimez-vous. Aimez-vous pour vous apporter une aide mutuelle. Aimez-vous pour enseigner à aimer. Observez. Même ce qui nous entoure, nous enseigne cette grande force. Regardez cette tribu de fourmis qui accourt toute entière vers un endroit. Suivons-la et nous découvrirons la raison de leur concours, qui n'est pas inutile, vers un point déterminé... Voilà : une de leurs petites sœurs a découvert avec ses organes minuscules, invisibles pour nous, un grand trésor sous cette large feuille de radis sauvage. C'est un morceau de mil de pain tombé peut-être des mains d'un paysan venu pour soigner ses oliviers, ou bien des mains d'un voyageur qui s'est arrêté à l'ombre pour prendre sa nourriture, ou bien encore de celles d'un bambin joyeux courant sur l'herbe fleurie. Comment pouvait-elle à elle seule traîner dans sa tanière ce trésor mille fois plus gros qu'elle ? Et voilà : elle a appelé une sœur et lui a dit : "Regarde et cours vite dire aux sœurs qu'il y a là de la nourriture pour toute la tribu et pour plusieurs jours. Cours avant qu'un oiseau ne découvre ce trésor et n'appelle ses compagnons et qu'ils ne le dévorent". Et la petite fourmi est accourue, essoufflée par les accidents du terrain, à travers les graviers et les herbes jusqu'à la fourmilière et elle a dit : "Venez, une de nous vous appelle. Elle a fait une découverte pour toutes. Mais toute seule, elle ne peut la charrier jusqu'ici. Venez".

Et toutes, même celles qui, fatiguées du travail fait pendant toute la journée se reposaient dans les galeries de la fourmilière, sont accourues; et même celles qui étaient en train de ranger les provisions dans les chambres de réserve. Une, dix, cent, mille... Regardez... Elles saisissent avec leurs griffes, elles soulèvent en faisant de leur corps un chariot, elles traînent en appuyant leurs petites pattes au sol. Celle-ci tombe... l'autre, là, a failli s'estropier parce que l'extrémité du pain, quand elle rebondit, la cloue entre elle et un caillou. Celle-ci, encore, si petite, une jeune de la tribu, s'arrête épuisée... mais pourtant, après avoir repris son souffle, repart. Oh ! comme elles sont unies ! Regardez : maintenant le morceau de pain est bien enlacé et il avance, il avance lentement, mais il avance. Suivons-le... Encore un peu, petites sœurs, encore un peu et puis votre fatigue sera récompensée. Elles n'en peuvent plus, mais elles ne cèdent pas. Elles se reposent et repartent... Voilà qu'elles arrivent à la fourmilière. Et maintenant ? Maintenant au travail pour réduire en miettes la grosse masse. Regardez quel travail ! Les unes découpent, les autres transportent... Voilà, c'est fini. Maintenant tout est en sécurité et, heureuses, elles disparaissent par les fissures au fond des galeries. Ce sont des fourmis, rien d'autre que des fourmis. Et pourtant elles sont fortes parce qu'elles sont unies.

Méditez là dessus. N'avez-vous rien à me demander ?"



Parabole des champs

"Où vas-tu, Seigneur ?"

L'homme est abasourdi par la révélation. Il a pris un ton tout différent. C'était d'abord un brave homme qui parlait. Maintenant, c'est un disciple qui adore.

"Je vais à Jérusalem par Jéricho, aux Tabernacles."

"À Jérusalem ? Mais... Toi aussi ?"

"Je suis fils de la Loi, Moi aussi. Je ne supprime pas la Loi Je vous donne lumière et force pour la suivre parfaitement."

"Mais Jérusalem a déjà de la haine pour Toi ! Je veux dire les grands, les pharisiens de Jérusalem. Je t'ai dit que j'ai entendu..."

"Laisse-les faire. Eux font leur devoir, ce qu'ils *croient* être leur devoir. Moi, je fais le mien. En vérité je te dis que tant que ce ne sera pas l'heure, ils ne pourront rien."

"Quelle heure, Seigneur ?" demandent les disciples et le passeur.

"Celle du triomphe des Ténèbres."

"Tu vivras jusqu'à la fin du monde ?"

"Non. Il y aura une ténèbre plus atroce que celle des astres éteints et de notre planète morte avec tous ses hommes. Ce sera quand les hommes étoufferont la Lumière que je suis. En beaucoup, le crime est déjà arrivé. Adieu, Salomon."

"Je te suis, Maître."

"Non. Viens dans trois jours au Bel Nidrash. Paix à toi." Jésus se met en route, au milieu des disciples pensifs.

■ "Que pensez-vous ? Ne craignez ni pour Moi ni pour vous. Nous sommes passés par la Décapole et la Pérée, et partout nous avons vu des agriculteurs au travail dans les champs. En certains endroits, la terre était encore occupée par le chaume et le chiendent aride, dure, encombrée de plantes nuisibles que les vents d'été avaient apportées et ensemencées en transportant les graines des déserts désolés. C'était les champs des paresseux et des jouisseurs

Ailleurs, la terre était déjà ouverte par la charrue et débarrassée par le feu et la main, des pierres, des ronces, du chiendent. Et ce qui d'abord était nuisible, à savoir les plantes inutiles, voilà que par la purification du feu ou de la taille, elles s'étaient changées en choses utiles : fumier, sels utiles pour rendre la terre féconde. La terre avait pleuré sous la douleur du soc qui l'ouvrait et la fouillait et sous la morsure du feu qui passait sur ses blessures. Mais elle sera plus riante au printemps et elle dira : "L'homme m'a torturée pour me donner cette opulente moisson qui est pour moi parure et beauté". Et ces champs appartenaient à ceux qui savent vouloir. Ailleurs encore la terre était déjà en parfait état, débarrassée même des cendres, un vrai lit nuptial pour les épousailles de la terre et de la semence et le mariage fécond qui donne une si glorieuse moisson d'épis. Et c'étaient les champs des généreux qui ne se satisfont que de la perfection du travail.

Et bien. Il en est de même des cœurs. Je suis le Soc et ma parole est le Feu. Pour préparer au triomphe éternel.

Il en est qui, paresseux ou jouisseurs, ne me cherchent pas encore, ne veulent pas de Moi, ne cherchent qu'à jouir de leurs vices et de leurs passions mauvaises. Tout ce qui leur semble parure de verdure et de fleurs, n'est que ronces et épines qui déchirent mortellement leur esprit, l'enchaînent et en font des fagots pour les feux de la Géhenne. Pour l'heure, la Décapole et la Pérée sont ainsi... et pas elles seulement. On ne me demande pas de miracles parce qu'on ne veut pas de la taille de la parole ni de l'ardeur du feu, mais leur heure viendra. Ailleurs, il en est qui acceptent cette taille et cette ardeur, et ils pensent : "C'est pénible, mais cela me purifie et me rendra fertile en bonnes actions". Ce sont ceux qui n'ont pas l'héroïsme de *faire*, mais me permettent de faire. C'est le premier pas sur ma route. Il y en a enfin qui m'aident de leur travail actif inlassable. Ils font mon travail. Ils ne marchent pas, mais ils volent sur la route de Dieu. Ceux-là sont les disciples fidèles : vous et les autres disséminés en Israël."

"Mais, nous sommes peu nombreux... contre un si grand nombre. Nous sommes humbles... contre les puissants. Comment te défendre s'ils veulent te nuire ?"

"Amis, rappelez-vous le songe de Jacob. Il vit une multitude innombrable d'anges qui montaient et descendaient par l'échelle qui allait du Ciel au patriarche. Une multitude, et pourtant ce n'était qu'une partie des légions angéliques... Et bien, même si toutes les légions qui chantent l'alléluia à Dieu dans le Ciel descendaient autour de Moi pour me défendre, lorsque ce sera l'heure, *elles ne pourront rien*. La justice doit s'accomplir... «



Deuxième année de vie publique

À Bethsaida

Parabole du Semeur

"De Capharnaüm jusqu'ici, j'ai réfléchi à ce que j'allais vous dire. Et j'ai trouvé des indications dans les événements de la matinée.

Vous avez vu venir vers Moi trois hommes. L'un spontanément, l'autre parce que je le sollicitais, le troisième pris par un enthousiasme soudain. Et vous avez vu aussi que des trois je n'en ai pris que deux. Pourquoi ? Est-ce que par hasard j'ai vu un traître dans le troisième ? Non, en vérité. Mais il n'était pas préparé. Apparemment paraissait moins préparé celui qui est à côté de Moi, qui allait ensevelir son père. Au contraire le moins préparé c'était le troisième. Le second était si préparé, à son insu, qu'il a su accomplir un sacrifice vraiment héroïque. L'héroïsme pour suivre Dieu est toujours la preuve d'une forte préparation spirituelle.

Cela explique certains faits surprenants survenus autour de Moi. Les plus préparés à recevoir le Christ, quelles que soient leur caste et leur culture, viennent à Moi avec une promptitude et une foi absolue. Les moins préparés m'observent comme un homme qui sort de l'ordinaire ou bien ils m'étudient avec méfiance et curiosité ou bien encore ils m'attaquent et me dénigrent par des accusations variées. Les différents comportements sont en proportion de l'impréparation des esprits.

Dans le peuple élu, on devrait trouver partout des esprits prompts à recevoir ce Messie dans l'attente duquel les Patriarches et les Prophètes se sont consumés d'angoisse, ce Messie venu finalement précédé et accompagné de tous les signes annoncés par les Prophètes, ce Messie dont la physionomie spirituelle se dessine toujours plus claire à travers les miracles visibles sur les corps et sur les éléments et à travers les miracles invisibles sur les consciences qui se convertissent et sur les gentils qui se tournent vers le Vrai Dieu. Mais il n'en est pas ainsi, au contraire. La promptitude à suivre le Messie est fortement contrée justement chez les enfants de ce peuple et, chose douloureuse à dire, elle l'est d'autant plus qu'on s'élève dans les classes de sa société. Je ne le dis pas pour vous scandaliser mais pour vous amener à prier et à réfléchir.

Pourquoi cela arrive-t-il ? Pourquoi les gentils et les pécheurs font plus de chemin sur ma route ? Pourquoi eux accueillent ce que je dis et les autres pas ? Parce que les enfants d'Israël sont ancrés ou plutôt sont incrustés comme des huîtres perlières sur le banc où elles sont nées[7]. Parce qu'ils sont saturés, remplis, gonflés de leur sagesse et ne savent pas faire place à la mienne en rejetant le superflu pour accueillir le nécessaire. Les autres ne subissent pas cet esclavage. Ce sont de pauvres païens ou de pauvres pécheurs qu'aucune ancre ne maintient en place, semblables à

des bateaux en dérive. Ce sont des pauvres qui n'ont pas de trésors à eux mais seulement des fardeaux d'erreurs et de péchés. Ils s'en défont joyeusement dès qu'ils arrivent à comprendre ce qu'est la Bonne Nouvelle et ils en goûtent le miel fortifiant bien différent de la dégoûtante mixture de leurs péchés.

- Écoutez, et peut-être vous comprendrez mieux comme peuvent être différents les fruits d'un même travail.

Un semeur s'en alla semer. Ses champs étaient nombreux et de différentes valeurs. Certains étaient un héritage de son père et la négligence y avait laissé proliférer les plantes épineuses. D'autres, c'était lui qui les avait acquis : il les avait achetés tels quels à un homme négligent et les avait laissés dans cet état.

D'autres encore étaient coupés de routes car cet homme aimait le confort et il ne voulait pas faire beaucoup de chemin pour aller d'une pièce à l'autre. Enfin il y en avait quelques uns, les plus proches de la maison auxquels il avait consacré tous ses soins pour avoir une vue agréable devant sa demeure. Ces derniers étaient bien débarrassés des cailloux, des ronces, du chiendent et d'autres encore.

L'homme prit donc son sac de grains de semence, les meilleurs des grains, et il commença l'ensemencement. Le grain tomba dans la bonne terre ameublie, labourée, propre, bien fumée des champs les plus proches de la maison. Il tomba sur les champs coupés de chemins et de sentiers, en y amenant de plus la crasse de poussières arides sur la terre fertile. Une autre partie tomba sur les champs où l'ineptie de l'homme avait laissé proliférer les plantes épineuses. Maintenant la charrue les avait bousculées, il semblait qu'elles n'existaient plus, mais elles étaient toujours là parce que seul le feu, la radicale destruction des mauvaises plantes les empêche de renaître. Le reste de la semence tomba sur les champs achetés depuis peu et qu'il avait laissés comme ils étaient sans les défricher en profondeur, sans les débarrasser de toutes les pierres répandues dans le sol qui y faisait un pavage où les racines tendres ne pouvaient pénétrer. Et puis, après avoir tout emblavé, il revint à la maison et dit : "Oh ! c'est bien ! Maintenant je n'ai plus qu'à attendre la récolte". Et puis il se délectait parce qu'au fil des jours il voyait lever épais le grain dans les champs proches de la maison, et cela poussait... oh ! le soyeux tapis ! et puis les épis... oh ! quelle mer ! puis les blés blondissaient et chantaient, en battant épi contre épi, un hosanna au soleil L'homme disait : "Tous les autres champs vont être comme ceux-ci ! Préparons les faux et les greniers. Que de pain ! Que d'or !" Et il se délectait...

Il coupa le grain des champs les plus proches et puis passa à ceux hérités de son père, mais laissés sans culture. Et il en resta bouche bée. Le grain avait abondamment poussé car les champs étaient bons et la terre, amendée par le père, était grasse et fertile. Mais sa fertilité avait agi aussi sur les plantes épineuses, bousculées mais toujours vivaces. Elles avaient repoussé et avaient formé un véritable plafond de ramilles hérissées de ronces au travers duquel le grain n'avait pu sortir qu'avec quelques rares épis. Le reste était mort presque entièrement, étouffé.

L'homme se dit : "J'ai été négligent à cet endroit, mais ailleurs il n'y avait pas de ronces, cela ira mieux". Et il passa aux champs récemment acquis. Sa stupeur fit croître sa peine. Maigres et maintenant desséchées les feuilles du blé gisaient comme du foin sec répandu de partout. Du foin sec. "Mais comment ? Mais comment ?" disait l'homme en gémissant. "Et pourtant, ici il n'y a pas d'épines ! Et pourtant la semence était la même ! Et pourtant le blé avait poussé épais et beau ! On le voit aux feuilles bien formées et nombreuses. Pourquoi alors tout est-il mort sans faire d'épis ?" Et avec douleur il se mit à creuser le sol pour voir s'il trouvait des nids de taupes ou autres fléaux. Insectes et rongeurs non, il n'y en avait pas. Mais, que de pierres, que de pierres ! Un amas de pierraille. Les champs en étaient littéralement pavés et le peu de terre qui les recouvrait n'était qu'un trompe-l'œil. Oh ! s'il avait creusé le

terrain quand c'était le moment ! Oh ! s'il avait creusé avant d'accepter ces champs et de les acheter comme un bon terrain ! Oh ! si au moins, après avoir fait l'erreur de les acheter au prix proposé sans s'assurer de leur qualité, il les avait améliorés en se fatiguant ! Mais désormais c'était trop tard et les regrets étaient inutiles.

L'homme se releva humilié et il se rendit aux champs qu'il avait coupés de petits chemins pour sa commodité... Et il déchira ses vêtements de douleur. Ici, il n'y avait rien, absolument rien... La terre foncée du champ était couverte d'une légère couche de poussière blanche... L'homme tomba sur le sol en gémissant: "Mais ici, pourquoi ? Ici il n'y a pas d'épines ni de pierres, car ce sont nos champs. L'aïeul, le père, moi-même, nous les avons toujours possédés et pendant des lustres et des lustres nous les avons rendus fertiles. J'y ai ouvert les chemins, j'ai enlevé de la terre aux champs, mais cela ne peut les avoir rendus stériles à ce point..." Il pleurait encore quand une réponse à ses plaintes douloureuses lui fut donnée par une bande de nombreux oiseaux qui s'abattaient des sentiers sur le champ et du champ sur les sentiers pour chercher, chercher, chercher des graines, des graines, des graines... Le champ, devenu un canevas de sentiers sur les bords desquels était tombé du grain, avait attiré une foule d'oiseaux qui avaient mangé d'abord le grain tombé sur les chemins et puis celui du champ jusqu'au dernier grain.

Ainsi l'ensemencement, le même pour tous les champs, avait donné ici le cent pour un, ailleurs soixante, ailleurs trente, ailleurs rien. *Entende qui a des oreilles pour entendre. La semence c'est la Parole: elle est la même pour tous. Les endroits où elle tombe : ce sont vos cœurs. Que chacun en fasse l'application et comprenne. La paix soit avec vous.*"



*Dans la cuisine de Pierre.
Instruction et annonce de la capture du Baptiste*

Explications de la parabole du Semeur

Maintenant, écoutez l'esprit de la parabole. Nous avons quatre sortes de champs : ceux qui sont fertiles, ceux qui sont encombrés d'épines, ceux où abondent les pierres, ceux qui sont pleins de sentiers. Nous avons aussi quatre sortes d'esprits.

Nous avons les esprits honnêtes, les esprits de bonne volonté, préparés par leur travail et par le bon travail d'un apôtre, d'un "véritable" apôtre, car il y en a qui en ont le nom, mais pas l'esprit. Ils sont plus meurtriers sur les esprits en voie de formation que les oiseaux, les épines et les cailloux eux-mêmes. Avec leurs intransigeances, leurs hâtes, leurs reproches, avec leurs menaces, ils déroutent de telle façon qu'ils éloignent pour toujours de Dieu. Il y en a d'autres à l'opposé qui, par un arrosage continu de bienveillance déplacée, font pourrir la semence dans une terre trop molle. Par leur manque de virilité ils dévirilisent les âmes dont ils s'occupent.

Mais n'envisageons que les vrais apôtres, ceux qui sont de purs miroirs de Dieu. Ils sont paternels, miséricordieux, patients et en même temps forts comme leur Seigneur. Voilà que les esprits préparés par eux et par leur propre volonté sont comparables aux champs fertiles sans cailloux et sans ronces, nets de chiendent et d'ivraie. En eux prospère la parole de Dieu et toute parole : une semence fait une touffe et des épis, en donnant ici le cent pour cent, ailleurs le soixante, ailleurs encore le trente pour cent.

Y en a-t-il parmi ceux qui me suivent ? Certainement et ils seront saints. Parmi eux, il y en a de toutes les castes, de tous les pays. Il y a même des gentils et qui pourtant donneront le cent pour cent par leur bonne volonté, uniquement par elle, ou bien par elle et celle d'un apôtre ou d'un disciple qui me les prépare.

Les champs épineux sont ceux où l'incurie a laissé pénétrer les enchevêtrements épineux des intérêts personnels qui étouffent la bonne semence. Il faut se surveiller toujours, toujours, toujours. Il ne faut jamais dire : "Oh ! désormais je suis formé, ensemencé, je puis être tranquille que je donnerai des semences de vie éternelle". Il faut se surveiller : la lutte entre le Bien et le Mal est continuelle. Avez-vous jamais observé une tribu de fourmis qui s'installent dans une maison ? Les voilà sur le foyer. La femme n'y laisse plus de nourriture et la met sur la table; et elles flairent l'air et donnent l'assaut à la table. La femme les met dans la crédence, et elles passent par la serrure. La femme suspend ses provisions au plafond, et elles font un long chemin le long des murs et des soliveaux, elles descendent le long des cordes et dévorent. La femme les brûle, les empoisonne et puis reste tranquille, croyant les avoir détruites. Oh ! si elle ne veille pas, quelle surprise ! Voilà que sortent celles qui viennent de naître et tout est à recommencer. C'est ainsi tant qu'on vit. Il faut se surveiller pour extirper les mauvaises plantes dès qu'elles sortent, dans le cas contraire elles font un plafond de ronces et étouffent la graine. Les soucis mondains, la duperie des richesses créent l'enchevêtrement, noient les plantes semées par Dieu et les empêchent de former l'épi.

Voici maintenant les champs pleins de cailloux. Combien il y en a en Israël ! Ce sont ceux qui appartiennent aux "fils des lois" comme l'a dit très justement mon frère Jude. Il ne s'y trouve pas la Pierre unique du Témoignage, il n'y a pas la Pierre de la Loi. Il y a la pierraille des petites, pauvres lois humaines créées par les hommes. Tant et tant qui, par leur poids, ont fait une carapace même à la Pierre de la Loi. C'est une ruine qui empêche tout enracinement de la semence. La racine n'est plus nourrie. Il n'y a plus de terre, plus de sucs nourriciers. L'eau fait pourrir parce qu'elle stagne sur les pavés des sillons. Le soleil chauffe les sillons et brûle les petites plantes. Ce sont les esprits de ceux qui ont remplacé par des doctrines humaines compliquées la simple doctrine de Dieu. Ils reçoivent, et même avec joie, ma parole.

Sur le coup, elle les ébranle et les séduit. Mais ensuite... Il faudrait de l'héroïsme pour piocher jusqu'à débarrasser le champ, l'âme et l'esprit de toute la pierraille des rhéteurs. Alors la semence s'enracinerait et formerait une forte touffe. Autrement... elle ne donne rien. Il suffit de la crainte de représailles humaines. Il suffit d'une réflexion : "Mais, après cela ? Que me feront-ils, les puissants ?" et la pauvre semence languit sans nourriture. Il suffit que toute la pierraille s'agite avec le son vain des cent et cent préceptes qui se sont substitués au Précepte et voilà que l'homme périt avec la semence qu'il a reçue... Israël est rempli de ces hommes. Ceci explique comment le chemin vers Dieu va en sens inverse de celui de la puissance humaine.

Enfin, pour finir, les champs pleins de sentiers, poussiéreux, dénudés. Ce sont ceux des mondains, des égoïstes. Leur confort est leur loi, la jouissance est leur but. Ne pas se fatiguer, sommeiller, rire, manger... L'esprit du monde est roi chez eux. La poussière de la mondanité couvre le terrain qui devient stérile. Les oiseaux, qui symbolisent la dissipation, se précipitent sur les mille sentiers qu'on a ouverts pour rendre la vie plus facile. L'esprit du monde,

c'est-à-dire du Malin, dévore et détruit toute semence qui tombe sur ce terrain ouvert à toutes les sensualités et à toutes les légèretés.

Avez-vous compris ? Avez-vous autre chose à demander ? Non ? Alors nous pouvons aller nous reposer pour partir demain pour Capharnaüm. Je dois aller encore dans un endroit avant de commencer le voyage vers Jérusalem pour la Pâque."

Pourquoi les paraboles ?

Les autres aussi s'unissent à Pierre en disant : "Oui, tu l'as dit. Les paraboles sont bien utiles pour faire comprendre la comparaison, mais nous, nous comprenons qu'elles ont un sens qui dépasse la comparaison. Pourquoi leur parles-tu à eux en paraboles ?"

"Parce qu'à eux il n'est pas accordé de comprendre plus que ce que j'explique. À vous il est donné beaucoup plus parce que vous, mes apôtres, devez connaître le mystère, et il vous est par conséquent donné de comprendre les mystères du Royaume des Cieux. C'est pour cela que je vous dis: "Demandez si vous ne comprenez pas l'esprit de la parabole". Vous donnez tout et tout vous est donné pour qu'à votre tour vous puissiez tout donner. Vous donnez tout à Dieu: affections, temps, intérêts, liberté, vie. Et Dieu vous donne tout en compensation et pour vous rendre capables de tout donner au nom de Dieu à qui vient après vous. Ainsi à celui qui a donné il sera donné et abondamment. Mais à celui qui n'a donné qu'en partie ou qui n'a pas donné du tout, on enlèvera même ce qu'il a.

Je leur parle en paraboles pour qu'en voyant, ils découvrent seulement ce qu'éclaire leur volonté d'adhésion à Dieu, pour qu'en écoutant, toujours par leur volonté d'adhésion, ils entendent et comprennent. Vous, vous voyez ! Beaucoup de gens entendent ma parole, peu adhèrent à Dieu. Leurs esprits sont privés de la bonne volonté. En eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe: "Vous écouterez avec vos oreilles et vous n'entendrez pas. Vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez pas. " Parce que ce peuple a un cœur insensible, les oreilles dures et les yeux fermés pour ne pas voir et ne pas entendre, pour ne pas entendre avec leurs cœurs et ne pas se convertir pour que je les guérisses.

Mais bienheureux êtes-vous à cause de vos yeux qui voient et de vos oreilles qui entendent, à cause de votre bonne volonté ! En vérité je vous dis que beaucoup de Prophètes et beaucoup de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. Ils se sont consumés dans le désir de comprendre le mystère des paroles mais, une fois éteinte la lumière de la prophétie, voilà que les paroles sont restées comme des charbons éteints, même pour le saint qui les avait eues.

Seul Dieu se révèle Lui-même. Quand sa lumière se retire, ayant atteint son but d'éclairer le mystère, l'incapacité de comprendre enserre, comme les bandelettes d'une momie, la vérité royale de la parole reçue. C'est pour cela que je t'ai dit ce matin : "Un jour viendra où tu retrouveras tout ce que je t'ai donné". Maintenant tu ne peux retenir. Mais plus tard la lumière viendra sur toi, non pas pour un instant, mais pour un indissoluble mariage de l'Esprit Éternel avec le tien, qui rendra infaillible ton enseignement en ce qui concerne le Royaume de Dieu. Et comme ce sera pour toi, ce sera pour tes successeurs *s'ils vivent de Dieu comme d'un unique pain.*



Parabole du bon grain et de l'ivraie

■ "En cette belle période où les grains forment l'épi, je veux vous proposer une parabole empruntée au grain. Écoutez.

Le Royaume des Cieux est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Mais, pendant que l'homme et ses serviteurs dormaient, son ennemi est arrivé et a semé des graines d'ivraie sur les sillons et puis s'en est allé. Personne, au début, ne s'aperçut de rien. L'hiver arriva avec les pluies et le givre. Arriva la fin du mois de Tébeth et le grain germa, le vert tendre des petites feuilles qui pointaient à peine. Elles paraissaient toutes égales dans leur enfance innocente. Vint le mois de Scebat et puis d'Adar. Les plantes se formèrent et les épis formèrent leurs grains. On vit alors que le vert n'était pas que du grain mais qu'il y avait aussi de l'ivraie bien enroulée avec ses vrilles fines et tenaces sur les tiges du blé.

Les serviteurs du maître allèrent à la maison et lui dirent : "Seigneur, quelles graines as-tu semées ? Ce n'était pas des graines de choix qui n'étaient pas mélangées à d'autres semences ?"

"Mais si, certainement. J'en ai choisi les grains, tous de même qualité. Et j'aurais bien vu s'il y avait eu d'autres semences".

"Et pourquoi alors tant d'ivraie a-t-il poussé parmi ton grain ?" Le maître réfléchit et puis il dit : "C'est un ennemi qui m'a fait cela pour me faire du tort". Les serviteurs demandèrent alors : "Veux-tu que nous allions parmi les sillons et que patiemment nous dégagions les épis de l'ivraie en arrachant ce dernier ? Commande, et nous le ferons".

Mais le maître répondit : "Non. Vous pourriez, en le faisant, arracher aussi le grain et presque certainement abîmer les épis encore tendres. Laissez-les ensemble jusqu'à la moisson. Alors je dirai aux moissonneurs : 'Fauchez tout ensemble; puis, avant de lier les gerbes, maintenant que la sécheresse a rendu friables les vrilles de l'ivraie, et que les épis serrés sont plus robustes et plus durs, séparez l'ivraie du grain.' et faites-en des bottes à part. Vous les brûlerez ensuite et cela fera une fumure pour le sol. Quant au bon grain, vous le porterez dans les greniers et il servira à faire du pain excellent, pour la honte de l'ennemi qui n'aura gagné que d'être méprisable à Dieu à cause de sa méchanceté".

Maintenant, réfléchissez entre vous que de fois et de quelle abondance sont les semailles de l'Ennemi dans vos cœurs. Et comprenez comme il faut veiller avec patience et constance pour faire en sorte que peu d'ivraie se mélange au grain choisi. Le sort de l'ivraie, c'est de brûler. Voulez-vous brûler ou devenir citoyens du Royaume ?

Vous dites que vous voulez être citoyens du Royaume. Eh bien, sachez l'être. Le bon Dieu vous donne la Parole. L'ennemi veille pour la rendre nuisible, car la farine de grain mélangée à la farine d'ivraie donne un pain amer et

nocif pour les intestins. Sachez, par votre bonne volonté, s'il y a de l'ivraie dans votre âme, la mettre à part pour la jeter, pour n'être pas indignes de Dieu. Allez, fils, la paix soit avec vous."

Les gens se dispersent lentement. Dans le jardin il ne reste que les huit apôtres et en plus Elie, son frère, sa mère et le vieil Isaac qui se nourrit l'âme à regarder son Sauveur.

"Venez autour de Moi et écoutez. Je vous explique le sens complet de la parabole qui a encore deux aspects en plus de celui que j'ai dit à la foule.

Dans son sens universel, la parabole a cette explication : le champ c'est le monde. La bonne semence ce sont les fils du Royaume de Dieu semés par Dieu dans le monde en attendant d'arriver à leur fin et d'être coupés par la Faucheuse et amenés au Maître du monde pour qu'Il les mette dans ses greniers. L'ivraie ce sont les fils du Malin répandus, à leur tour, sur le champ de Dieu dans l'intention de faire de la peine au Maître du monde et de nuire aussi aux épis de Dieu. L'Ennemi de Dieu les a, par un sortilège, semés exprès, car vraiment le diable dénature l'homme jusqu'à en faire une créature qui soit sienne et il la sème pour corrompre les autres qu'il n'a pas pu asservir autrement. La moisson, ou mieux la formation des gerbes et leur transport dans les greniers, c'est la fin du monde et ce sont les anges qui en sont chargés. Il leur a été ordonné de rassembler les créatures après la fauchaison et de séparer le grain de l'ivraie et de même que dans la parabole on brûle cette dernière, ainsi seront brûlés dans le feu éternelles damnés, au Jugement Dernier.

Le Fils de l'homme les enverra pour enlever de son Royaume tous les artisans de scandale et d'iniquité. Car alors le Royaume se trouvera sur la terre et au Ciel et aux citoyens du Royaume sur la terre seront mêlés de nombreux fils de l'Ennemi. Ceux-ci atteindront, comme il est dit aussi par les Prophètes, la perfection du scandale et de l'abomination dans toute leur activité terrestre et donneront de terribles ennuis aux fils de l'esprit. Dans le Royaume de Dieu, aux Cieux, on aura déjà expulsé ceux qui sont corrompus, car la corruption n'entre pas au Ciel.

Donc, les anges du Seigneur en passant la faux dans les rangs de la dernière récolte, faucheront et sépareront le grain de l'ivraie et jetteront cette dernière dans la fournaise ardente où il n'y a que pleurs et grincements de dents, et emmèneront au contraire les justes, le grain de choix, dans la Jérusalem éternelle où ils brilleront comme des soleils dans le Royaume de Celui qui est mon Père et le vôtre. Voilà le sens général. Mais pour vous, il y en a encore un autre qui répond à des questions que plusieurs fois et spécialement depuis hier soir vous vous posez. Vous vous demandez : "Mais, dans la masse des disciples, il peut donc y avoir des traîtres ?" et en votre cœur vous frémissiez d'horreur et de peur. Il peut y en avoir. Il y en a certainement.

Le Semeur répand le bon grain. Dans ce cas, plus que répandre on pourrait dire : "choisit", car le Maître, que ce soit Moi ou que ce soit le Baptiste, avait choisi ses disciples. Comment alors se sont-ils dévoyés ? Non, ce n'est pas cela qu'il faut dire. Je me suis mal exprimé en parlant de "semence" pour les disciples. Vous pourriez mal comprendre. Je vais dire alors "champ". Autant de disciples autant de champs, choisis par le Maître pour former l'aire du Royaume de Dieu, les biens de Dieu. Sur eux le Maître se fatigue pour les cultiver afin qu'ils donnent le cent pour cent. Tous les soins. Tous. Avec patience. Avec amour. Avec sagesse. Avec fatigue. Avec constance. Il voit aussi leurs mauvaises tendances, leur aridité et leur avidité. Il voit leurs entêtements et leurs faiblesses. Mais il espère, il espère toujours, et fortifie son espérance par la prière et la pénitence, car il veut les amener à la perfection. Mais les champs sont ouverts. Ce ne sont pas des jardins bien clos, entourés de murailles épaisses, dont le maître est le seul propriétaire et où il puisse seul entrer. Ils sont ouverts, placés au centre du monde, parmi le monde. Tous peuvent

s'en approcher, tous peuvent y pénétrer. Tous et tout. Oh ! il n'y a pas seulement l'ivraie comme mauvaise semence ! L'ivraie: pourrait être le symbole de la légèreté amère de l'esprit du monde. Mais voilà qu'y naissent, jetées par l'ennemi. toutes les autres semences. Voici les orties. Voici le chiendent. Voici la cuscute. Voici les liserons. Voici enfin la ciguë et les poisons. Pourquoi ? Pourquoi ? Que sont-ils ?

Les orties : les esprits piquants, indomptables qui blessent par surabondance de venin et qui donnent tant de désagrément. Le chiendent : les parasites qui épuisent le maître et qui ne savent qu'importuner et sucer, profitant de son travail et faisant du tort aux personnes de bonne volonté qui tireraient réellement un plus grand fruit si le maître n'était pas troublé et dérangé par les soins qu'exige le chiendent. Les liserons inertes qui ne s'élèvent de terre qu'en profitant des autres.

La cuscute : tourment sur le chemin déjà pénible du maître et pour les disciples fidèles qui le suivent. Ils s'accrochent, s'enfoncent, déchirent, griffent, apportent méfiance et souffrance. Les poisons : les criminels parmi les disciples, ceux qui en arrivent à trahir et à éteindre la vie comme la ciguë et les autres plantes toxiques. Avez-vous jamais vu comme elle est belle, avec ses petites fleurs qui deviennent des petites boules blanches, rouges, bleu-violet ? Qui dirait que cette corolle étoilée, blanche ou à peine rosée avec son petit cœur d'or, qui dirait que ces coraux multicolores si semblables aux autres baies qui font les délices des oiseaux et des enfants peuvent, arrivés à maturité, donner la mort ? Personne. Et les innocents se jettent dessus. Ils les croient bons comme eux-mêmes... ils les cueillent et en meurent. Ils les croient tous bons comme eux ! Oh ! quelle vérité qui élève le maître et condamne celui qui le trahit ! Comment ? La bonté ne désarme pas ? Elle ne rend pas le malveillant inoffensif ? Non. Elle ne le rend pas tel, car l'homme tombé et devenu la proie de l'Ennemi est insensible à tout ce qui est supérieur. Tout ce qui est supérieur change pour lui d'aspect. La bonté devient une faiblesse qu'il est permis de piétiner et qui exacerbe sa malveillance comme, chez un fauve, la volonté d'égorger est exacerbée par l'odeur du sang. Et même le maître est toujours un innocent... et il laisse le traître l'empoisonner car il ne peut penser qu'un homme puisse être le meurtrier de celui qui est innocent.

Chez les disciples, les champs du Maître, viennent les ennemis. Ils sont si nombreux. Le premier c'est Satan. Les autres, ses serviteurs, à savoir les hommes, les passions, le monde et la chair. Voilà, voilà que le disciple ils l'atteignent plus facilement parce qu'il ne reste pas tout près du Maître, mais il se tient en équilibre entre le Maître et le monde. Il ne sait pas, il ne veut pas se séparer de ce qui est monde, chair, passion et démon, pour être tout entier à celui qui l'amène à Dieu. Sur lui ils répandent leurs semences le monde, la chair, les passions, le démon. L'or, la puissance, la femme, l'orgueil, la peur d'être mal jugé par le monde, l'esprit d'utilitarisme. "Les grands sont les plus forts. Voici que je les sers pour les avoir comme amis', .Et on devient criminel et on se damne pour ces misérables choses !...

Pourquoi le Maître qui voit l'imperfection du disciple, même s'il ne veut pas se rendre à la pensée : "Celui-ci me donnera la mort", ne l'exclut-il pas immédiatement de sa suite ? C'est ce que vous vous demandez. Parce qu'il est inutile de le faire. S'il le faisait, cela ne l'empêcherait pas de l'avoir comme ennemi, doublement ennemi et plus acharné, par la rage ou la douleur d'être découvert ou d'être chassé. La douleur, oui, Car parfois le disciple mauvais ne se rend pas compte qu'il est tel. Le travail du démon est tellement subtil qu'il ne le remarque pas. Il devient un démon sans soupçonner qu'il subit cette transformation. La rage. Oui. La rage d'être connu pour ce qu'il est quand il n'est pas inconscient du travail de Satan et de ses adeptes : les hommes qui tentent celui qui est faible par ses faiblesses, pour enlever du monde le saint qui les offense à cause de leur méchanceté qu'ils comparent à sa bonté. Et alors le saint prie et s'abandonne à Dieu. "Que soit fait ce que Tu permets qu'on fasse" dit-il. Il ajoute seulement

cette réserve : "pourvu que cela serve à ton but". Le saint sait que l'heure viendra où la mauvaise ivraie sera séparée de sa moisson. Par qui ? Par Dieu Lui-même qui ne laisse pas faire au-delà de ce qui est utile au triomphe de sa volonté d'amour."

"Mais si tu admets que c'est toujours Satan et ses adeptes... il me semble que la responsabilité du disciple en est diminuée" dit Mathieu.

"Ne le pense pas. Si le Mal existe, le Bien aussi existe et il y a dans l'homme le discernement, et avec lui la liberté."

"Tu dis que Dieu ne laisse pas faire au-delà de ce qui est utile au triomphe de sa volonté d'amour. Donc cette erreur est utile.

"Il la permet et elle sert au triomphe de la volonté divine" ajoute l'Isariote.

"Et tu conclus, comme Mathieu, que cela justifie le crime du disciple. Dieu avait créé le lion sans férocité et le serpent sans venin. Maintenant, l'un est féroce, l'autre est venimeux. Mais Dieu les a séparés de l'homme pour cette raison. Médite sur cela et fais-en l'application. Rentrons. Le soleil est déjà fort, trop fort comme pour un commencement d'orage, et vous êtes fatigués par une nuit sans sommeil."



À Magdala dans la maison de la mère de Benjamin

1. Parabole du royaume de Dieu comparée à un grain semé qui lève

Vous doutez que Marie revienne au Bien. Aucun signe, en elle, n'indique qu'elle fera ce pas. Effrontée et impudente, consciente de sa situation et de son pouvoir, elle a osé défier les gens et venir jusqu'au seuil de la maison où l'on pleure à cause d'elle. Au reproche de Pierre elle répond par un éclat de rire. Devant mon regard qui l'invite, elle se raidit orgueilleusement. Vous auriez peut-être voulu que pour l'amour de Lazare, par amour envers Moi-même, je lui parle directement, longuement, en la subjuguant par ma puissance en faisant voir ma force de Messie Sauveur. Non. Il ne faut pas. Je l'ai dit à propos d'une autre pécheresse, il y a plusieurs mois. Les âmes doivent se faire par elles-mêmes. Je passe, je jette la semence. Secrètement la semence travaille. L'âme doit être respectée dans son travail. Si la première semence ne s'enracine pas, on en sème une autre, une autre encore... ne renonçant que quand on a des preuves certaines de l'inutilité de l'ensemencement. Et on prie. La prière, c'est comme la rosée sur les mottes, elle les garde fraîches et fécondes, et la semence peut germer. Ne fais-tu pas ainsi, femme, avec tes légumes? ■ Maintenant écoutez la parabole du travail de Dieu dans les cœurs pour fonder son Royaume, car chaque cœur est un petit royaume de Dieu sur la terre. Ensuite, après la mort, tous ces petits royaumes s'agglomèrent en un seul, dans le Royaume des Cieux, Royaume sans bornes, saint, éternel.

Le Royaume de Dieu dans les cœurs est créé par le Divin Semeur. Il vient à son domaine - l'homme appartient à Dieu car tout homme Lui appartient dès son origine - et Il y répand sa semence. Puis Il s'en va vers d'autres domaines, vers d'autres cœurs. Les jours succèdent aux nuits et les nuits aux jours. Les jours amènent le soleil et la pluie : dans ce cas, le rayonnement de l'amour divin et l'effusion de la divine sagesse qui parle à l'esprit. Les nuits amènent les étoiles et le silence reposant : dans notre cas, les rappels lumineux de Dieu et le silence pour l'esprit afin de permettre à l'âme le recueillement et la méditation.

La semence, dans cette succession d'imperceptibles influences providentielles et puissantes, se gonfle, s'ouvre, met des racines, les enfonce, pousse à l'extérieur les premières petites feuilles, elle croît. Tout cela sans l'aide de l'homme. La terre produit spontanément l'herbe issue de la semence, puis l'herbe se fortifie et porte l'épi qui se lève, puis l'épi se dresse, se gonfle, se durcit, devient blond, dur, parfait dans la formation du grain. Quand il est mûr, le semeur revient et y met la faux parce qu'est venu pour cette semence le moment du parfait achèvement. Il ne pourrait se développer davantage et c'est le moment de le cueillir.

Dans les cœurs, ma parole fait le même travail. Je parle des cœurs qui accueillent la semence. Mais le travail est lent. Il faut éviter de tout abîmer par des interventions intempestives. Comme c'est dur pour la petite semence de s'ouvrir et d'enfoncer ses racines dans la terre ! Pour le cœur dur et sauvage, ce travail est difficile aussi. Il doit s'ouvrir, se laisser fouiller, accueillir des nouveautés, peiner pour les nourrir, apparaître différent parce que recouvert de choses humbles et utiles et non plus de l'attrayante, pompeuse, inutile et exubérante floraison qui le revêtait précédemment. Il doit se contenter de travailler humblement, sans attirer l'admiration pour réaliser utilement l'Idée divine. Il doit activer toutes ses capacités pour croître et former l'épi. Il doit se consumer d'amour pour devenir grain. Et quand, après avoir triomphé des respects humains tellement, tellement, tellement pénibles, après avoir fatigué, souffert pour s'adapter à son nouveau vêtement, voilà qu'il doit s'en dépouiller pour subir une taille cruelle. Tout donner pour tout avoir. Rester dépouillé, pour être revêtu au Ciel de la robe des saints. *La vie du pécheur qui devient saint est le plus long, le plus héroïque, le plus glorieux combat.* Je vous le dis.

Comprenez par ce que je vous ai dit qu'il est juste que j'agisse avec Marie comme je le fais. Est-ce que peut-être j'ai agi autrement avec toi, Mathieu ?"

"Non, mon Seigneur."

"Et, dis-moi la vérité : est-ce ma patience qui t'a davantage persuadé ou les reproches acerbes des pharisiens ?"

"C'est ta patience, au point que me voilà ici. Les pharisiens, avec leurs mépris et leurs anathèmes, me rendaient méprisant et par mépris j'agissais encore plus mal que je ne l'avais fait jusqu'alors. Voici ce qui arrive. On se raidit davantage quand, étant dans le péché, on s'entend traiter de pécheur. Mais, quand au lieu d'une insulte, c'est une caresse qui arrive, on reste stupéfait, puis on pleure... et, quand on pleure, l'armature du péché se déboulonne et tombe. On reste nu devant la Bonté et on la supplie de tout cœur de nous revêtir d'Elle-même."

"Tu as bien parlé."

Benjamin, est-ce que l'histoire te plaît ? Oui ? Bravo. Et la maman, où est-elle ?"

Jacques d'Alphée répond : "Elle est sortie à la fin de la parabole, partie au pas de course par cette rue."



2. Parabole du grain de sénevé

(Suite du texte précédent ; quelques instants plus tard)

"Écoutez. Ici sur mes genoux j'ai un garçon qui a parlé très sagement. Il a dit: "Tout ce qu'on obtient par tromperie devient de la paille". Sa maman lui a enseigné cette vérité.

Ce n'est pas une fable. C'est une vérité éternelle. Ce qu'on fait sans honnêteté ne réussit jamais. En effet le mensonge dans les paroles, dans les actes, dans la religion, c'est toujours le signe d'une alliance avec Satan, le maître du mensonge. Ne croyez pas que les œuvres qui permettent d'obtenir le Royaume des Cieux sont bruyantes et tapageuses. Ce sont des actions ordinaires, communes, mais faites dans un but surnaturel d'amour. L'amour c'est la semence de la plante qui, naissant en vous, s'élève jusqu'au Ciel et c'est à son ombre que naissent toutes les autres vertus. Je le comparerai à une minuscule graine de sénevé. Comme elle est petite ! Une des plus petites parmi celles que l'homme sème. Et pourtant regardez quand la plante s'est développée combien elle devient forte avec sa frondaison épaisse et combien de fruits elle donne. Ce n'est pas le cent pour cent, mais le cent pour un. La plus petite, mais la plus active. Que de profit elle vous donne.

C'est la même chose pour l'amour. Si vous enfermez dans votre sein une semence d'amour, pour votre Dieu très Saint et pour votre prochain et si vos actions sont inspirées par l'amour, vous ne manquerez à aucun précepte du Décalogue. Vous ne mentirez pas à Dieu par une religion fausse faite de pratiques mais non de spiritualité. Vous ne mentirez pas au prochain en vous conduisant comme des enfants ingrats, des époux adultères ou même seulement trop exigeants, comme des commerçants malhonnêtes, des menteurs dans les relations, des violents envers qui vous est hostile. Regardez, à cette heure de chaleur, combien d'oiseaux se réfugient dans les feuillages de ce jardin.

■ D'ici peu cette plante de sénevé, encore petite maintenant, sera un vrai perchoir. Tous les oiseaux viendront à l'abri et à l'ombre de ces plantes si touffues et si hospitalières. Les petits des oiseaux apprendront à voler en sécurité dans ces rameaux qui servent d'échelles pour monter et de filet pour éviter la chute. Il en est ainsi de l'amour, base du Royaume de Dieu.

Aimez et l'on vous aimera. Aimez et vous serez compatissants. Aimez et vous ne serez pas cruels en exigeant plus qu'il n'est permis de ceux qui vous sont soumis. Amour et sincérité pour obtenir la paix et la gloire des Cieux. Autrement, comme l'a dit Benjamin, tous vos actes accomplis en mentant à l'amour et à la vérité se changeront en paille pour votre lit infernal. Je ne vous dis pas autre chose. Je vous dis seulement: ayez présent à vos esprits le grand précepte de l'amour et soyez fidèles à Dieu Vérité et à la vérité en toute parole, action et sentiment, car la vérité est fille de Dieu. Un continuel travail de perfectionnement de votre part, comme la semence qui croît jusqu'à ce qu'elle atteigne sa perfection. Un travail silencieux, humble, patient. Soyez certains que Dieu voit vos combats et vous récompense davantage pour un égoïsme vaincu, pour une vilaine parole que vous retenez, pour une exigence qui ne s'impose pas que si, armés pour la lutte, vous mettiez à mort l'ennemi. Le Royaume des Cieux, dont vous serez les possesseurs si vous vivez en justes, se construit avec les petites réalités de chaque jour. Avec la bonté, la modération, la patience, en se contentant de ce que l'on a, avec la compassion réciproque, avec l'amour, l'amour, l'amour.

Soyez bons. Vivez en paix les uns avec les autres. Ne jasez pas. Ne jugez pas. Dieu sera alors avec vous. Je vous donne ma paix comme bénédiction et comme remerciement de la foi que vous avez en Moi."

Puis Jésus se tourne vers la femme en disant : "Que Dieu te bénisse en particulier parce que tu es une sainte épouse et une sainte mère. Persévère dans la vertu. Adieu, Benjamin. Sois toujours plus aimant de la vérité et obéis à ta mère. La bénédiction pour toi et pour tes frères et pour toi, mère."



Le sabbat à Esdreton. Le petit Jabé

Parabole du riche et du pauvre Lazare

"Oui, nous sommes juifs, nous" confirme le vieil homme. "Je travaillais sur les terres de Doras en Judée et ma fille a épousé un homme de cette région. Je travaillais dans les bois près d'Arimathie et cet hiver..."

"J'ai vu la catastrophe..."

"L'enfant s'est sauvé parce que cette nuit là il était au loin chez un parent... Vraiment, il a bien porté son nom, Seigneur ! Je l'ai dit tout de suite à ma fille : "Pourquoi ce nom ? Ne te rappelles-tu pas l'ancienne écriture ? " Mais le mari voulut lui donner ce nom et il s'appela Jabé."

"L'enfant invoquera le Seigneur et le Seigneur le bénira et élargira ses frontières et la main du Seigneur est dans sa main et il ne sera plus accablé par le malheur". Le Seigneur lui accordera cela pour te consoler toi, père, et les esprits des morts et pour reconforter l'orphelin. Et maintenant que vous avez séparé les besoins du corps de ceux de l'âme par un acte d'amour envers l'enfant, écoutez la parabole que j'ai pensée pour vous.

Il y avait une fois un homme très riche. Les plus beaux vêtements étaient pour lui. Et il se pavanait dans ses habits de pourpre et de byssos sur les places publiques et dans sa maison. Ses concitoyens le respectaient comme le plus puissant du pays et des amis flattaient son orgueil pour en tirer profit. Les appartements étaient ouverts tous les jours pour de magnifiques festins où la foule des invités, tous riches et donc pas besogneux, se pressaient et flattaient le mauvais riche. Ses banquets étaient renommés pour l'abondance des mets et des vins exquis.

Mais, dans la même cité, il y avait un mendiant, un grand mendiant. Grand dans sa misère comme l'autre était grand dans sa richesse. Mais sous la croûte de la misère humaine du mendiant Lazare était caché un trésor encore plus grand que la misère de Lazare et que la richesse du mauvais riche. Et c'était la sainteté vraie de Lazare. Il n'avait jamais transgressé la Loi, même par besoin et surtout il avait obéi au commandement de l'amour de t Dieu et du prochain. Lui, comme font toujours les pauvres, se tenait à la porte des riches pour demander l'obole et ne pas mourir de faim. Et il allait chaque soir à la porte du mauvais riche dans l'espoir d'avoir au moins des restes des pompeux banquets servis dans les salles richissimes. Il s'allongeait sur le chemin près de la porte et attendait patiemment. Mais si le riche s'apercevait de sa présence, il le faisait chasser, parce que ce corps couvert de plaies,

mal nourri, en lambeaux étaient un spectacle trop affligeant pour ses invités. Le riche parlait ainsi. En réalité, c'était parce que la vue de la misère et de la bonté de Lazare était pour lui un reproche continu. Plus compatissants que lui étaient ses chiens bien nourris, qui portaient des colliers précieux. Ils s'approchaient du pauvre Lazare et léchaient ses plaies, glapissant de joie à cause de ses caresses et qui venaient lui apporter des restes des riches tables. Ainsi, grâce à ces animaux, Lazare survivait malgré l'absence de nourriture car pour ce qui était de l'homme, il serait mort puisqu'il ne lui permettait même pas de pénétrer dans les salles après le repas pour ramasser les débris tombés des tables.

Un jour Lazare mourut. Personne ne s'en aperçut sur la terre, personne ne le pleura. Au contraire, Ce jour-là et par la suite, le riche se réjouit de ne plus voir sur son seuil cette misère qu'il appelait "opprobre", Mais au Ciel, les anges s'en aperçurent. A son dernier soupir, dans sa tanière froide et nue étaient présentes les cohortes célestes qui dans un éblouissement de lumières recueillirent son âme et la portèrent avec des chants d'hosanna dans le sein d'Abraham.

Il se passa quelque temps et le riche mourut. Oh ! quelles funérailles fastueuses ! Toute la ville, déjà informée de son agonie et qui se pressait sur la place où s'élevait sa demeure pour se faire remarquer comme amie du personnage, par curiosité, par intérêt de la part des héritiers, s'unit au deuil, les cris s'élevèrent jusqu'au ciel et avec les cris de deuil les louanges mensongères pour le "grand", le "bienfaiteur", le "juste" qui était mort.

La parole de l'homme peut-elle changer le jugement de Dieu ? L'apologie humaine peut-elle changer ce qui est écrit dans le livre de la Vie ? Non, elle ne le peut. Ce qui est jugé est jugé, et ce qui est écrit est écrit. Et malgré ses funérailles solennelles, le mauvais riche eut l'esprit enseveli dans l'enfer.

Alors, dans cette horrible prison, buvant et mangeant le feu et les ténèbres, trouvant haine et torture de tous côtés et à tout instant de cette éternité, il éleva son regard vers le Ciel. Vers le Ciel qu'il avait vu dans une lueur fulgurante, pendant un atome de minute et dont la beauté indicible qui lui restait présente était un tourment parmi les tourments atroces. Et il vit là-haut Abraham. Lointain, mais lumineux, bienheureux... et dans son sein, lumineux et bienheureux lui aussi, était Lazare, le pauvre Lazare, auparavant méprisé, repoussant, miséreux, et maintenant ?... Et maintenant beau de la lumière de Dieu et de sa sainteté, riche de l'amour de Dieu, admiré non par les hommes, mais par les anges de Dieu.

Le mauvais riche cria en pleurant : "Père Abraham, aie pitié de moi ! Envoie Lazare car je ne puis espérer que tu le fasses toi-même, envoie Lazare tremper dans l'eau l'extrémité de son doigt et la poser sur ma langue pour la rafraîchir car je souffre affreusement dans cette flamme qui me pénètre sans arrêt et me brûle !"

Abraham répondit : "Souviens-toi, fils, que tu as eu tous les biens pendant ta vie, alors que Lazare eut tous les maux. Lui a su de son mal faire un bien, alors que de tes biens, tu n'as su faire que le mal. Il est donc juste que lui soit consolé et que toi tu souffres. De plus il n'est plus possible de le faire. Les saints sont répandus sur la surface de la terre pour que les hommes en tirent avantage. Mais quand, malgré ce voisinage, l'homme reste tel qu'il est - dans ton cas: un démon - il est inutile ensuite de recourir aux saints. Maintenant nous sommes séparés. Les herbes dans le champ sont mélangées, mais après la fauchaison, on sépare les mauvaises des bonnes. Il en est ainsi de vous et de nous. Nous avons été ensemble sur la terre, et vous nous avez chassés, tourmentés de mille manières, vous nous avez oubliés, n'observant pas la loi d'amour. Maintenant nous sommes séparés. Entre vous et nous il y a un tel abîme que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent pas, ni vous qui êtes là-bas ne pouvez franchir l'abîme effroyable pour venir vers nous".

Le riche, pleurant plus fort cria: " Au moins, ô père saint, envoie, je t'en prie, Lazare à la maison de mon père. J'ai cinq frères. Je n'ai jamais compris l'amour, même entre parents, mais maintenant je comprends quelle chose terrible c'est de ne pas être aimé. Et puisque ici, où je suis, c'est la haine, maintenant j'ai compris, pendant cet atome de temps que mon âme a vu Dieu, ce que c'est que l'Amour. Je ne veux pas que mes frères souffrent les mêmes peines que moi. Je suis épouvanté pour eux à la pensée qu'ils mènent la même vie que moi. Oh ! envoie Lazare leur faire

connaître le lieu où je suis et pour quel motif j'y suis et leur dire que l'enfer existe et que c'est quelque chose d'atroce et que celui qui n'aime pas Dieu et son prochain va en enfer. Envoie-le! Qu'ils pourvoient à temps et ne soient pas contraints de venir ici, dans ce lieu d'éternels tourments".

Mais Abraham répondit: "Tes frères ont Moïse et les Prophètes. Qu'ils les écoutent".

Et en gémissant en son âme torturée le mauvais riche répondit: "Oh! père Abraham! Un mort leur fera davantage impression... Écoute-moi! Aie pitié !"

Mais Abraham dit: "S'ils n'ont pas écouté Moïse et les Prophètes, ils ne croiront pas davantage quelqu'un qui ressuscitera pour une heure d'entre les morts pour leur dire des paroles de Vérité. Et d'ailleurs, il n'est pas juste qu'un bienheureux quitte mon sein pour aller recevoir des offenses des fils de l'Ennemi. Pour lui, le temps des injures est passé. Maintenant il est dans la paix et y reste sur l'ordre de Dieu qui voit l'inutilité d'une tentative de conversion près de ceux qui ne croient même pas à la parole de Dieu et ne la mettent pas en pratique".

Cette parabole a un sens si clair qu'il ne faut pas l'expliquer. Ici, vraiment a vécu, en conquérant la sainteté le nouveau Lazare, mon Jonas, dont la gloire près de Dieu est évidente dans la protection qu'il donne à celui qui espère en lui. Vers vous, oui, Jonas peut venir comme protecteur et ami, et y viendra si vous êtes toujours bons. Je voudrais, et je vous dis ce que je lui ai dit au printemps dernier, je voudrais pouvoir vous venir en aide à tous, même matériellement, mais je ne puis, et j'en souffre. Je ne peux que vous montrer le Ciel. Je ne peux que vous enseigner la grande sagesse de la résignation en vous promettant le futur Royaume. N'ayez jamais de haine, pour aucune raison. La Haine est puissante dans le monde, mais la Haine a toujours une limite. L'Amour n'a pas de limite pour sa puissance ni dans le temps. Aimez donc, pour que l'Amour vous défende et vous réconforte sur la terre et vous récompense au Ciel. Il vaut mieux être Lazare que le mauvais riche, croyez-le. Arrivez à le croire et vous serez bienheureux.

Ne voyez pas dans le châtement qu'ont subi ces champs une parole de haine, même si les faits pouvaient justifier cette haine. N'interprétez pas mal le miracle. Je suis l'Amour et je n'aurais pas frappé. Mais puisque l'Amour ne pouvait faire plier le riche cruel, je l'ai abandonné à la Justice et elle a exercé la vengeance du martyr de Jonas et de ses frères. Quant à vous, tirez l'enseignement de ce miracle: la Justice est toujours en éveil, même si elle paraît absente et Dieu, étant le Maître de toute la création, peut se servir, pour l'exercer, des êtres les plus petits comme les chenilles et les fourmis pour mordre le cœur de celui qui fut cruel et avide et le faire mourir en vomissant le poison qui l'étrangle.

Je vous bénis maintenant. Mais je prierai pour vous à chaque nouvelle aurore. Et toi, père, n'aie plus de souci pour l'agneau que tu me confies. Je te le ramènerai de temps en temps pour que tu puisses te réjouir en le voyant croître en sagesse et en bonté sur le chemin de Dieu. Il sera ton agneau de cette pauvre Pâque, le plus agréable des agneaux présentés à l'autel de Jéhovah. Jabé, salue ton vieux père et puis viens vers ton Sauveur, vers ton bon Berger. La paix soit avec vous !"



Parabole du fils prodigue

"Moi aussi, je souffre de t'éloigner, mais j'ai tant besoin de disciples itinérants. Je n'y suffis plus. Bientôt je lancerai les apôtres, puis j'enverrai les disciples. Et tu feras très bien. Je te réserverai pour des missions spéciales. En attendant, tu te formeras avec Isaac. Il est tellement bon, et l'Esprit de Dieu l'a vraiment instruit durant sa longue maladie. Et c'est l'homme qui a toujours tout pardonné... Nous quitter, du reste, ne veut pas dire ne plus nous voir. Nous nous rencontrerons souvent et, chaque fois que nous nous retrouverons, je parlerai spécialement pour toi. Souviens-toi de cela. .."

Jean se penche, se cache le visage dans les mains en sanglotant et gémit : "Oh ! alors, dis-moi tout de suite quelque chose qui me persuade que je suis pardonné... que je puis servir Dieu... Si tu savais, maintenant que s'est dissipée la fumée de la haine, comme je vois mon âme... et comme... et comme je pense à Dieu..."

"Je le sais. Ne pleure pas. Reste dans l'humilité, mais sans t'avilir. S'avilir, c'est encore de l'orgueil. Aie seulement, seulement l'humilité. Allons, ne pleure pas..."

Jean d'Endor se calme peu à peu... Quand il le voit calmé, Jésus dit : "Viens, allons sous les feuillages des pommiers et réunissons les compagnons et les femmes. Je parlerai à tous, mais je te dirai comment Dieu t'aime."

Ils descendent, rassemblant les autres autour d'eux au fur et à mesure qu'ils arrivent et on s'assoit en cercle à l'ombre de la pommeraie. Lazare aussi, qui parlait avec le Zélote, se joint à la compagnie. Vingt personnes en tout.

■ "Écoutez. C'est une belle parabole qui vous guidera par sa lumière dans tant de cas.

Un homme avait deux fils. L'aîné était sérieux, travailleur, affectueux, obéissant. Le second était intelligent plus que son aîné, qui en vérité était un peu borné et se laissait guider pour n'avoir pas à se donner la peine de décider par lui-même; mais il était aussi par contre, rebelle, distrait, ami du luxe et du plaisir, dépensier et paresseux. L'intelligence est un grand don de Dieu, mais c'est un don dont il faut user sagement. Autrement c'est comme certains remèdes qui employés indûment ne guérissent pas mais tuent. Le père suivait son droit et son devoir en le rappelant à une vie plus sage, mais c'était sans résultat, sauf d'essayer des réponses méchantes et de voir son fils se durcir dans ses idées mauvaises.

Enfin, un jour, après une dispute plus envenimée, le cadet dit: "Donne-moi ma part des biens. Ainsi je n'entendrai plus tes reproches ni les plaintes du frère. Chacun sa part et que tout soit fini".

"Prends garde" répondit le père "tu seras bientôt ruiné. Que feras-tu, alors ? Réfléchis que je ne serai pas injuste en ta faveur et que je ne reprendrai pas la plus petite somme à ton frère pour te la donner".

"Je ne te demanderai rien. Sois tranquille. Donne-moi ma part". Le père fit estimer les terres et les objets précieux. Après avoir constaté que l'argent et les bijoux avaient autant de valeur que les terres, il donna à l'aîné les champs et les vignes, les troupeaux et les oliviers, et au cadet il donna l'argent et les bijoux que le cadet vendit tout de suite

pour avoir tout en argent. Cela fait, en peu de jours, il s'en alla dans un pays lointain où il vécut en grand seigneur, dépensant ce qu'il avait en bombances de toutes sortes, se faisant passer pour un fils de roi car il avait honte de dire : "Je suis un campagnard", reniant ainsi son père. Festins, amis et amies, vêtements, vins, jeux... vie dissolue... Il vit bien vite s'épuiser ses réserves et arriver la misère: Et avec la misère, pour l'alourdir, il survint dans le pays une grande disette qui fit fondre le reste de ses ressources. Il aurait voulu aller trouver son père, mais il était orgueilleux et ne s'y décida pas. Il alla alors trouver un homme riche du pays qui avait été son ami dans l'abondance et il le pria en disant : "Prends-moi parmi tes serviteurs en souvenir des profits que je t'ai procurés". Voyez comme l'homme est sot ! Il préfère se mettre sous le joug d'un maître au lieu de dire à son père : "Pardons ! Je me suis trompé !" Ce jeune avait appris tant de choses inutiles avec son intelligence éveillée, mais il n'avait pas voulu apprendre le dicton de l'Ecclésiastique : "Comme il est infâme, celui qui abandonne son père, et comme Dieu maudit celui qui tourmente sa mère". Il était intelligent, mais il n'était pas sage.

L'homme à qui il s'était adressé, en échange de tout ce dont il avait profité au détriment du jeune imbécile, mit ce sot à la garde des porcs. Il était en effet dans un pays païen où il y avait beaucoup de porcs. Il l'envoya donc faire paître dans ses possessions les troupeaux de porcs. Crasseux, en lambeaux, puant, affamé - car la nourriture était mesurée pour tous les serviteurs et surtout pour les plus bas placés et lui, étranger, gardien de porcs et méprisé, il rentrait dans cette catégorie - il voyait les porcs se rassasier de glands et il soupirait : "Si je pouvais au moins m'emplir le ventre de ces fruits ! Mais ils sont trop amers ! La faim elle-même ne me les fait pas trouver bons". Et il pleurait en pensant aux riches festins de satrape qu'il avait fait peu de temps avant, au milieu des rires, des chants, des danses... et puis il pensait aux honnêtes repas abondants de sa maison lointaine, aux portions que le père faisait pour tous impartialement, ne gardant pour lui que la plus petite, heureux de voir le sain appétit de ses fils... et il pensait aussi aux portions que ce juste faisait pour ses serviteurs, et il soupirait : "Les domestiques de mon père, même les plus bas placés ont du pain en abondance... et moi, ici, je meurs de faim..."

Un long travail de réflexion, une longue lutte pour briser l'orgueil... Enfin vint le jour où, revenu à l'humilité et à la sagesse, il se leva et dit : "Je vais trouver mon père ! C'est une sottise cet orgueil qui me tient captif. Et de quoi ? Pourquoi souffrir en mon corps et plus encore en mon cœur, alors que je peux obtenir le pardon et le soulagement ? Je vais trouver mon père. C'est dit. Que lui dirai-je ? Mais me voici, dans cette abjection, dans ces ordures, mordu par la faim ! Je lui dirai : 'Père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; traite-moi donc comme le dernier de tes serviteurs, mais, tolère-moi sous ton toit. Que je te vois passer...' Je ne pourrai lui dire : '...parce que je t'aime'. Il ne le croirait pas. Mais ma vie le lui dira, et lui le comprendra et, avant de mourir, il me bénira encore... Oh ! je l'espère, parce que mon père m'aime". Et revenu le soir au pays, il prit congé du maître et, mendiant le long du chemin, il revint à sa maison. Voici les champs paternels... et la maison... et le père qui dirigeait les travaux, vieilli, amaigri par la souffrance, mais toujours bon... Le coupable, en voyant cette ruine dont il était la cause, s'arrêta intimidé... mais le père, tournant son regard, le vit et courut à sa rencontre, car il était encore loin. Après l'avoir rejoint, il lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa. Le père était le seul à avoir reconnu son fils dans ce mendiant humilié et lui seul avait eu pour lui un mouvement d'amour.

Le fils, serré entre ses bras, la tête sur les épaules de son père, murmura au milieu de ses sanglots : "Père, permets-moi de me jeter à tes pieds". "Non, mon fils! Pas à mes pieds, sur mon cœur qui a tant souffert de ton absence et qui a besoin de revivre en sentant ta chaleur sur ma poitrine". Et le fils, pleurant plus fort, lui dit : "Oh! mon père! J'ai péché contre le Ciel et contre toi. Je ne suis pas digne que tu m'appelles: fils. Mais permets-moi de vivre parmi tes serviteurs, sous ton toit, te voyant et mangeant ton pain, en te servant, en buvant ta respiration. Avec chaque bouchée de pain, avec chacune de tes respirations, se refera mon cœur si corrompu et il deviendra honnête..."

Mais le père, le tenant toujours embrassé, le conduisit vers les serviteurs qui s'étaient rassemblés à distance et qui observaient et il leur dit : "Vite, apportez ici le plus beau vêtement et des bassines d'eau parfumée, lavez-le, parfumez-le, habillez-le, mettez-lui des chaussures neuves et un anneau au doigt. Puis prenez un veau gras et tuez-le. Et qu'on prépare un banquet. Car mon fils était mort, et maintenant il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. Je veux que lui aussi retrouve son simple amour de petit enfant. Il faut que je lui donne mon amour et que la maison soit en fête pour son retour. Il doit comprendre qu'il est toujours pour moi le dernier-né, tel qu'il était dans son enfance lointaine, quand il marchait à mes côtés me rendant heureux par son sourire et son babil". Et les serviteurs firent tout cela.

Le fils aîné était dans la campagne et il ne sut rien jusqu'à son retour. Le soir, en revenant à la maison, il la vit toute illuminée et il entendit le son des instruments et le bruit des danses venir de l'intérieur. Il appela un serviteur qui courait affairé et lui dit: "Qu'est-ce qui arrive?" Et le serviteur répondit: "Ton frère est revenu ! Ton père a fait tuer le veau gras parce qu'il a reçu le fils sain et guéri de son grand mal, et il a commandé un banquet. On n'attend que toi pour commencer". Mais l'aîné, en colère parce qu'il lui paraissait injuste de tant fêter son cadet qui, outre qu'il était le plus jeune avait été mauvais, ne voulut pas entrer et même il allait s'éloigner de la maison.

Mais le père, quand il en fut averti, courut dehors et le rejoignit, essayant de le convaincre et le priant de ne pas assombrir sa joie. L'aîné répondit à son père : "Et tu veux que moi je n'en sois pas fâché ? Tu es injuste et méprisant à l'égard de ton aîné. Moi, dès que j'ai pu travailler, je t'ai servi, et cela fait bien des années. Je n'ai jamais transgressé tes ordres, ni même négligé tes désirs. Je suis toujours resté près de toi et je t'ai aimé pour deux, pour guérir la blessure que t'avait faite mon frère. Et tu ne m'as même pas donné un chevreau pour faire la fête avec des amis. Et lui qui t'a offensé, qui t'a abandonné, qui a été paresseux et dissipateur et qui revient poussé par la faim, tu l'honores, et pour lui tu as tué le veau le plus beau. Est-ce que cela vaut la peine d'être travailleurs et sans vices ! Cela, tu ne devais pas me le faire !", Le père lui dit alors en le serrant contre son cœur : "Oh ! mon fils ! Et tu peux croire que je ne t'aime pas parce que je n'étends pas un voile de fête sur tes actions ? Tes actions sont saintes par elles-mêmes, et le monde te loue pour elles. Mais ton frère, au contraire, a besoin d'être relevé dans l'estime du monde et dans sa propre estime. Et tu crois que je ne t'aime pas parce que je ne te donne pas une récompense visible?"

Mais matin et soir, à chacune de mes respirations et de mes pensées, tu es présent à mon cœur et à chaque instant je te bénis. Tu as la récompense continue de l'être toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il était juste de faire un banquet et de festoyer ton frère qui était mort et qui est ressuscité au Bien, qui était perdu et qui est revenu à notre amour". Et l'aîné se rendit à ces raisons.

C'est ce qui arrive, mes amis, dans la Maison du Père. Et qui se reconnaît dans la situation du cadet de la parabole, qu'il pense aussi que s'il l'imite dans son retour au Père, le Père lui dit : "Non pas à mes pieds, mais sur mon cœur qui a souffert de ton absence et qui maintenant est heureux de ton retour". Que celui qui se trouve dans la situation de l'aîné et sans faute à l'égard du Père, ne soit pas jaloux de la joie paternelle, mais qu'il y prenne part en donnant son amour à son frère racheté.

J'ai dit. Reste, Jean d'Endor, et toi, Lazare. Que les autres aillent préparer les tables. Nous viendrons bientôt."

Tous se retirent. Quand Jésus, Lazare et Jean sont seuls, Jésus dit à Lazare et à Jean: "Ainsi en sera-t-il de l'âme chère que tu attends, Lazare, et ainsi en est-il de la tienne, Jean. La bonté de Dieu dépasse toute mesure" ..



À Béthanie

Parabole des dix vierges

Jésus dit : "...et c'est à cause de cette crainte que je vois si vive chez plusieurs, que je veux vous proposer aujourd'hui une douce parabole. Douce pour les hommes de bonne volonté, amère pour les autres. Mais ces derniers ont le moyen de supprimer cette amertume. Qu'ils deviennent, eux aussi, des gens de bonne volonté et le reproche que la parabole fait naître dans leur conscience cessera d'exister.

Le Royaume des Cieux est la maison des épousailles qui s'accomplissent entre Dieu et les âmes. Le moment où l'on y entre, c'est le jour des épousailles.

■ Écoutez donc. Chez nous, c'est une coutume que les jeunes filles escortent l'époux qui arrive, pour le conduire au milieu des lumières et des chants vers la maison nuptiale avec sa douce épouse. Le cortège quitte la maison de l'épouse qui, voilée et émue, se dirige vers le lieu où elle sera reine, dans une maison qui n'est pas la sienne mais qui devient sienne à partir du moment où elle s'unit à son époux. Alors le cortège des jeunes filles, des amies de l'épouse la plupart, accourent à la rencontre de ces deux heureux pour les entourer d'un cercle de lumières.

Or il arriva dans un pays que l'on fit des noces. Pendant que les époux, avec leurs parents et amis, s'en donnaient à cœur joie dans la maison de l'épouse, dix jeunes filles se rendirent à leur place dans le vestibule de la maison de l'époux, prêtes à sortir à sa rencontre quand le bruit lointain des cymbales et des chants viendrait les avertir que les époux avaient quitté la maison de l'épouse pour venir à celle de l'époux. Mais le banquet, dans la maison des noces, se prolongeait et la nuit survint. Les vierges, vous le savez, gardent toujours leurs lampes allumées pour ne pas perdre de temps au dernier moment. Or, parmi ces dix vierges qui avaient leurs lampes allumées et qui éclairaient bien, il y en avait cinq sages et cinq sottes. Les sages, pleines de prudence, s'étaient munies de petits vases pleins d'huile pour pouvoir remplir les lampes si la durée de l'attente était plus longue que prévu, alors que les sottes s'étaient bornées à bien remplir leurs petites lampes.

Les heures passèrent, l'une après l'autre. Conversations gaies, bonnes histoires, plaisanteries charmaient l'attente. Mais après cela, elles ne surent plus que dire ni que faire. Ennuycées, ou simplement fatiguées, elles s'assirent plus à leur aise avec leurs lampes allumées toutes proches et tout doucement elles s'endormirent. Minuit arriva et on entendit un cri : "Voici l'époux, allez à sa rencontre !" Les dix vierges sursautèrent en entendant l'ordre, prirent les voiles et les guirlandes, se coiffèrent et coururent vers la table où étaient les lampes. Cinq d'entre elles étaient en train de languir... La mèche, que l'huile ne nourrissait plus, toute consumée, fumait avec des éclairs de plus en plus faibles, prête à s'éteindre au moindre souffle d'air. Les cinq autres, au contraire, garnies par les vierges prudentes

avant leur sommeil, avaient une flamme encore vive qui se raviva davantage quand on ajouta de l'huile dans le réservoir de la lampe.

"Oh !" dirent les sottes suppliantes, "donnez-nous un peu de votre huile, car autrement nos lampes vont s'éteindre, rien qu'à les prendre. Les vôtres sont déjà belles!..." Mais les prudentes répondirent: "Dehors souffle le vent de la nuit, et la rosée tombe à grosses gouttes. Il n'y a jamais assez d'huile pour faire une flamme robuste qui puisse résister au vent et à l'humidité. Si nous vous en donnons, il arrivera que nos lumières vacilleront elles aussi. Et bien triste serait le cortège des vierges sans les palpitations des petites flammes ! Allez, courez chez le marchand le plus proche, priez-le, frappez à sa porte, faites-le lever pour qu'il vous donne de l'huile". Et elles haletantes, froissant leurs voiles, tachant leurs vêtements, perdant les guirlandes, en se heurtant et en courant, suivirent le conseil de leurs compagnes.

Mais, pendant qu'elles allaient acheter de l'huile, voilà qu'apparaît au fond de la rue l'époux accompagné de l'épouse. Les cinq vierges, qui étaient munies des lampes allumées, allèrent à leur rencontre et, au milieu d'elles, les époux entrèrent dans la maison pour la fin de la cérémonie, lorsque les vierges auraient escorté en dernier lieu l'épouse jusqu'à la chambre nuptiale. La porte fut close après l'entrée des époux et qui se trouvait dehors, dehors resta. Ce fut le sort des cinq sottes qui, arrivées enfin avec leur huile, trouvèrent la porte verrouillée et frappèrent inutilement en se blessant les mains et en criant d'une voix gémissante: "Seigneur, seigneur, ouvre-nous ! Nous faisons partie du cortège des noces. Nous sommes les vierges propitiatoires, choisies pour apporter honneur et fortune à ton mariage". Mais l'époux, du haut de la maison, quitta pour un instant les invités plus intimes auxquels il faisait ses adieux pendant que l'épouse entrait dans la chambre nuptiale, et leur dit: "En vérité je vous dis que je ne vous connais pas. Je ne sais pas qui vous êtes. Vos visages n'étaient pas en fête autour de mon aimée. Vous êtes des usurpatrices. Restez donc hors de la maison des noces". Et les cinq sottes, en pleurant, s'en allèrent par les rues noires, avec leurs lampes désormais inutiles, leurs vêtements fripés, leurs voiles arrachés, leurs guirlandes défaites ou perdues...

Et maintenant vous comprenez la parole renfermée dans la parabole. Je vous ai dit au début que le Royaume des Cieux est la maison des épousailles qui s'accomplissent entre Dieu et les âmes. Aux noces célestes sont appelés *tous* les fidèles, car Dieu aime tous ses enfants. Les uns plus tôt, les autres plus tard se trouvent au moment des épousailles et c'est un sort heureux que d'y être arrivé.

Mais écoutez encore. Vous savez que les jeunes filles considèrent comme un honneur et une heureuse fortune d'être appelées comme servantes autour de l'épouse. Voyons dans notre cas ce que représentent les personnages et vous comprendrez mieux. L'Époux c'est Dieu. L'épouse c'est l'âme d'un juste qui, après avoir passé le temps des fiançailles dans la maison du Père, c'est-à-dire sous la protection de la doctrine de Dieu et dans l'obéissance à cette doctrine, en vivant selon la justice, se trouve amenée dans la maison de l'Époux pour les noces. Les servantes-vierges sont les âmes des fidèles qui, grâce à l'exemple laissé par l'épouse, cherchent à arriver au même honneur en se sanctifiant. Pour l'épouse, le fait d'avoir été choisie par l'époux à cause de ses vertus, est le signe qu'elle était un exemple vivant de sainteté. Les jeunes filles sont en vêtements *blancs, propres et frais, en voiles blancs, couronnées de fleurs*. Elles ont dans les mains des *lampes allumées*. Les lampes sont bien propres, avec la mèche nourrie de l'huile la plus pure afin qu'elle ne soit pas malodorante.

En vêtements blancs. La justice pratiquée avec fermeté donne des vêtements blancs et bientôt viendra le jour qu'ils seront parfaitement blancs, sans même le plus lointain souvenir d'une tache, d'une blancheur surnaturelle, d'une blancheur angélique.

En vêtements nets. Il faut, par l'humilité, tenir toujours net le vêtement. Il est si facile de ternir la pureté du cœur, et celui qui n'est pas pur en son cœur ne peut voir Dieu. L'humilité est comme l'eau qui lave. L'humble, parce que son œil n'est pas obscurci par la fumée de l'orgueil, s'aperçoit tout de suite qu'il a terni son vêtement. Il court vers son Seigneur et Lui dit : "J'ai perdu la netteté de mon cœur. Je pleure pour me purifier. Je pleure à tes pieds. Et Toi, mon Soleil, blanchis mon vêtement par ton pardon bienveillant, par ton amour paternel !"

En vêtements frais. Oh ! La fraîcheur du cœur ! Les enfants la possèdent par suite d'un don de Dieu. Les justes la possèdent par un don de Dieu et par leur propre volonté. Les saints la possèdent par un don de Dieu et par une volonté allant jusqu'à l'héroïsme. Mais les pécheurs, dont l'âme est en loques, brûlée, empoisonnée, salie ne pourront-ils alors jamais plus avoir un vêtement frais ? Oh ! oui, qu'ils peuvent l'avoir.

Ils commencent à l'avoir du moment où ils se regardent avec mépris, ils l'augmentent quand ils ont décidé de changer de vie, le perfectionnent quand par la pénitence ils se lavent, se désintoxiquent, se soignent, refont leur pauvre âme. Avec l'aide de Dieu qui ne refuse pas son secours à qui demande son aide sainte, par leur propre volonté portée à un degré qui dépasse l'héroïsme, car en eux il n'y a pas lieu de protéger ce qu'ils possèdent, *mais de reconstruire ce qu'ils ont abattu*, donc effort double et triple et septuple et enfin par une pénitence inlassable, implacable à l'égard du *moi* qui était pécheur, ils ramènent leur âme à une nouvelle fraîcheur enfantine, rendue précieuse par l'expérience qui fait d'eux des maîtres pour ceux qui autrefois étaient comme eux, c'est-à-dire pécheurs.

En voiles blancs. L'humilité ! J'ai dit : "Quand vous priez ou faites pénitence, faites en sorte que le monde ne s'en aperçoive pas". Dans les livres sapientiaux, il est dit : "Il n'est pas bien de révéler le secret du Roi". *L'humilité est le voile blanc que l'on met pour le défendre sur le bien que l'on fait et sur le bien que Dieu nous accorde.* Ne pas se glorifier de l'amour privilégié que Dieu nous accorde, ne pas chercher une sotte gloire humaine. Le don serait tout de suite enlevé. Mais le chant intérieur du cœur à son Dieu : "Mon âme te glorifie, ô Seigneur... parce que Tu as tourné ton regard vers la bassesse de ta servante".

Jésus s'arrête un instant et jette un regard vers sa Mère qui rougit sous son voile et s'incline profondément comme pour remettre en place les cheveux de l'enfant assis à ses pieds, mais en réalité pour cacher l'émotion de son souvenir...

Couronnée de fleurs. L'âme *doit* tresser sa guirlande quotidienne d'actes de vertu, car en présence du Très-Haut, rien ne doit rester de vicieux et rien ne doit rester d'un aspect négligé. Guirlande quotidienne, ai-je dit, car l'âme ne sait pas quand Dieu-Epoux lui apparaîtra pour lui dire : "Viens". Il ne faut donc pas se lasser de renouveler la couronne. N'ayez pas peur. Les fleurs perdent leur fraîcheur, mais les fleurs des couronnes vertueuses *ne la perdent pas*. L'ange de Dieu, que chaque homme a à côté de lui, recueille ces guirlandes quotidiennes et les apporte au Ciel et on en fera un trône au nouveau bienheureux quand il entrera comme épouse dans la maison nuptiale.

Elles ont leurs lampes allumées. A la fois pour honorer l'Époux et pour se guider en chemin. Comme elle est brillante la foi et quelle douce amie elle est ! Elle donne une flamme qui rayonne comme une étoile, une flamme qui rit car elle est tranquille dans sa certitude, une flamme qui rend lumineux même l'instrument qui la porte.

Même la chair de l'homme que nourrit la foi semble, dès cette terre, devenir plus lumineuse et plus spirituelle,

exempte d'un vieillissement précoce. Car celui qui croit se laisse guider par les paroles et les commandements de Dieu pour arriver à posséder Dieu, sa fin, et par conséquent il fuit toute corruption, il n'a pas de troubles, de peurs, de remords, il n'est pas obligé de faire des efforts pour se rappeler ses mensonges ou pour cacher ses mauvaises actions, et il se conserve beau et jeune de la belle incorruptibilité des saints. Une chair et un sang, un esprit et un cœur nets de toute luxure pour conserver l'huile de la foi, pour donner une lumière sans fumée. Une volonté constante pour nourrir toujours cette lumière. La vie de chaque jour avec ses déceptions, ses constatations, ses contacts, ses tentations, ses frictions, tend à diminuer la foi. Non ! Cela ne doit pas arriver. Allez chaque jour aux sources de l'huile suave, de l'huile de la sagesse, de l'huile de Dieu.

Une lampe peu alimentée peut s'éteindre au moindre vent, peut être éteinte par la lourde rosée de la nuit. La nuit... L'heure des ténèbres, du péché, de la tentation vient pour tous. C'est la nuit de l'âme. Mais si elle se remplit, elle-même, de foi, sa flamme ne peut être éteinte par le vent du monde ni par le brouillard de la sensualité.

Pour conclure, vigilance, vigilance, vigilance. L'imprudent qui ose dire : "Oh ! Dieu viendra à un moment où j'aurai encore la lumière en moi", qui se met à dormir au lieu de veiller, à dormir dépourvu de ce qu'il faut pour se lever promptement au premier appel, qui attend le dernier moment pour se procurer l'huile de la foi ou la mèche résistante de la bonne volonté, court le risque de *rester dehors* à l'arrivée de l'Époux. Veillez donc avec prudence, avec constance, avec pureté, avec confiance pour être toujours prêts à l'appel de Dieu car en réalité vous ne savez pas quand Il viendra.

Mes chers disciples, je ne veux pas vous amener à avoir peur de Dieu, mais plutôt à avoir foi en sa bonté. Aussi bien vous qui restez que vous qui partez, pensez que, si vous faites ce que firent les vierges sages, vous serez appelés non seulement à escorter l'Époux mais, comme pour la jeune Esther, devenue épouse à la place de Vasti, vous serez choisis et élus comme épouses car l'Époux aura "trouvé en vous toute grâce et toute faveur, au-dessus de tout autre". Je vous bénis, vous qui partez. Portez en vous et apportez à vos compagnons ces paroles que je vous ai adressées. La paix du Seigneur soit toujours avec vous."



Parabole du roi qui fait les noces à son fils

Mais, écoutez, et vous comprendrez mieux comment les inquiétudes, les richesses et les ripailles empêchent d'entrer dans le Royaume des Cieux.

■ Un jour, un roi fit les noces de son fils. Vous pouvez imaginer quelle fête il y eut dans le palais du roi. C'était son unique fils et, arrivé à l'âge voulu, il épousait son aimée. Celui qui était père et roi voulut que tout fût joie autour de la joie de son aimé devenu finalement l'époux de la bien-aimée. Parmi les nombreuses fêtes nuptiales, il fit aussi un grand repas. Et il le prépara à loisir, veillant sur chaque détail pour que ce fût Une réussite magnifique, digne des noces du fils du roi.

Au moment voulu, il envoya ses serviteurs dire à ses amis et à ses alliés et aussi aux principaux grands de son royaume que les noces étaient fixées pour tel soir et qu'ils étaient invités, qu'ils vissent pour faire un digne entourage au fils du roi. Mais amis, alliés et grands du royaume n'acceptèrent pas l'invitation.

Alors le roi, pensant que les premiers serviteurs ne s'étaient pas expliqués comme il faut, en envoya encore d'autres chargés d'insister et de dire: "Mais venez ! Nous vous en prions. Maintenant tout est prêt. La salle est préparée. Des vins précieux ont été apportés de partout et déjà dans les cuisines on a amené les bœufs et les animaux gras pour qu'on les cuise. Les esclaves pétrissent la farine pour faire des desserts et d'autres pilent les amandes dans les mortiers pour faire des friandises très fines auxquelles ils mélangent les arômes les plus rares; Les danseuses et les musiciens les plus distingués ont été engagés pour la fête. Venez donc pour ne pas rendre inutile tant de préparatifs".

Mais les amis, les alliés et les grands du royaume ou bien refusèrent, ou bien dirent: "Nous avons autre chose à faire" ou bien ils firent semblant d'accepter l'invitation mais ensuite se rendirent à leurs affaires, les uns à leurs champs, les autres à leurs commerces ou à d'autres choses encore moins nobles. Enfin il y en eut qui, ennuyés par tant d'insistance, prirent les serviteurs du roi et les tuèrent pour les faire taire, parce qu'ils insistaient: "Ne refuse pas cela au roi parce qu'il pourrait t'en arriver malheur".

Les serviteurs revinrent vers le roi et lui rapportèrent tout ce qui s'était passé. Le roi, enflammé d'indignation, envoya ses troupes punir les assassins de ses serviteurs et châtier ceux qui avaient méprisé son invitation, se réservant de récompenser ceux qui avaient promis de venir. Mais, le soir de la fête, à l'heure fixée, il ne vint personne. Le roi indigné appela ses serviteurs et leur dit : "Qu'il ne soit pas dit que mon fils reste sans personne pour le fêter en cette soirée de ses noces. Le banquet est prêt, mais les invités n'en sont pas dignes. Et pourtant le banquet nuptial de mon fils doit avoir lieu. Allez donc sur les places et les chemins, mettez-vous aux carrefours, arrêtez les passants, rassemblez ceux qui s'arrêtent et amenez-les ici. Que la salle soit pleine de gens qui fassent fête à mon fils"

Les serviteurs s'en allèrent. Sortis dans les rues, répandus sur les places, envoyés aux carrefours, ils rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons ou mauvais, riches ou pauvres, et les amenèrent à la demeure du roi, leur donnant les moyens pour être dignes d'entrer dans la salle du banquet. Puis ils les y conduisirent et, comme le roi le voulait, elle fut pleine d'un public joyeux.

Mais le roi entra dans la salle pour voir si on pouvait commencer les festivités et il vit un homme qui, malgré les moyens que fournissaient les serviteurs, n'était pas en habits de noces. Il lui demanda: "Comment se fait-il que tu sois entré ici sans les vêtements de noces ?" Et il ne sut que répondre car en effet il n'avait pas d'excuses. Alors le roi appela ses serviteurs et leur dit: "Saisissez-le, attachez-lui les pieds et les mains et jetez-le hors de ma demeure dans la nuit et la boue gelée. Là il sera dans les larmes et les grincements de dents comme il l'a mérité pour son ingratitude et l'offense qu'il m'a faite, et à mon fils plus qu'à moi, en entrant avec un habit pauvre et malpropre dans la salle du banquet où ne doit entrer que celui qui est digne d'elle et de mon fils".

Comme vous le voyez, les soucis du monde, la cupidité, la sensualité, la cruauté attirent la colère du roi, font en sorte que ceux qui sont pris par tous ces embarras n'entrent jamais plus dans la maison du Roi. Et vous voyez aussi comment même parmi ceux qui sont invités, par bienveillance à l'égard de son fils, il y en a qui sont punis.

Combien il y en a au jour d'aujourd'hui sur cette terre à laquelle Dieu a envoyé son Verbe !

Les alliés, les amis, les grands de son peuple, Dieu les a vraiment invités par l'intermédiaire de ses serviteurs et les fera inviter d'une manière pressante à mesure que l'heure de mes Noces approchera. Mais ils n'accepteront pas l'invitation parce que ce sont de faux alliés, de faux amis et qu'ils ne sont grands que de nom car ils sont pleins de bassesse. (Jésus élève de plus en plus la voix et ses yeux, à la lueur du feu qui a été allumé entre Lui et les auditeurs pour éclairer la soirée où manque encore la lune qui est en décroissance et se lève plus tard; ses yeux jettent des éclairs de lumière comme s'ils étaient deux pierres précieuses.) Oui, ils sont pleins de bassesse et, à cause de cela, ils ne comprennent pas que c'est pour eux un devoir et un honneur d'accepter l'invitation du Roi.

Orgueil, dureté, luxure dressent un mur dans leurs cœurs. Et, dans leur méchanceté, ils me haïssent et ne veulent pas venir à mes noces. Ils ne veulent pas venir. Ils préfèrent aux noces les tractations avec une dégoûtante politique, avec l'argent encore plus dégoûtant, avec la sensualité qui est tout ce qu'il y a de plus dégoûtant. Ils préfèrent le calcul astucieux, la conjuration, la conjuration sournoise, le piège, le crime.

Moi, je condamne tout cela au nom de Dieu. On hait pour cette raison la voix qui parle et les fêtes auxquelles elle invite. Dans *ce* peuple on peut chercher ceux qui tuent les serviteurs de Dieu : les Prophètes qui sont les serviteurs jusqu'à ce jour; mes disciples qui sont les serviteurs à partir de ce jour. En *ce* peuple on peut trouver ceux qui essayent de tromper Dieu et qui disent: "Oui, nous venons" mais qui pensent en leur for intérieur: "Jamais de la vie !" Il y a tout cela en Israël. Et le Roi du Ciel, pour donner aux noces de son Fils un digne appareil, enverra chercher aux carrefours des gens qui ne sont ni des amis, ni des grands, ni des alliés, *mais qui sont simplement le peuple qui y circule*. Déjà - et par ma main, par ma main de Fils et de serviteur de Dieu - le rassemblement est commencé.

Ils viendront qui qu'ils soient... Et déjà ils sont venus. Et Moi je les aide à se faire propres et beaux pour la fête des noces. Mais il s'en trouvera, oh ! pour leur malheur il y en aura qui profiteront même de la magnificence de Dieu, qui leur donne parfums et vêtements royaux pour les faire paraître ce qu'ils ne sont pas: riches et dignes, il y en aura qui profiteront indignement de toute cette bonté pour séduire, pour gagner... Individus aux âmes farouches, enlacés

par le poulpe répugnant de tous les vices... et qui soustrairont parfums et vêtements pour en tirer un gain illicite, s'en servant non pour les noces du Fils, mais pour leurs noces avec Satan.

Eh bien cela arrivera *car nombreux sont ceux qui sont appelés mais peu nombreux ceux qui, pour savoir rester fidèles à l'appel, arrivent à être choisis*. Mais il arrivera aussi qu'à ces hyènes, qui préfèrent la putréfaction à une nourriture vivante, sera infligé le châtement d'être jetés hors de la salle du Banquet dans les ténèbres et la boue d'un marais éternel où retentit l'horrible rire de Satan chaque fois qu'il triomphe d'une âme et où résonnent éternellement les pleurs désespérés des idiots qui suivirent le Crime au lieu de suivre la Bonté qui les avait appelés.

Levez-vous et allons nous reposer. Je vous bénis, ô habitants de Béthanie, tous. Je vous bénis et vous donne ma paix.



Un soir parlant à une foule

Parabole de la brebis perdue

Jésus prend la comparaison des troupeaux qui passent. Il dit : ■ "Votre Père est comme un berger attentif. Que fait le bon pasteur ? Il cherche de bons pâturages pour ses brebis, où il n'y pas de ciguë ni de plantes dangereuses, mais des trèfles agréables, des herbes aromatiques et des chicorées amères mais bonnes pour la santé.

Il cherche une place où se trouve en même temps que la nourriture, de la fraîcheur, un ruisseau aux eaux limpides, des arbres qui donnent de l'ombre, où il n'y a pas d'aspics au milieu de la verdure. Il ne se soucie pas de trouver des pâturages plus gras parce qu'il sait qu'ils cachent facilement des serpents aux aguets et des herbes nuisibles, mais il donne la préférence aux pâturages de montagne où la rosée rend l'herbe pure et fraîche, mais que le soleil débarrasse des reptiles, là où l'on trouve un bon air que remue le vent et qui n'est pas lourd et malsain comme celui de la plaine. Le bon pasteur observe une par une ses brebis. Il les soigne si elles sont malades, les panse si elles sont blessées. A celle qui se rendrait malade par glotonnerie, il élève la voix, à celle qui prendrait du mal à rester dans un endroit trop humide ou trop au soleil, il dit d'aller dans un autre endroit. Si une est dégoûtée, il lui cherche des herbes acidulées et aromatiques capables de réveiller son appétit et les lui présente de sa main en lui parlant comme à une personne amie.

C'est ainsi que se comporte le bon Père qui est aux Cieux avec ses fils qui errent sur la terre. Son amour est la verge qui les rassemble, sa voix leur sert de guide, ses pâturages c'est sa Loi, son bercail le Ciel. Mais voilà qu'une brebis le quitte. Combien il l'aimait ! Elle était jeune, pure, candide comme une nuée légère dans un ciel d'avril. Le berger la regardait avec tant d'amour en pensant à tout le bien qu'il pouvait lui faire et à tout l'amour qu'il pourrait en recevoir. Et elle l'abandonne. Le long du chemin qui borde le pâturage, un tentateur est passé. Il ne porte pas une casaque austère, mais un habit aux mille couleurs. Il ne porte pas la ceinture de peau avec la hache et le couteau suspendus, mais une ceinture d'or d'où pendent des sonnettes au son argenté, mélodieux comme la voix du

rossignol, et des ampoules d'essences enivrantes... Il n'a pas le bourdon avec lequel le bon pasteur rassemble et défend les brebis, et si le bourdon ne suffit pas, il est prêt à les défendre avec sa hache ou son couteau et même au péril de sa vie. Mais ce tentateur qui passe a dans les mains un encensoir tout brillant de pierres précieuses d'où s'élève une fumée qui est à la fois puanteur et parfum, qui étourdit comme éblouissent les facettes des bijoux, oh ! combien faux ! Il va en chantant et laisse tomber des poignées d'un sel qui brille sur le chemin obscur...

Quatre-vingt-dix-neuf brebis le regardent sans bouger.

La centième, la plus jeune et la plus chère, fait un bond et disparaît derrière le tentateur. Le berger l'appelle, mais elle ne revient pas. Elle va, plus rapide que le vent, rejoindre celui qui est passé et, pour soutenir ses forces dans sa course, elle goûte ce sel qui pénètre au dedans et la brûle d'un délire étrange qui la pousse à chercher les eaux noires et vertes dans l'obscurité des forêts. Et, dans les forêts, à la suite du tentateur, elle s'enfonce, elle pénètre, monte et descend et elle tombe... une, deux, trois fois. Et une, deux, trois fois, elle sent autour de son cou l'embrassement visqueux des reptiles, et assoiffée, elle boit des eaux souillées, et affamée, elle mord des herbes qui brillent d'une bave dégoûtante.

Que fait pendant ce temps le bon pasteur ? Il enferme en lieu sûr les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles et puis se met en route et ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'il trouve des traces de la brebis perdue. Puisqu'elle ne revient pas à lui, qui confie au vent ses appels, il va vers elle. Il la voit de loin, enivrée et enlacée par les reptiles, tellement ivre qu'elle ne sent pas nostalgie du visage qui l'aime, et elle se moque de lui. Et il la revoit, coupable d'être entrée comme une voleuse dans la demeure d'autrui, tellement coupable qu'elle n'ose plus le regarder... Et pourtant le pasteur ne se lasse pas... et il va. Il la cherche, la cherche, la suit, la harcèle. Il pleure sur les traces de l'égarée ; lambeaux de toison ; lambeaux d'âme ; traces de sang ; délits de toutes sorte ; ordures ; témoignages de sa luxure. Il va et la rejoint.

Ah ! je t'ai trouvée, mon aimée ! Je t'ai rejointe ! Que de chemin j'ai fait pour toi ! Pour te ramener au bercail. Ne courbe pas ton front souillé. Ton péché est enseveli dans mon cœur. Personne, excepté moi qui t'aime, ne le connaîtra. Je te défendrai contre les critiques d'autrui, je te couvrirai de ma personne pour te servir de bouclier contre les pierres des accusateurs. Viens. Tu es blessée ? Oh ! montre-moi tes blessures. Je les connais, mais je veux que tu me les montre, avec la confiance que tu avais quand tu étais pure et quand tu me regardais moi, ton pasteur et ton dieu, d'un œil innocent. Les voilà. Elles ont toutes un nom. Oh ! comme elles sont profondes ! Qui te les a faites si profondes ces blessures au fond du cœur ? Le Tentateur, je le sais. C'est lui qui n'a ni bourdon ni hache mais qui blesse plus profondément avec sa morsure empoisonnée et, après lui, ce sont les faux bijoux de son encensoir, qui t'ont séduite par leur éclat... et qui étaient un soufre infernal qui se produisait à la lumière pour te brûler le cœur. Regarde combien de blessures, combien de toison déchirée, combien de sang, combien de ronces !

Oh ! pauvre petite âme illusionnée ! Mais dis-moi : si je te pardonne, tu m'aimeras encore ? Mais dis-moi : si je te tends les bras, tu t'y jetteras ? Mais dis-moi : as-tu soif d'un amour bon ? Et alors : viens et reviens à la vie. Reviens dans les pâturages saints. Tu pleures. Tes larmes mêlées aux miennes lavent les traces de ton péché, et Moi, pour te nourrir, puisque tu es épuisée par le mal qui t'a brûlée, je m'ouvre la poitrine, je m'ouvre les veines et je te dis : "Nourris-toi, mais vis !"

Viens que je te prenne dans mes bras. Nous irons plus rapidement aux pâturages saints et sûrs. Tu oublieras tout de cette heure de désespoir et tes quatre-vingt-dix-neuf sœurs, les bonnes, jubileront pour ton retour. Je te le dis, ma

brebis perdue, que j'ai cherchée en venant de si loin, que j'ai retrouvée, que j'ai sauvée, qu'on fait une plus grande fête parmi les bons pour une brebis perdue qui revient que pour les quatre-vingt-dix-neuf justes qui ne se sont pas éloignées du bercail."



La parabole des pêcheurs

Parabole des pêcheurs

"Tu le vois, Marthe, que ta sœur est comprise de tous et aimée de tous. Et elle le sera toujours plus. Elle deviendra un signal indicateur pour tant d'âmes coupables et tremblantes. C'est une grande force pour les bons aussi. Car, lorsque Marie aura brisé les dernières chaînes de ses sentiments humains, elle sera un feu d'amour. Elle a seulement changé de direction l'exubérance de son sentiment. Elle a reporté sur un plan surnaturel la puissante faculté d'aimer qu'elle possède, et ensuite elle accomplira des prodiges. Je vous l'assure. Maintenant elle est encore troublée, mais vous la verrez, jour après jour, se pacifier et se fortifier dans sa nouvelle vie. Dans la maison de Simon, j'ai dit : "Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle aime beaucoup". Maintenant je vous dis qu'en vérité tout lui sera pardonné parce qu'elle aimera son Dieu de toute sa force, de toute son âme, de toute sa pensée, de tout son sang, de toute sa chair, jusqu'à l'holocauste."

"Bienheureuse est celle de mériter ces paroles ! Je voudrais les mériter moi aussi" soupire André.

"Toi ? Mais tu les mérites déjà ! Viens ici, mon pêcheur. Je veux te raconter une parabole qui semble faite justement pour toi."

"Maître, attends. Je vais chercher Marie. Elle désire tant connaître ta doctrine !..."

Pendant que Marthe sort, les autres disposent les sièges de manière à faire un demi-cercle autour de celui de Jésus.

Les deux sœurs reviennent et reprennent leur place à côté de Marie très Sainte.

Jésus commence à parler : ■ "Des pêcheurs prirent le large et jetèrent à la mer leurs filets et après le temps nécessaire les tirèrent à bord. C'est avec beaucoup de fatigue qu'ils accomplissaient ainsi leur travail par ordre d'un maître qui les avait chargés de fournir sa ville de poissons de premier choix en leur disant aussi : "Pour les poissons nuisibles ou de mauvaise qualité, ne les transportez même pas à terre. Rejetez-les à la mer. D'autres pêcheurs les prendront. Comme ils travaillent pour un autre patron, ils les porteront à sa ville parce que là on consomme ce qui est nuisible et ce qui rend de plus en plus horrible la ville de mon ennemi. Dans la mienne : belle, lumineuse, sainte, il ne doit entrer rien de malsain".

Une fois le filet tiré à bord, les pêcheurs commencèrent le triage. Les poissons étaient abondants, d'aspect, de grosseur et de couleurs différents. Il y en avait de bel aspect mais dont la chair était pleine d'arêtes, d'un goût détestable dont la panse était remplie de boue, de vers, d'herbes en décomposition qui augmentaient le goût détestable de la chair des poissons. D'autres, au contraire, avaient un aspect désagréable, une gueule qui semblait le visage d'un criminel ou d'un monstre de cauchemar, mais les pêcheurs savaient que leur chair est exquise. D'autres, parce qu'ils étaient insignifiants, passaient inaperçus. Les pêcheurs travaillaient, travaillaient. Les paniers étaient déjà remplis de poissons exquis, et dans le filet il y avait des poissons insignifiants.

"Maintenant, cela suffit. Les paniers sont pleins. Jetons tout le reste à la mer" dirent de nombreux pêcheurs. Mais l'un d'eux qui avait peu parlé, alors que les autres vantaient ou tournaient en ridicule les poissons qui leur tombaient entre les mains, resta à fouiller dans le filet et parmi le menu fretin découvrit encore deux ou trois poissons qu'il mit par-dessus les autres dans les paniers. "Mais, que fais-tu ?" demandèrent les autres. "Les paniers sont pleins, superbes. Tu les abîmes en mettant par-dessus, de travers, ce pauvre poisson-là. On dirait que tu veuilles le faire passer pour le plus beau". "Laissez-moi faire. Je connais cette race de poissons et je sais quel profit et quel plaisir ils donnent".

C'est la parabole qui se termine avec la bénédiction du patron au pêcheur patient, connaisseur et silencieux qui a su distinguer dans la masse les meilleurs poissons.

Maintenant écoutez l'application que j'en fais. Le maître de la cité belle, lumineuse, sainte, c'est le Seigneur. La cité, c'est le Royaume des cieux. Les pêcheurs, mes apôtres. Les poissons de la mer, l'humanité où se trouvent toutes sortes de personnes. Les bons poissons, les saints.

Le maître de la cité affreuse, c'est Satan. La cité horrible, l'Enfer. Ses pêcheurs le monde, la chair, les passions mauvaises incarnées dans les serviteurs de Satan, soit spirituels c'est-à-dire les démons, soit humains qui sont les corrupteurs de leurs semblables. Les mauvais poissons, l'humanité indigne du Royaume des Cieux, les damnés.

Parmi ceux qui pêchent des âmes pour la Cité de Dieu, il y aura toujours ceux qui rivaliseront avec le savoir patient du pêcheur qui sait persévérer dans la recherche, justement dans les couches de l'humanité où ses autres compagnons plus impatientes ont enlevé seulement ce qui paraissait bon à première vue. Et il y aura aussi malheureusement des pêcheurs qui, étant distraits et bavards, alors que le triage demande attention et silence pour entendre la voix des âmes et les indications surnaturelles, ne verront pas les bons poissons et les perdront. Et il y en aura qui, par trop d'intransigeance, repousseront aussi les âmes qui ne sont pas parfaites extérieurement mais excellentes pour tout le reste.

Que vous importe si un des poissons que vous capturez pour Moi, montre les signes des luttes passées, présente les mutilations produites par tant de causes, si elles ne blessent pas son esprit ? Que vous importe si un de ceux-ci, pour se délivrer de l'Ennemi, s'est blessé et se présente avec ces blessures, si son intérieur manifeste la claire volonté de vouloir appartenir à Dieu ? Âmes éprouvées, âmes sûres. Plus que celles qui sont comme des enfants sauvegardés par les langes, le berceau, la mère et qui dorment rassasiés et bons ou sourient tranquilles, mais qui pourtant par la suite, avec la raison et l'âge et les vicissitudes de la vie qui se présentent, pourront donner de douloureuses surprises de déviations morales.

Je vous rappelle la parabole de l'enfant prodigue. Vous en entendrez d'autres parce que je m'efforcerais toujours à faire pénétrer en vous la rectitude du discernement dans la manière d'examiner les consciences et de choisir le mode de guider les consciences *qui sont uniques et chacune, par conséquent, a sa façon spéciale de sentir et de réagir devant les tentations et les enseignements. Ne croyez pas qu'il soit facile de faire le tri des âmes. C'est tout le contraire. Cela exige un œil spirituel tout éclairé par la lumière divine, cela exige une intelligence pénétrée par la divine Sagesse, cela exige la possession de vertus à un degré héroïque et avant toutes choses la charité. Cela exige la capacité de se concentrer dans la méditation car toute âme est un texte obscur qu'il faut lire et méditer. Cela exige une union continue avec Dieu en oubliant tous les intérêts égoïstes. Vivre pour les âmes et pour Dieu. Surmonter les préventions, les ressentiments, les antipathies. Etre doux comme des pères et de fer comme les guerriers. Doux pour conseiller et redonner du courage. De fer pour dire: "Cela n'est pas permis et tu ne le feras pas" ou: "cela est bon à faire et tu le feras".* Parce que, pensez-y bien, beaucoup d'âmes seront jetées dans les marais infernaux. Mais il n'y aura pas que des âmes de pécheurs. Il y aura aussi des âmes de pêcheurs évangéliques : celles d'entre elles qui auront failli à leur ministère en contribuant à la perte de beaucoup d'esprits.

Un jour viendra, le dernier jour de la terre, le premier de la Jérusalem complète et éternelle, où les anges, comme les pêcheurs de la parabole, sépareront les justes des mauvais pour qu'au commandement inexorable du Juge les bons aillent au Ciel et les mauvais au feu éternel. Et alors sera connue la vérité en ce qui concerne les pêcheurs et ceux qu'ils auront pêchés, les hypocrisies tomberont et le peuple de Dieu apparaîtra tel qu'il est avec ses chefs et ceux qu'ils auront sauvés. Nous verrons alors que tant de ceux qui sont extérieurement les plus insignifiants ou extérieurement les plus malmenés, sont les splendeurs du Ciel et que les pêcheurs tranquilles et patients sont ceux qui ont fait davantage et qui resplendissent maintenant de pierres précieuses pour tous ceux qu'ils auront sauvés.

La parabole est dite et expliquée."



Parabole de la drachme retrouvée

Ils traversent toute la ville de Magdala en se rendant dans les quartiers pauvres, jusqu'à la maison où ils se sont arrêtés l'autre fois. La femme reste stupéfaite quand, levant la tête au-dessus du lavoir pour voir qui la salue, elle se trouve en face de Jésus et la bien connue dame de Magdala qui n'est plus vêtue luxueusement, plus couverte de bijoux, mais qui a la tête couverte d'un voile de lin léger, vêtue de bleu pervenche, un habit montant, étroit, qui n'est certainement pas le sien, bien que l'on ait essayé de le mettre à ses mesures, enveloppée dans un lourd manteau qui doit être un supplice par cette chaleur.

"Me permets-tu de m'arrêter dans ta maison et de parler à ceux qui me suivent ?" C'est-à-dire à tout Magdala car toute la population a suivi le groupe apostolique.

"Et tu me le demandes, Seigneur ? Mais ma maison est à Toi." Et elle s'empresse d'apporter des sièges et des bancs pour les femmes et les apôtres. En passant près de Marie-Magdeleine, elle s'incline comme une esclave.

"Paix à toi, ma sœur" répond celle-ci. Et la surprise de la femme est telle qu'elle laisse tomber le petit banc qu'elle a entre les mains. Mais elle ne dit rien. Son acte, pourtant, me fait penser que Marie traitait plutôt avec hauteur les gens qui dépendaient d'elle. Et l'étonnement de la femme grandit quand elle s'entend demander comment vont les enfants, où ils sont, si la pêche a été bonne.

"Ils vont bien Ils sont à l'école ou chez ma mère. Seul le petit dernier dort dans son berceau. La pêche est bonne. Mon mari te portera la dîme..."

"Non, il ne faut plus. Garde-la pour tes enfants, me permets-tu de voir le petit ?"

"Viens."... Les gens affluent dans la rue. Jésus commence à parler: ■ "Une femme avait dix drachmes dans sa bourse. Mais alors qu'elle faisait un mouvement, la bourse tomba de son sein, en s'ouvrant, et les pièces tombèrent par terre. Elle les ramassa avec l'aide des voisines présentes et les compta. Il y en avait neuf. La dixième était introuvable. Comme le soir était proche et que la lumière manquait, la femme alluma la lampe, la posa par terre et, ayant pris un balai se mit à balayer attentivement pour voir si la pièce avait roulé loin de l'endroit où elle était tombée. Mais la drachme ne se trouvait pas. Les amies s'en allèrent, lassées de chercher. La femme déplaça alors le coffre, l'étagère, un autre coffre lourd, remua les amphores et les cruches placées dans la niche du mur. Mais la drachme ne se trouvait pas. Alors elle se mit à quatre pattes et chercha dans le tas de balayures, placé auprès de la porte de la maison, pour voir si la drachme avait roulé hors de la maison en se mélangeant aux épluchures de légumes. Et elle trouva enfin la drachme toute sale, presque enfouie dans les balayures qui étaient retombées sur elle.

La femme, pleine de joie, la prit, la lava, l'essuya. Elle était plus belle qu'auparavant, maintenant. Et elle la montra aux voisines appelées de nouveau à grands cris, celles qui s'étaient retirées après les premières recherches, en leur disant : "Voilà ! Vous voyez ? Vous m'avez conseillée de ne pas me fatiguer davantage, mais j'ai persisté et j'ai retrouvé la drachme perdue. Réjouissez-vous donc avec moi qui n'ai pas eu la douleur de perdre un seul de mes trésors". Votre Maître aussi, et avec Lui ses apôtres, fait comme la femme de la parabole. Il sait qu'un mouvement peut faire tomber un trésor. Toute âme est un trésor et Satan, qui hait Dieu, provoque les mauvais mouvements pour faire tomber les pauvres âmes. Il y en a qui dans la chute s'arrêtent près de la bourse, c'est-à-dire vont à peu de distance de la Loi de Dieu qui garde les âmes sous la protection des commandements. Et il y en a qui vont plus loin, c'est-à-dire s'éloignent davantage encore de Dieu et de sa Loi. Il y en a enfin qui roulent jusque dans les balayures, les ordures, la boue. Et là elles finiraient par périr et être brûlées dans les feux éternels, comme les immondices que l'on brûle dans des endroits spéciaux.

Le Maître le sait et il cherche inlassablement les pièces perdues. Il les cherche partout, avec amour. Ce sont ses trésors, et il ne se fatigue pas, ni ne se laisse dégoûter par rien. Mais il fouille, il fouille, remue, balaie, jusqu'à ce qu'il trouve. Et lorsqu'il a trouvé, il lave par son pardon l'âme retrouvée, et il appelle ses amis : le Paradis tout entier et tous les bons de la terre, et dit : "Réjouissez-vous avec Moi, parce que j'ai trouvé ce qui s'était égaré et c'est plus beau qu'auparavant car mon pardon en a fait quelque chose de nouveau".

En vérité je vous dis qu'il y a grande fête au Ciel et que les anges de Dieu et les bons de la terre se réjouissent pour un pécheur qui se convertit. En vérité je vous dis qu'il n'y a rien de plus beau que les larmes du repentir. En vérité je vous dis que seuls les démons ne savent pas, ne peuvent pas se réjouir pour cette conversion qui est un triomphe de Dieu. Et je vous dis aussi que la manière dont un homme accueille la conversion d'un pécheur donne la mesure de sa bonté et de son union à Dieu.

La paix soit avec vous."

Les gens comprennent l'instruction et regardent Marie-Magdeleine venue s'asseoir à la porte avec le petit bébé dans les bras, peut-être pour se donner une contenance. Les gens s'éloignent lentement et il ne reste que la maîtresse de la petite maison et sa mère, arrivée avec les enfants. Il manque Benjamin, encore à l'école

Parabole du lépreux

"Alors tu dis qu'il faut apporter la plus grande attention et le plus grand respect aux choses sacrées ?"

"Sans aucun doute."

"Maintenant, explique-moi encore ceci. Tu te dis le Verbe de Dieu. Est-ce vrai ?"

"Je le suis. C'est Lui qui m'a envoyé pour apporter la bonne nouvelle à tous les hommes et pour les racheter de tous leurs péchés."

"Toi donc, si tu l'es, tu es plus que l'arche. Parce que Dieu ne serait pas sur la gloire qui domine l'arche, mais en Toi-même."

"Tu le dis, et c'est la vérité."

"Et alors, pourquoi te profanes-tu ?"

"Et c'est pour me dire cela que tu m'as amené ici ? Mais j'ai pitié de toi, de toi et de celui qui t'a poussé à parler. Je ne devrais pas me justifier parce que toute justification est inutile, brisée qu'elle est par votre rancœur. Mais à vous qui me reprochez mon manque d'amour à votre égard et de profaner ma personne, je vais vous donner, Moi, ma justification. Écoutez. Je sais à quoi vous faites allusion. Mais je vous réponds : "Vous êtes dans l'erreur". De même que j'ouvre les bras aux mourants pour les ramener à la vie et que j'appelle les morts pour les rendre à la vie, j'ouvre les bras à ceux qui sont davantage moribonds et j'appelle ceux qui sont les plus réellement morts : les pécheurs, pour les ramener à la Vie éternelle et les ressusciter s'ils sont déjà décomposés, pour qu'ils ne meurent plus. ■ Mais je vais vous dire une parabole. Un homme, par l'effet de ses nombreux vices, devint lépreux. Les hommes l'éloignèrent de leur société et l'homme, dans une solitude atroce, réfléchit sur son état et le péché qui l'y a réduit. De longues années passent ainsi, et au moment où il s'y attend le moins, le lépreux guérit. Le Seigneur a usé envers lui de miséricorde à cause de ses nombreuses prières et de ses larmes. Que fait alors l'homme ? Peut-il retourner chez lui parce que Dieu a usé de miséricorde envers lui ? Non. Il doit se montrer au prêtre. Celui-ci, après l'avoir quelque temps examiné avec attention, le fait purifier après un premier sacrifice de deux passereaux. Et après, non pas une, mais *deux* lessives de ses vêtements, l'homme guéri revient trouver le prêtre avec les agneaux sans tache, l'agnelle et la farine et l'huile prescrits. Le prêtre le conduit alors à la porte du Tabernacle. Voilà alors que l'homme est religieusement admis de nouveau dans le peuple d'Israël. Mais vous, dites-moi : quand l'homme va pour la première fois vers le prêtre, pourquoi y va-t-il ?"

"Pour être purifié une première fois, de manière à pouvoir accomplir la plus grande purification qui le réintroduit dans le peuple saint !"

"Vous avez bien dit. Mais alors, il n'est pas tout à fait purifié ?"

"Oh ! non. Il lui manque encore beaucoup pour l'être matériellement et spirituellement."

"Comment alors ose-t-il s'approcher du prêtre une première fois alors qu'il est tout à fait immonde, et une seconde fois s'approcher même du Tabernacle ?"

"Parce que le prêtre est le moyen nécessaire pour pouvoir être réadmis parmi les vivants."

"Et le Tabernacle ?"

"Parce que Dieu seul peut annuler les fautes et c'est avoir foi que de croire qu'au-delà du saint Voile, Dieu repose dans sa gloire dispensant de là son pardon."

"Mais alors le lépreux guéri n'est pas encore sans faute quand il s'approche du prêtre et du Tabernacle ?"

"Non. Certainement pas !"

"Hommes à la pensée retorse et au cœur sans limpidité, pourquoi alors m'accusez-vous si Moi, Prêtre et Tabernacle, je me laisse approcher par ceux qui sont spirituellement lépreux ? Pourquoi, pour juger, avez-vous deux mesures ? Oui, la femme qui était perdue, comme Lévi le publicain, ici présente maintenant avec sa nouvelle âme et sa nouvelle fonction, et avec eux d'autres hommes et d'autres femmes déjà venus avant eux, sont maintenant à mes côtés. *Ils peuvent y être parce qu'ils sont maintenant réadmis dans le peuple du Seigneur.* Ils ont été ramenés auprès de Moi par la volonté de Dieu qui m'a remis le pouvoir de juger et d'absoudre, de guérir et de ressusciter. Il y aurait profanation si en eux demeurait leur idolâtrie comme elle demeurait dans la fille du Pharaon. Mais il n'y a pas de profanation puisqu'ils ont embrassé la doctrine que j'ai apportée sur la terre et que par elle ils sont ressuscités à la Grâce du Seigneur.



*À tyr.
"Persévérer, voilà le grand mot"*

Parabole des mineurs

"Là et à Césarée. Nous vendons beaucoup aux romains."

"Vous pourrez vous retrouver alors avec les disciples. En attendant, persévérez."

"Il y a quelqu'un à bord de ma barque dont je ne voulais pas, et qui est venu en ton nom, soit disant."

"Qui est-ce ?"

"Un jeune pêcheur d'Ascalon."

"Fais-le descendre et venir ici."

L'homme va à bord et revient avec un tout jeune homme plutôt confus d'être l'objet de tant d'attention.

L'apôtre Jean le reconnaît. "C'est un de ceux qui nous ont donné le poisson, Maître" et il se lève pour le saluer. "Tu es venu, Hermastée ? Tu es seul ?"

"Seul. A Capharnaüm, j'ai eu honte... Je suis resté sur la côte, espérant..."

"Quoi ?"

"Voir ton Maître."

"Et n'est-il pas encore le tien ? Pourquoi, ami, tergiverser encore ? Viens à la Lumière qui t'attend. Regarde comme il t'observe et sourit."

"Comment serai-je accueilli ?"

"Maître, viens à nous un moment." Jésus se lève et va vers Jean.

"Il n'ose pas car il est étranger."

"Il n'y a pas d'étrangers pour Moi. Et tes compagnons ? N'étiez-vous pas nombreux ? ...Ne te trouble pas. Toi seul as su persévérer. Mais je suis heureux même pour toi seul. Viens avec Moi."

Jésus revient à sa place avec la nouvelle conquête.

"Celui-ci oui, nous allons le donner à Jean d'Endor" dit-il à l'Isariote. Et puis il s'adresse à tout le monde.

■ "Un groupe de mineurs descendirent dans une mine où ils savaient qu'il y avait des trésors, bien cachés pourtant dans les profondeurs du sol. Et ils se mirent à creuser. Mais le terrain était dur et le travail fatigant.

Un grand nombre se lassèrent et, jetant leurs pics, s'en allèrent. D'autres se moquèrent du chef d'équipe en le traitant presque d'imbécile. D'autres s'en prirent à leur sort, au travail, à la terre, au métal et frappèrent avec colère les entrailles de la terre, brisant le filon en fragments inutilisables et puis, ayant tout gâté et n'étant arrivés à rien, ils s'en allèrent, eux aussi. Il n'en resta qu'un, le plus persévérant. Il traita avec douceur les couches de terre qui résistaient, pour les percer sans rien gâter, il fit des essais, il creusa plus profond. Il finit par découvrir un merveilleux filon de métal précieux. La persévérance du mineur fut récompensée et, avec le métal très pur qu'il avait découvert, il put mettre en train de nombreux travaux, acquérir beaucoup de gloire et une nombreuse clientèle parce que tout le monde voulait de ce métal que seule la persévérance avait su trouver, là où les autres, paresseux ou coléreux, n'avaient rien obtenu.

Mais l'or découvert, pour être beau et au point voulu pour servir à l'orfèvre, doit à son tour persévérer dans la volonté de se faire travailler. Si l'or, après le premier travail de découverte, ne voulait pas souffrir de peines, il resterait brut et on ne pourrait le travailler. Vous voyez donc que le premier enthousiasme ne suffit pas pour réussir, ni comme apôtre, ni comme disciple, ni comme fidèle. Il faut persévérer.

Nombreux étaient les compagnons d'Hermastée et, dans le feu de l'enthousiasme, ils avaient promis de venir tous. Lui seul est venu. Nombreux sont mes disciples et ils le seront de plus en plus. Mais seulement le tiers de la moitié saura l'être jusqu'à la fin. Persévérer. C'est le grand mot. Pour toutes les choses bonnes.

Vous, quand vous jetez le travail pour saisir les coquillages de pourpre, est-ce que par hasard vous le faites une seule fois ? Non. Mais, un coup après l'autre, pendant des heures, pendant des journées, pendant des mois, tout disposés à revenir sur les lieux l'année suivante, parce que cela donne du pain et de l'aisance à vous et à vos

familles. Et vous voudriez agir autrement pour les choses plus grandes que sont les intérêts de Dieu et de vos âmes, si vous êtes fidèles; les vôtres et celles de vos frères, si vous êtes disciples ? En vérité je vous dis que, pour extraire la pourpre des vêtements éternels, il faut persévérer jusqu'à la fin.

Et maintenant comportons-nous en bons amis jusqu'à l'heure du retour, ainsi nous nous connaissons mieux et il sera facile de nous reconnaître..."

Et ils se dispersent dans la petite baie rocheuse. Ils cuisent des moules et des crabes enlevés aux rochers., et des poissons pris avec de petits filets; ils dorment sur un lit d'algues desséchées à l'intérieur de cavernes ouvertes par des tremblements de terre ou par les vagues dans la côte rocheuse, pendant que ciel et mer sont un éblouissant azur et qui s'embrasse à l'horizon et que les mouettes font un continuel carrousel de vols, de la mer aux nids, en poussant des cris et en battant des ailes, uniques voix qui, avec le clapotis des flots, se font entendre en ces heures d'étouffante chaleur d'été.



Aux disciples de Sicaminon : la Foi

Parabole de la vigne et de l'orme tuteur

Jésus revient avec Jean d'Endor et Hermastée, et il passe en saluant au milieu de ceux qui se pressent devant les maisonnettes. Son sourire est une bénédiction.

On Lui présente l'inévitable malade des yeux, à peu près aveugle par suite d'ophtalmies ulcéreuses, et il le guérit. C'est ensuite le tour de quelqu'un qui a sûrement la malaria, amaigri et jaune comme un chinois, et il le guérit. Puis c'est une femme qui Lui demande un miracle singulier : le Lait pour son sein qui en manque, et elle montre un enfant de quelques jours, sous-alimenté et tout rouge comme par échauffement. Elle pleure : "Tu vois. Nous avons le commandement d'obéir à l'homme et de procréer, mais à quoi cela sert-il si ensuite nous voyons languir nos enfants ? C'est le troisième que j'engendre et j'en ai déjà conduit deux au tombeau, à cause de cette poitrine stérile. Celui-ci déjà meurt parce qu'il est né au moment des chaleurs, Les autres ont vécu l'un dix lunes, l'autre six, pour me faire pleurer encore davantage quand ils moururent de maladies intestinales. Si j'avais eu du lait, cela ne serait pas arrivé..."

Jésus la regarde et dit : "Ton enfant vivra. Aie foi. Va à ta maison, et quand tu seras arrivée donne le sein au petit. Aie foi."

La femme s'en va obéissante avec le pauvre petit qui se plaint comme un petit chat et qu'elle serre sur son cœur.

"Mais est-ce que le lait lui viendra ?"

"Bien sûr qu'il viendra."

"Moi, je dis que l'enfant vivra mais que le lait ne viendra pas et ce sera déjà un miracle s'il vit. Il est pour ainsi dire mort de privations."

"Pas du tout. Je dis que le lait va lui venir."

"Oui."

"Non."

Les avis varient avec les personnes. Entre-temps, Jésus se retire pour manger. Quand il sort pour prêcher de nouveau, les gens sont encore plus nombreux. En effet le miracle de l'enfant fiévreux accompli par Jésus dès son débarquement s'est répandu, dans la ville.

"Je vous donne ma paix pour préparer votre esprit à m'entendre. Dans la tempête, la voix du Seigneur ne peut arriver. Tout trouble nuit à la Sagesse car elle est pacifique, puisqu'elle vient de Dieu. Le trouble, au contraire, ne vient pas de Dieu, car les inquiétudes, les angoisses, les doutes, sont des œuvres du Malin pour troubler les fils des hommes et les séparer de Dieu.

■ Je vous propose cette parabole pour que vous compreniez mieux l'enseignement.

Un agriculteur avait dans ses champs un grand nombre d'arbres et de vignes qui donnaient beaucoup de fruit et, parmi ces dernières, une de grande valeur dont il était très fier.

Une année cette vigne produisit une abondante frondaison mais peu de raisin. Un ami dit à l'agriculteur : "C'est parce que tu l'as trop peu taillée". L'année suivante, l'homme la tailla abondamment. La vigne fit peu de sarments, encore moins de raisin. Un autre ami dit : "C'est parce que tu l'as trop taillée". La troisième année, l'homme la laissa à elle-même. La vigne ne produisit même pas une grappe de raisin et eut des feuilles peu nombreuses, maigres, recroquevillées et couvertes de taches de rouille. Un troisième ami décréta : "La vigne meurt parce que le terrain n'est pas bon. Tu n'as qu'à la brûler". "Mais pourquoi si c'est le même terrain que pour les autres et je lui donne les mêmes soins ? Au début elle donnait une bonne récolte" L'ami haussa les épaules et s'en alla.

Un voyageur inconnu passa et s'arrêta pour observer l'agriculteur tristement appuyé contre le tronc de la pauvre vigne.

"Qu'as-tu ?" lui demanda-t-il. "Un mort à la maison ?".

"Non, mais elle est en train de mourir cette vigne que j'aimais tant. Elle n'a plus de sève pour produire le fruit. Une année peu, la suivante moins, celle-ci rien. J'ai fait ce qu'on m'a dit, mais cela n'a servi à rien".

Le voyageur inconnu entra dans le champ et s'approcha de la vigne. Il toucha les feuilles, prit dans sa main une motte de terre, la sentit, la brisa entre ses doigts, leva son regard vers le tronc d'un arbre qui soutenait la vigne.

"Il faut enlever ce tronc. C'est lui qui stérilise la vigne".

"Mais elle s'y appuie depuis des années ?!".

"Réponds-moi, homme : quand tu as mis cette vigne en place comment était-elle et comment était-il, lui ?".

"Oh ! c'était un beau plant de vigne de trois ans. Je l'avais pris sur une autre de mes vignes et pour le mettre ici, j'avais fait un trou profond pour ne pas blesser les racines en l'enlevant de la terre où il avait poussé, Ici aussi, j'avais fait un trou pareil et même encore plus grand pour qu'il fût tout de suite à l'aise. Et, auparavant, j'avais biné toute la terre autour pour la rendre plus moelleuse pour les racines afin qu'elles puissent se répandre rapidement, sans difficulté. Je l'ai soigneusement arrangée, en mettant au fond du fumier consommé. Les racines, tu le sais, se fortifient quand elles trouvent tout de suite de la nourriture. Je me suis moins occupé de l'orme. C'était un arbuste destiné seulement à soutenir le plant de vigne. Aussi, je l'ai mis presque en surface près du plant. Je l'ai butté et je suis parti. Tous les deux ont pris racine, parce que la terre est bonne.

Mais la vigne croissait d'une année à l'autre, aimée, taillée, sarclée. L'orme, au contraire, végétait. Mais pour ce qu'il valait!... Puis il est devenu robuste. Tu vois maintenant comme il est beau ? Quand je reviens de loin, je vois sa cime qui s'élève, haute comme une tour, et on dirait l'enseigne de mon petit royaume. Avant la vigne le recouvrait et l'on ne voyait pas sa belle frondaison, Mais maintenant regarde comme elle est belle là en haut, dans le soleil ! Et quel tronc ! Élanqué, puissant. Il pouvait soutenir la vigne des années et des années, même si elle était devenue aussi puissante que celles prises sur le Torrent de la Grappe par les explorateurs d'Israël. Au contraire..."

"Au contraire il l'a tuée. Il l'a étouffée. Tout favorisait sa vie : le terrain, la situation, la lumière, le soleil, les soins que tu lui as donnés. Mais celui-la l'a tuée. Il est devenu trop fort. Il a lié les racines jusqu'à les étouffer, il a pris toute la sève du sol, il lui a mis un bâillon pour l'empêcher de respirer, de profiter de la lumière. Coupe tout de suite cet arbre inutile et puissant, et ta vigne ressuscitera. Et mieux encore, elle ressuscitera si, avec patience, tu creuseras le sol pour mettre à nu les racines de l'orme et les couper pour être sûr qu'elles ne donnent pas de rejetons. Leurs dernières ramifications pourriront dans le sol et au lieu de donner la mort, elles donneront la vie parce qu'elles deviendront du fumier, digne châtement de leur égoïsme. Le tronc, tu le brûleras et ainsi il te fera du profit. Il ne sert qu'au feu un arbre inutile et nuisible, et il faut l'enlever pour que tout ce qui est bon aille à l'arbre bon et utile. Aie foi en ce que je dis et tu seras content".

"Mais toi, qui es-tu ? Dis-le-moi pour que je puisse avoir foi".

"Je suis le Sage. Celui qui croit en Moi sera en sécurité" et il s'en alla.

L'homme resta un peu hésitant. Puis il se décida et mit la main à la scie. Il appela aussi ses amis pour qu'ils l'aident.

"Mais tu es sot ?" "Tu vas perdre l'orme en plus de la vigne". "Moi, je me contenterais de couper la cime pour donner de l'air à la vigne. Rien de plus". "Il lui faudra pourtant un tuteur. Tu fais un travail inutile". "Qui sait qui était ton conseiller ! Peut-être, à ton insu, quelqu'un qui te hait". "Ou bien un fou" et ainsi de suite.

"Je fais ce qu'il m'a dit. J'ai foi en cet homme" et il scia l'orme au ras du sol, et non content de cela, dans un large rayon il mit à nu les racines des deux arbres. Patiemment il coupa celles de l'orme en prenant soin de ne pas abîmer celles de la vigne. Il reboucha le grand trou et il mit à la vigne, restée sans tuteur, un solide pieu de fer portant le mot "Foi" écrit sur une tablette attachée en haut du pieu.

Les autres s'en allèrent en secouant la tête. L'automne passa, et l'hiver. Le printemps arriva. Les sarments enroulés autour du tuteur se garnirent de nombreux bourgeons d'abord fermés comme dans un étui de velours argenté, et puis entrouverts sur l'émeraude des petites feuilles naissantes, et puis ouvertes, et puis poussant à partir du tronc de nouveaux sarments robustes, tout un épanouissement de fleurettes, et puis une profusion de grains de raisin. Plus de grappes que de feuilles, et celles-ci larges, vertes, robustes avec des groupes de deux, trois grappes et plus encore et chaque grappe portait, serrés les uns contre les autres, des grains charnus, succulents, splendides.

"Et maintenant, que dites-vous ? Oui ou non, était-ce l'arbre qui faisait mourir ma vigne ? Oui ou non, le Sage avait-il bien parlé ? Oui ou non, ai-je eu raison d'écrire sur cette tablette le mot 'Foi' ?" dit l'homme à ses amis incroyables.

"Tu as eu raison, et heureux es-tu d'avoir su avoir foi et d'être capable de détruire le passé et les choses nuisibles qui te furent dites".

Voilà pour la parabole. Pour le fait de la femme aux seins desséchés, voici la réponse. Regardez vers la ville."

Tout le monde se tourne du côté de la ville et voit la femme de tout à l'heure qui court et qui tout en courant ne détache pas son bébé de la mamelle gonflée, bien gonflée de lait que le petit affamé suce avec une voracité telle qu'il semble s'y noyer. Et la femme ne s'arrête qu'aux pieds de Jésus devant qui elle détache un moment le bébé de son sein en criant : "Bénis, bénis, pour qu'il vive pour Toi !"

Après cet intermède, Jésus reprend : "Et pour vos suppositions sur le miracle, vous avez eu une réponse. Mais la parabole a un sens plus large que ce petit épisode d'une foi récompensée, et le voici.

Dieu avait placé sa vigne, son peuple, dans un endroit favorable, en lui procurant tout ce qu'il lui fallait pour croître et donner des fruits toujours plus grands, en l'appuyant sur des maîtres pour qu'il pût plus facilement comprendre la Loi et s'en faire une force. Mais les maîtres voulurent se mettre au-dessus du Législateur et ils crûrent, crûrent, crûrent, jusqu'à s'imposer plus que l'éternelle parole. Et Israël est devenu stérile. Le Seigneur a alors envoyé le Sage pour que ceux qui, en Israël, avec une âme droite souffrent de cette stérilité et essaient tel ou tel remède selon les paroles ou les conseils des maîtres pourvus de science humaine mais non de science surnaturelle et par conséquent éloignés de la connaissance de ce qu'il faut faire pour rendre la vie à l'esprit d'Israël, puissent avoir un conseil vraiment salutaire.

Or qu'arrive-t-il ? Pourquoi Israël ne reprend-il pas de forces et ne redevient-il, pas vigoureux comme aux beaux temps de sa fidélité au Seigneur ? Parce qu'il faudrait conseiller d'enlever, tous les parasites qui se sont développés au détriment de la Chose sainte : la Loi du Décalogue, telle qu'elle a été donnée, sans compromissions, sans tergiversations, sans hypocrisies, de les enlever pour laisser de l'air, de l'espace, de la nourriture à la Vigne, au Peuple de Dieu, en lui donnant un tuteur puissant, droit, qui ne plie pas, unique, au nom solaire : la Foi. Et ce conseil, on ne l'accepte pas. Aussi je vous dis qu'Israël périra, alors qu'il pourrait ressusciter et posséder le Royaume de Dieu, s'il savait croire et se repentir avec générosité et changer foncièrement.

Allez en paix et que le Seigneur soit avec vous."



*L'amour est le secret et le commandement de la gloire.
"Venez à Moi, vous tous qui peinez sous le poids d'un fardeau".*

Parabole du noyau dure qui germe en terre

"Eh bien : je suis allé à Corozain pour prêcher la charité en acte."

"La charité en acte ? Que veux-tu dire ?" demandent plusieurs.

"À Corozain il y a une veuve avec cinq enfants et une vieille malade. L'homme est mort subitement près de son établi, laissant derrière lui la misère et des travaux inachevés. Corozain n'a pas su trouver un brin de pitié pour cette famille malheureuse. Je suis allé achever les travaux et..."

Il se produit un vacarme. C'est à qui demande, à qui proteste, à qui gourmande Matthieu de l'avoir permis, à qui admire, à qui critique. Et d'ailleurs ceux qui critiquent ou protestent sont la majorité.

Jésus laisse l'orage se calmer comme il s'est formé, et dit pour toute réponse : "Et je vais y retourner après-demain et je ferai ainsi jusqu'à ce que j'aie fini. Et je veux espérer que vous au moins comprendrez.

Corozain est un noyau compact et qui est dépourvu de germe. Que vous soyez, vous au moins, des noyaux qui ont un germe. Toi, enfant, donne-moi la noix que Simon t'a donnée et écoute-moi, toi aussi.

■ Vous voyez cette noix ? Et je la prends parce que je n'ai pas d'autres noyaux sous la main mais, pour comprendre la parabole, pensez aux noyaux des pignons, ou des palmiers, aux plus durs, à ceux des olives, par exemple. Ce sont des étuis fermés, sans fente, très durs, d'un bois compact. Ils semblent des écrins magiques que seule la violence peut ouvrir. Et pourtant, s'il arrive qu'on en mette un en terre, même simplement à terre, et qu'un passant l'enfonce, en passant dessus, juste assez pour qu'il s'enfonce dans le sol, qu'arrive-t-il ? Que le coffre s'ouvre et produit des racines et des feuilles. Comment y arrive-t-il par lui-même ? Nous, nous devons frapper fort avec le marteau pour y réussir, et au contraire le noyau s'ouvre tout seul. Cette semence est donc magique ? Non. Elle a, à l'intérieur, une pulpe. Oh ! une chose faible, comparée à la dure coque ! Et pourtant elle nourrit une chose encore plus petite : le germe. Et c'est lui qui fait levier, qui force, ouvre, et donne une plante avec des racines et des feuilles. Essayez de mettre en terre des noyaux, et puis attendez. Vous verrez que certains lèvent, d'autres pas. Sortez ceux qui n'ont pas poussé, ouvrez-les avec le marteau, et vous verrez que ce sont des semences vides. Ce n'est donc pas l'humidité du sol ou la chaleur qui font ouvrir le noyau. Mais c'est la pulpe et plutôt l'âme de la pulpe : le germe qui, en se gonflant, fait office de levier et ouvre.

C'est la parabole. Mais appliquons-la à nous. Qu'ai-je fait qu'il ne fallait pas faire ? Nous nous sommes donc encore si peu compris, pour ne pas comprendre que l'hypocrisie est un péché et que la parole n'est que du vent si l'action ne vient pas lui donner sa force ? Que vous ai-je toujours dit, Moi ? "Aimez-vous les uns les autres. L'amour est le

commandement et le secret de la gloire". Et Moi, qui prêche, devrais-je être sans charité ? Vous donner l'exemple d'un maître menteur ? Non, jamais !

Oh ! mes amis. Notre corps est le dur noyau. Dans ce dur noyau est renfermée la pulpe : l'âme, en elle se trouve le germe que j'y ai déposé. Il est fait d'éléments multiples, mais le principal, c'est la charité. C'est elle qui fait office de levier pour ouvrir le noyau et libérer l'esprit des contraintes de la matière en l'unissant à Dieu qui est Charité. On ne fait pas seulement la charité avec des paroles ou de l'argent. On fait la charité avec la seule charité. Et que cela ne vous paraisse pas un jeu de mots. Moi, je n'avais pas d'argent et les paroles ne suffisaient pas pour ce cas. Ici il y avait sept personnes, au bord de la faim et de l'angoisse. Le désespoir avançait ses griffes noires pour saisir et noyer. Le monde s'éloignait, dur et égoïste, devant ce malheur. Le monde ne semblait pas avoir compris les paroles du Maître. Le Maître a évangélisé par le moyen des œuvres. J'avais la capacité et la liberté de le faire. Et j'avais le devoir d'aimer pour tout le monde ces petits que le monde laisse sans amour. C'est tout cela que j'ai fait : Pouvez-vous encore me critiquer ? Ou bien est-ce Moi - en présence d'un disciple qui ne s'est pas scandalisé d'amener sa personne au milieu de la sciure et des copeaux pour ne pas abandonner le Maître et qui, j'en suis convaincu, me sera devenu plus attaché en me voyant penché sur le bois qu'il ne l'aurait été en me voyant sur un trône, et en présence d'un enfant qui m'a connu pour ce que je suis, malgré son ignorance, le malheur qui l'accable, et son absolue virginité de connaissance du Messie tel qu'il est en réalité – ou bien est-ce Moi qui doit vous critiquer ?

Vous ne parlez pas ? Ne vous mortifiez pas seulement pendant que j'élève la voix pour redresser des idées erronées. C'est par amour que je le fais, Mais mettez en vous le germe qui sanctifie et ouvre le noyau, ou vous serez toujours des êtres inutiles, Ce que j'ai fait, vous devez être prêts à le faire. Pour l'amour du prochain, pour amener à Dieu une âme, aucun travail ne doit vous être trop lourd. *Le travail, quel qu'il soit, n'est jamais humiliant. Mais humiliantes sont les actions basses, les faussetés, les dénonciations menteuses, les duretés, les injustices, l'usure, les calomnies, la luxure.* C'est cela qui mortifie l'homme. Et pourtant cela se fait sans honte, même par ceux qui veulent se dire parfaits et qui sûrement se sont scandalisés de me voir travailler avec la scie et le marteau. Oh ! Oh ! le marteau ! Le méprisable marteau, s'il sert à enfoncer des clous dans le bois pour fabriquer un objet qui donne à manger à des orphelins, comme il deviendra noble ! Le marteau sans noblesse, s'il est dans mes mains et pour une fin sainte, comme il n'aura plus cette apparence et comme voudront l'avoir tous ceux qui maintenant se mettraient à crier au scandale, à cause de lui !

Oh ! homme, créature qui devrait être lumière et vérité, comme tu es ténèbre et mensonge ! Mais vous, vous au moins, comprenez ce que c'est que le Bien, ce que c'est que la Charité, ce que c'est que l'Obéissance ! En vérité je vous dis que nombreux sont les pharisiens et qu'ils ne sont pas absents parmi ceux qui m'entourent."

"Non, Maître. Ne le dis pas ! Nous... c'est parce que nous t'aimons que nous ne voulons pas certaines choses !..."

"C'est parce que vous n'avez encore rien compris. Je vous ai parlé de la Foi et de l'Espérance et je croyais qu'il n'y avait pas besoin d'une nouvelle parole pour vous parler de la Charité, parce que je l'exhale tellement que vous devriez en être saturés. Mais je vois que vous ne la connaissez que de nom sans en connaître la nature et la forme. De la même façon que vous connaissez la lune.



Parabole du riche imbécile

Faites en sorte qu'en vous demeure la pure jeunesse de l'esprit, ou qu'elle ressuscite si elle est déjà perdue, et veillez à vous garder de toute cupidité que ce soit des sens ou du pouvoir. La vie de l'homme ne dépend pas de l'abondance des biens qu'il possède. Ni cette vie, ni encore moins l'autre : celle qui est éternelle, mais de sa manière de vivre. Et avec la vie, le bonheur de cette terre et du Ciel. Car le vicieux n'est jamais heureux, réellement heureux. Alors que celui qui est vertueux est toujours heureux d'une céleste allégresse, même s'il est pauvre et seul. La mort même ne l'impressionne pas, parce qu'il n'a pas de fautes ni de remords qui lui fassent craindre la rencontre avec Dieu, et qu'il n'a pas de regrets pour ce qu'il laisse sur la terre. Lui sait que c'est au Ciel que se trouve son trésor et, comme quelqu'un qui s'en va prendre possession de l'héritage qui lui revient et d'un héritage saint, il s'en va joyeux, empressé, à la rencontre de la mort qui lui ouvre les portes du Royaume où se trouve son trésor.

Faites-vous tout de suite votre trésor. Commencez-le dès votre jeunesse, vous qui êtes jeunes; travaillez infatigablement, vous les plus âgés qui, à cause de votre âge, êtes plus près de la mort. Mais, puisque la mort est une échéance inconnue et que souvent l'enfant tombe avant le vieillard, ne renvoyez pas au lendemain le travail de vous faire un trésor de vertu et de bonnes œuvres pour l'autre vie, de peur que la mort ne vous rejoigne sans que vous ayez mis de côté un trésor pour le Ciel. Nombreux sont ceux qui disent : "Oh ! je suis jeune et fort ! Pour le moment, je jouis sur la terre, après je me convertirai" Grande erreur !

■ Écoutez cette parabole. La campagne d'un homme riche lui avait rapporté d'abondantes récoltes. Elles étaient vraiment miraculeuses. Il contemple avec joie toute cette richesse qui s'accumule sur ses champs et sur son aire et qui ne trouve pas de place dans les greniers et qu'on abrite sous des hangars provisoires et jusque dans les pièces de la maison, et il dit : "J'ai travaillé comme un esclave, mais la terre ne m'a pas déçu. J'ai travaillé pour dix récoltes et maintenant je veux me reposer pour autant de temps. Comment ferai-je pour loger toute cette récolte ? Je ne veux pas la vendre, car cela m'obligerait à travailler pour avoir, l'an prochain, une nouvelle récolte. Voici ce que je vais faire : je démolirai mes greniers et j'en ferai de plus grands pour loger toutes mes récoltes et tous mes biens. Et puis, je dirai à mon âme : 'Oh ! mon âme ! Tu as maintenant des biens pour plusieurs années. Repose-toi donc, mange et bois et profite-en' ". Cet homme, comme beaucoup, confondait le corps et l'esprit et il mélangeait le sacré au profane, parce que réellement dans les jouissances et l'oisiveté l'âme ne jouit pas mais languit, et celui-là aussi, comme beaucoup, après la première bonne récolte dans les champs du bien, s'arrêtait car il lui semblait avoir tout fait.

Mais, ne savez-vous pas que quand on a mis la main à la charrue, il faut persévérer une année, dix, cent, tant que dure la vie, car s'arrêter est un crime envers soi-même, parce qu'on se refuse une gloire plus grande, et c'est régresser, car celui qui s'arrête, généralement, non seulement ne progresse plus mais revient en arrière ? Le trésor du Ciel doit augmenter d'année en année pour être bon, puisque si la Miséricorde divine doit être bienveillante, même avec ceux qui ont eu peu d'années pour le former, elle ne sera pas complice des paresseux qui, ayant une longue vie,

font peu de chose. Le trésor doit être en continuelle croissance. Autrement ce n'est plus un trésor qui porte du fruit, mais un trésor inerte et cela se produit au détriment de la paix promise du Ciel. Dieu dit à l'homme sot : "Homme sot qui confonds le corps et les biens de la terre avec ce qui est esprit et qui, d'une grâce de Dieu te fais un mal, sache que cette nuit même on te demandera ton âme et quand elle sera partie, le corps restera sans vie. Ce que tu as préparé, à qui cela reviendra-t-il ? L'emporteras-tu avec toi ? Non. Tu viendras, dépouillé des récoltes terrestres et des œuvres spirituelles, en ma présence et tu seras pauvre dans l'autre vie. Il valait mieux faire de tes récoltes des œuvres de miséricorde pour le prochain et pour toi car, en étant miséricordieux pour les autres, tu serais miséricordieux pour ton âme. Et au lieu de nourrir des pensées d'oisiveté, mettre en œuvre des activités d'où tu pouvais tirer un profit utile pour ton corps et de grands mérites pour ton âme, jusqu'au moment où je t'aurais appelé". Et l'homme mourut cette nuit-là, et fut jugé avec sévérité.

En vérité, je vous dis qu'il en arrive ainsi pour celui qui thésaurise pour lui-même et ne s'enrichit pas aux yeux de Dieu. Maintenant allez et faites-vous un trésor de l'enseignement qui vous est donné. La paix soit avec vous."



Parabole des dettes remises

"Ce que j'ai d'abord dit au peuple doit être perfectionné pour vous qui êtes choisis parmi eux. Il m'a été demandé par l'apôtre Simon de Jonas : "Combien de fois je dois pardonner ? A qui ? Pourquoi ?" Je lui ai répondu en particulier, et maintenant, je répète pour tous ma réponse parce qu'il est juste que vous le sachiez désormais.

Écoutez combien de fois, et comment, et pourquoi il faut pardonner. Il faut pardonner comme Dieu pardonne Lui qui, si on pêche mille fois et si on s'en repent, pardonne mille fois, pourvu qu'Il voie que chez le coupable il n'y a pas la volonté de pécher, la recherche de ce qui fait pécher, mais si au contraire le péché n'est que le fruit d'une faiblesse de l'homme. Dans le cas où l'on persiste volontairement dans le péché, il ne peut y avoir de pardon pour les offenses à la Loi. Mais bien que ces fautes vous affligent vous, individuellement, pardonnez. Pardonnez toujours à qui vous fait du mal. Pardonnez pour être pardonnés; car vous aussi commettez des fautes contre Dieu et vos frères. Le pardon ouvre le Royaume des Cieux, tant à celui qui reçoit le pardon qu'à celui qui l'accorde. Cela ressemble à ce fait survenu entre un roi et ses serviteurs.

■ Un roi voulut faire ses comptes avec ses serviteurs. Il les appela donc l'un après l'autre, en commençant par ceux du plus haut rang. Il en vint un qui lui devait dix mille talents, mais celui-ci n'avait pas de quoi payer les avances que le roi lui avait faites pour pouvoir se construire des maisons et pour des biens de tous genres. C'est qu'en réalité, pour des raisons plus ou moins justes, il n'avait pas employé avec beaucoup de soin la somme reçue pour ces projets. Le roi-maître, indigné de sa paresse et de son manque de parole, commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette. Mais le serviteur se jeta aux pieds du roi et il le pria avec des larmes et des supplications : "Laisse-moi aller. Aie encore un peu de patience et je te rendrai tout ce que je te dois, jusqu'au dernier denier". Le roi ému par tant de douleur - c'était un bon roi - non seulement consentit à sa demande mais, ayant su que parmi les causes de son peu de soin et de l'inobservation des échéances, il y avait aussi les maladies, en arriva à lui faire remise de sa dette.

Le sujet s'en alla heureux. En sortant de là pourtant, il trouva sur son chemin un autre sujet, un pauvre sujet auquel il avait prêté cent deniers pris sur les dix mille talents qu'il avait eus du roi. Persuadé de la faveur du souverain, il se crut tout permis et, ayant saisi le malheureux à la gorge, il lui dit : "Rends-moi, tout de suite, ce que tu me dois". Inutilement l'homme se courba en pleurant pour lui baiser les pieds, en gémissant: "Aie pitié de moi qui aie tant de malheurs. Aie encore un peu de patience et je te rendrai tout jusqu'à la dernière piécette". Le serviteur impitoyable appela les soldats et fit conduire le malheureux en prison pour le décider à le payer, sous peine de perdre la liberté ou même la vie.

La chose fut connue par les amis du malheureux, qui, tout contristés, allèrent la rapporter au roi et maître. Ce dernier, informé, ordonna de lui amener le serviteur impitoyable, et le regardant sévèrement, il lui dit : "Mauvais serviteur, moi je t'avais aidé précédemment pour que tu deviennes miséricordieux puisque je t'avais rendu riche et que je t'ai aidé encore en te remettant ta dette pour laquelle tu m'avais tant demandé de patienter. Tu n'as pas eu pitié

d'un de tes semblables, alors que moi, le roi, j'en avais tant eu pour toi. Pourquoi n'as tu pas fait ce que j'ai fait pour toi ?" Et, indigné, il le remit aux gardiens de prison pour qu'ils le gardassent jusqu'à ce qu'il eût tout payé, en disant : "Comme il n'a pas eu pitié de quelqu'un qui lui devait bien peu, alors que moi qui suis roi ai eu tant pitié de lui, de la même façon qu'il ne bénéficie pas de ma pitié".

De la même façon mon Père agira avec vous si vous êtes impitoyables pour vos frères, si vous, ayant tant reçu de Dieu, devenez coupables plus que ne l'est un fidèle. Rappelez-vous que vous avez l'obligation d'être plus que tous les autres sans faute. Rappelez-vous que Dieu vous avance un grand trésor mais Il veut que vous Lui en rendiez compte. Rappelez-vous que personne comme vous ne doit savoir pratiquer l'amour et le pardon. Ne soyez pas des serviteurs qui, pour vous, exigez beaucoup et puis ne donnez rien à ceux qui vous demandent. Comme vous faites, ainsi on vous fera. Et il vous sera demandé compte aussi de la conduite des autres entraînés au bien ou au mal par votre exemple. Oh ! en vérité, si vous êtes des sanctificateurs, vous posséderez une gloire immense dans les Cieux Mais de la même façon, si vous êtes causes de la perversion ou même seulement paresseux dans le travail de sanctification, vous serez durement punis.

Je vous le dis encore une fois, si quelqu'un de vous ne se sent pas le courage d'être victime de sa propre mission, qu'il s'en aille. Mais qu'il n'y manque pas. Et je dis qu'il n'y manque pas dans les choses vraiment ruineuses pour sa propre formation et celle d'autrui. Et qu'il sache avoir Dieu pour ami, en ayant toujours au cœur le pardon pour les faibles. Alors voilà qu'à chacun de vous qui sait pardonner, il sera, par le Dieu Père, donné le pardon.



*Les conditions pour suivre Jésus.
Le bon samaritain.
Au Temple pour les Tabernacles.*

Parabole des Talents

"Comment ? À qui on a donné davantage, il restera davantage. Tes disciples, ou mieux tes apôtres, te suivent dans ta mission et sont au courant de tes façons de faire, ils ont reçu énormément, tes disciples effectifs ont beaucoup reçu, moins ceux qui ne sont disciples que de nom, rien ceux qui, comme moi, ne t'écoutent que par hasard. Il est évident que les apôtres recevront énormément au Ciel, beaucoup les disciples effectifs, moins ceux qui ne le sont que de nom, rien ceux qui sont comme moi."

"Humainement c'est évident, et c'est mal aussi humainement. Car tous ne sont pas capables de faire fructifier les biens qu'ils ont reçus. Écoute cette parabole et pardonne-moi si je développe trop ici mon enseignement. Mais Moi je suis l'hirondelle de passage et je ne séjourne que peu de temps dans la Maison du Père, car je suis venu pour le monde entier et ce petit monde du Temple de Jérusalem ne veut pas que je suspende mon vol et que je reste là où la gloire de Dieu m'appelle."

"Pourquoi dis-tu cela ?"

"Parce que c'est la vérité."

Le scribe regarde autour de lui, et puis il baisse la tête. Que ce soit la vérité, il le voit écrit sur trop de visages de membres du Sanhédrin, de rabbis et de pharisiens qui ont grossi de plus en plus le groupe qui entoure Jésus. Visages bleus de rage ou rouges de colère, regards qui équivalent à des paroles de malédiction et crachats empoisonnés, rancœur qui fermente de tous côtés, désir de brutaliser le Christ, qui reste seulement un désir par peur de la foule qui entoure le Maître, dévouée et prête à tout pour le défendre, peur aussi peut-être d'être punis par Rome qui est bienveillante envers le doux Maître galiléen.

■ Jésus se remet calmement à exposer sa pensée par la parabole : "Un homme, qui était sur le point de faire un long voyage et de s'absenter pour longtemps, appela tous ses serviteurs et leur confia tous ses biens. À l'un il donna cinq talents d'argent, à un autre deux talents d'argent, à un troisième un seul talent d'or. À chacun selon sa situation et son habileté. Et puis il partit.

Maintenant le serviteur qui avait reçu cinq talents d'argent s'en alla faire valoir habilement ses talents et, après quelque temps, ceux-ci lui en rapportèrent cinq autres. Celui qui avait reçu deux talents fit la même chose et il doubla la somme qu'il avait reçue. Mais celui auquel le maître avait donné davantage, un talent d'or pur, paralysé par la peur de ne pas savoir faire, par celle des voleurs, de mille choses chimériques et surtout par la paresse, fit un grand trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître.

De nombreux mois passèrent, et le maître revint. Il appela tout de suite ses serviteurs pour qu'ils lui rendissent l'argent donné en dépôt. Celui qui avait reçu cinq talents d'argent se présenta et il dit : "Voici, mon seigneur. Tu m'en as donné cinq. Comme il me semblait qu'il était mal de ne pas faire fructifier l'argent que tu m'avais donné, je me suis débrouillé et je t'ai gagné cinq autres talents. Je n'ai pas pu faire davantage...". "C'est bien, très bien, serviteur bon et fidèle. Tu as été fidèle pour le peu. actif et honnête. Je te donnerai de l'autorité sur beaucoup de choses. Entre dans la joie de ton maître".

Puis celui qui avait reçu deux talents se présenta et dit : "Je me suis permis d'employer tes biens dans ton intérêt. Voici les comptes qui montrent comment j'ai employé ton argent. Tu vois ? Il y avait deux talents d'argent, maintenant il y en a quatre. Es-tu content. mon seigneur ?" Et le maître fit au bon serviteur la même réponse qu'au premier.

Arriva en dernier celui qui, jouissant de la plus grande confiance de son maître, avait reçu le talent d'or. Il le sortit de sa cachette et il dit : "Tu m'as confié la plus grande valeur parce que tu sais que je suis prudent et fidèle, comme moi je sais que tu es intransigeant et exigeant, et que tu ne supportes pas des pertes pour ton argent mais en cas de perte, tu t'en prends à celui qui est près de toi. Car, en vérité, tu moissonnes où tu n'as pas semé et tu récoltes où tu n'as rien répandu, ne faisant pas cadeau de la moindre pièce de monnaie à ton banquier ou à ton régisseur, pour aucune raison. Il te faut autant d'argent que tu en réclames. Or moi, craignant de diminuer ce trésor, je l'ai pris et l'ai caché. Je ne me suis fié à personne ni non plus à moi-même. Maintenant, je l'ai déterré et je te le rends. Voici ton talent".

"O serviteur injuste et paresseux ! En vérité, tu ne m'as pas aimé puisque tu ne m'as pas connu et que tu n'as pas aimé mon bien-être, ayant laissé mon argent improductif. Tu as trahi l'estime que j'avais eue pour toi et c'est toi-même qui te contredis, t'accuses et te condamnes. Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je récolte où je n'ai rien répandu. Et pourquoi alors n'as-tu pas fait en sorte que je puisse moissonner et récolter ? C'est ainsi que tu réponds à ma confiance ? C'est ainsi que tu me connais ? Pourquoi n'as-tu pas porté mon argent aux banquiers pour qu'à mon retour je le retire avec les intérêts ? Je t'avais instruit avec un soin particulier dans ce but et toi, paresseux et imbécile, tu n'en as pas tenu compte. Que te soit donc enlevé le talent et tout autre bien, et qu'on le donne à celui qui a les dix talents".

"Mais lui en a déjà dix alors que celui-ci reste sans rien..." lui objecta-t-on.

"C'est bien. À celui qui possède et le fait fructifier, il sera donné encore davantage et au point qu'il surabonde. Mais à celui qui n'a pas parce qu'il n'a pas la volonté d'avoir, on enlèvera ce qui lui a été donné. Quant au serviteur inutile qui a trahi ma confiance et a laissé improductifs les dons que je lui avais fait, qu'on l'expulse de ma propriété et qu'il s'en aille pleurer et se ronger le cœur".

Voilà la parabole. Comme tu le vois, ô rabbi, à qui avait reçu le plus il est resté le moins, car il n'a pas su mériter de conserver le don de Dieu. Et il n'est pas dit qu'un de ceux dont tu dis qu'ils ne sont disciples que de nom ayant par conséquent peu de chose à faire valoir et même de ceux qui, comme tu dis, m'entendent par hasard et qui n'ont comme unique capital que leur âme, n'arrive pas à avoir le talent d'or et même ce qu'il aura rapporté, qu'on aura enlevé à quelqu'un qui avait davantage reçu. Infinies sont les surprises du Seigneur parce qu'innombrables sont les réactions de l'homme. Vous verrez des païens arriver à la vie éternelle et des samaritains posséder le Ciel, et vous verrez des Israélites purs et qui me suivent perdre le Ciel et l'éternelle Vie."



Parabole du bon samaritain

(Suite du texte précédent)

Jésus se tait, et comme s'il voulait couper court à toute discussion, se tourne vers l'enceinte du Temple. Mais un docteur de la Loi, qui s'était assis pour écouter sérieusement sous le portique, se lève et s'avance en demandant : "Maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? Tu as répondu à d'autres, réponds-moi à moi aussi."

"Pourquoi veux-tu me tenter ? Pourquoi veux-tu mentir ? Espères-tu que je dise des choses qui déforment la Loi parce que je lui ajoute des idées plus lumineuses et plus parfaites ? Qu'est-ce qui est écrit dans la Loi ? Réponds ! Quel est son principal commandement?"

"Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de toute ton intelligence. Tu aimeras ton prochain comme toi-même".

"Voilà, tu as bien répondu. Fais cela et tu auras la vie éternelle."

"Et, qui est mon prochain ? Le monde est plein de gens qui sont bons et mauvais, connus ou inconnus, amis et ennemis d'Israël. Qui est mon prochain ?"

■ "Un homme qui allait de Jérusalem à Jéricho, par les défilés des montagnes, tomba aux mains de voleurs. Ceux-ci, après l'avoir cruellement blessé, le dépouillèrent de tout son avoir et même de ses vêtements, le laissant plus mort que vif sur le bord de la route.

Par le même chemin, passa un prêtre qui avait terminé son office au Temple. Oh ! il était encore parfumé par les encens du Saint ! Et il aurait dû avoir l'âme parfumée de bonté surnaturelle et d'amour puisqu'il avait été dans la Maison de Dieu, pour ainsi dire au contact du Très-Haut. Le prêtre avait hâte de revenir à sa maison. Il regarda donc le blessé, mais ne s'arrêta pas. Il passa outre rapidement laissant le malheureux sur le bord du chemin. Un lévite vint à passer. Devait-il se contaminer, lui qui devait servir au Temple ? Allons donc ! Il releva son vêtement pour ne pas se souiller de sang. Il jeta un regard fuyant sur celui qui gémissait dans son sang et hâta le pas vers Jérusalem, vers le Temple.

En troisième lieu, venant de la Samarie, en direction du gué, arriva un samaritain. Il vit le sang, s'arrêta, découvrit le blessé dans le crépuscule qui avançait, descendit de sa monture, s'approcha du blessé, lui donna des forces avec une gorgée d'un vin généreux. Il déchira son manteau pour en faire des bandages, puis il lava les blessures avec du vinaigre et les oignit avec de l'huile, et le banda affectueusement. Après avoir chargé le blessé sur sa monture, il

conduisit avec précaution l'animal, soulevant en même temps le blessé, le réconfortant par de bonnes paroles sans se préoccuper de la fatigue et sans dédain pour ce blessé, bien qu'il fût de nationalité juive. Arrivé en ville, il le conduisit à l'auberge, le veilla toute la nuit et à l'aube, voyant qu'il allait mieux, le confia à l'hôtelier lui donnant d'avance des deniers pour le payer et lui dit : "Aies-en soin comme si c'était moi-même. À mon retour, ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai, et bonne mesure si tu as bien fait ce qu'il fallait". Et il s'en alla.

Docteur de la Loi, réponds-moi. Lequel de ces trois a été le "prochain" pour l'homme tombé aux mains des voleurs? Le prêtre, peut-être ? Peut-être le lévite ? Ou non pas plutôt le samaritain ? Il ne se demanda pas qui était le blessé, pourquoi il était blessé, s'il agissait mal en le secourant, en perdant son temps, son argent et en risquant d'être accusé de l'avoir blessé ?"

Le docteur de la Loi répond : "Le prochain c'est ce dernier car il a usé de miséricorde."

"Toi aussi, fais la même chose et tu aimeras le prochain et Dieu dans le prochain, méritant ainsi la vie éternelle."

Personne n'ose plus parler et Jésus en profite pour rejoindre les femmes qui l'attendaient près de l'enceinte et, avec elles, aller de nouveau dans la ville. Maintenant aux disciples se sont unis deux prêtres, ou plutôt un prêtre et un lévite, ce dernier très jeune, l'autre d'âge patriarcal.



Troisième année de vie publique

Le lendemain à Alexandrosène.

Parabole des ouvriers de la onzième heure

Jésus est interrompu par des cris menaçants de certains forcenés. il les regarde et il dit : "Oui, cela c'est l'amour. Je ne suis pas un maître servile. Je dis la vérité, car c'est ainsi que je dois faire pour semer en vous ce qui est nécessaire pour la Vie éternelle. Que cela vous plaise ou non, je dois vous le dire pour faire mon devoir de Rédempteur. À vous de faire le vôtre de besogneux de la Rédemption. Aimez donc le prochain, *tout* le prochain, d'un amour saint. Non pas d'un louche concubinage d'intérêts pour lequel est "anathème" le romain, le phénicien ou le prosélyte ou vice versa, tant que ne se mêlent pas la sensualité ou l'argent, alors que s'il y a soif de sensualité ou intérêt d'argent les "anathèmes" disparaissent..."

Une autre rumeur de la foule alors que les romains, de leur place dans l'atrium, s'écrient : "Par Jupiter ! Il parle bien celui-ci !"

Jésus laisse la rumeur se calmer et reprend : "Aimer le prochain comme nous voudrions être aimés. Car cela ne nous fait pas plaisir d'être maltraités, vexés, volés, opprimés, calomniés, insultés. Les autres ont la même susceptibilité nationale ou personnelle. Ne faisons donc pas le mal que nous ne voudrions pas réciproquement qu'il nous fût fait. La Sagesse c'est d'obéir aux dix Commandements de Dieu :

"Je suis le Seigneur ton Dieu. N'en aie pas d'autre en dehors de Moi. N'aie pas d'idoles, ne leur rends pas un culte.

N'emploie pas le Nom de Dieu en vain. C'est le Nom du Seigneur, ton Dieu, et Dieu punira celui qui s'en sert sans raison, ou pour des imprécations, ou pour valider un péché.

Souviens-toi de sanctifier les fêtes. Le sabbat est sacré pour le Seigneur qui s'y reposa de la Création, et l'a béni et sanctifié.

Honore ton père et ta mère afin de vivre en paix longuement sur la terre et éternellement dans le Ciel.

Ne tue pas.

Ne commets pas l'adultère.

Ne vole pas.

Ne parle pas faussement contre ton prochain.

Ne désire pas la maison, la femme, le serviteur, la servante, le bœuf, l'âne de ton prochain, ni autre chose qui lui appartienne"

Cela, c'est la Sagesse. Celui qui fait cela est sage et il conquiert la Vie et le Royaume sans fin. Donc à partir d'aujourd'hui, proposez-vous de vivre selon la Sagesse en la faisant passer avant les pauvres choses de la terre.

Que dites-vous ? Parlez. Vous dites qu'il est tard ? Non. Écoutez une parabole.

■ Un maître sortit au point du jour pour engager des travailleurs pour sa vigne et il convint avec eux d'un denier pour la journée. Il sortit de nouveau à l'heure de tierce et, réfléchissant que les travailleurs engagés étaient peu nombreux, voyant d'autre part sur la place des travailleurs désœuvrés qui attendaient qu'on les embauche, il les prit et il leur dit : " Allez à ma vigne, et je vous donnerai ce que j'ai promis aux autres". Et ils y allèrent. Il sortit à sexte et à none et il en vit d'autres encore et il leur dit : "Voulez-vous travailler dans mon domaine? Je donne un denier par jour à mes travailleurs". Ces derniers acceptèrent et ils y allèrent.

Il sortit enfin vers la onzième heure et il en vit d'autres qui paressaient au coucher du soleil. "Que faites-vous, ainsi oisifs ? N'avez-vous pas honte de rester à rien faire pendant tout le jour ?" leur demanda-t-il. "Personne ne nous a embauchés pour la journée. Nous aurions voulu travailler et gagner notre nourriture, mais personne ne nous a appelés à sa vigne".

"Eh bien, je vous embauche pour ma vigne. Allez et vous aurez le salaire des autres". Il parla ainsi, car c'était un bon maître et il avait pitié de l'avilissement de son prochain.

Le soir venu et les travaux terminés, l'homme appela son intendant et lui dit : "Appelle les travailleurs, et paie-leur leur salaire selon ce que j'ai fixé, en commençant par les derniers qui sont les plus besogneux, n'ayant pas eu pendant la journée la nourriture que les autres ont eue une ou plusieurs fois et qui, même par reconnaissance pour ma pitié, ont travaillé plus que tous. Je les ai observés : renvoie-les, pour qu'ils aillent au repos qu'ils ont bien mérité et pour jouir avec les leurs du fruit de leur travail". Et l'intendant fit ce que le maître ordonnait en donnant à chacun un denier.

Vinrent en dernier ceux qui travaillaient depuis la première heure du jour. Ils furent étonnés de ne recevoir, eux aussi, qu'un seul denier, et ils se plaignirent entre eux et à l'intendant qui leur dit : "J'ai reçu cet ordre. Allez vous plaindre au maître et pas à moi". Ils s'y rendirent et ils dirent : "Voilà, tu n'es pas juste ! Nous avons travaillé douze heures, d'abord à la rosée et puis au soleil ardent et puis de nouveau dans l'humidité du soir, et tu nous as donné le même salaire qu'à ces paresseux qui n'ont travaillé qu'une heure !... Pourquoi cela ?" Et l'un d'eux, surtout, élevait la voix en se déclarant trahi et indignement exploité.

"Ami, en quoi t'ai-je fait tort ? De quoi ai-je convenu avec toi à l'aube ? Une journée de travail continu pour un denier de salaire. N'est-ce pas ?"

"C'est vrai. Mais tu as donné la même chose à ceux qui ont si peu travaillé..."

"N'as-tu pas accepté ce salaire qui te paraissait convenable ?"

"Oui, j'ai accepté, parce que les autres donnaient encore moins".

"As-tu été maltraité ici par moi ?"

"Non, en conscience, non".

"Je t'ai accordé un long repos pendant le jour et la nourriture, n'est-ce pas ? Je t'ai donné trois repas. Et on n'était pas convenu de la nourriture et du repos. N'est-ce pas ?"

"Oui, ils n'étaient pas convenus."

"Pourquoi alors les as-tu acceptés ?"

"Mais... Tu as dit : 'Je préfère agir ainsi pour que vous ne soyez pas trop lassés en revenant chez vous'. Et cela nous semblait trop beau... Ta nourriture était bonne, c'était une économie, c'était..."

"C'était une faveur que je vous faisais gratuitement et personne ne pouvait y prétendre. N'est-ce pas ?"

"C'est vrai".

"Je vous ai donc favorisés. Pourquoi vous lamentez-vous ? C'est moi qui devrais me plaindre de vous qui, comprenant que vous aviez affaire à un bon maître, vous travailliez nonchalamment alors que ceux qui étaient venus après vous, avec le bénéfice d'un seul repas, et les derniers sans repas, travaillaient avec plus d'entrain faisant en moins de temps le même travail que vous avez fait en douze heures. Je vous aurais trahis si, pour payer ceux-ci, je vous avais enlevé la moitié de votre salaire. Pas ainsi. Prends donc ce qui te revient et va-t-en. Voudrais-tu venir chez moi pour m'imposer tes volontés ? Moi, je fais ce que je veux et ce qui est juste. Ne sois pas méchant et ne me porte pas à l'injustice. Je suis bon".

O vous tous qui m'écoutez, je vous dis en vérité que Dieu le Père propose à tous les hommes les mêmes conditions et promet un même salaire. Celui qui avec zèle se met au service du Seigneur sera traité par Lui avec justice, même s'il n'a pas beaucoup travaillé à cause de l'imminence de sa mort. En vérité je vous dis que ce ne sont pas toujours les premiers qui seront les premiers dans le Royaume des Cieux, et que là-haut on verra de ceux qui étaient les derniers, devenir les premiers et d'autres qui étaient les premiers être les derniers. Là on verra beaucoup d'hommes, qui n'appartiennent pas à Israël, plus saints que beaucoup d'Israël. Je suis venu appeler tout le monde, au nom de Dieu. Mais si les appelés sont nombreux, peu nombreux sont les choisis, car peu nombreux sont ceux qui veulent la Sagesse.

N'est pas sage celui qui vit du monde et de la chair, et non pas de Dieu. Il n'est pas sage, ni pour la terre, ni pour le Ciel. Car sur la terre il s'attire des ennemis, des punitions, des remords. Et pour le Ciel, il perd tout pour l'éternité. Je répète : soyez bons avec le prochain quel qu'il soit. Soyez obéissants, en laissant à Dieu le soin de punir celui qui donne des ordres injustes. Soyez continents en sachant résister aux sens, honnêtes en résistant à l'or. Soyez cohérents pour dire anathème à ce qui le mérite et à le refuser quand la chose vous semble juste, quitte ensuite à établir des relations avec ceux dont vous aviez d'abord maudit l'idée. Ne faites pas aux autres ce que vous ne vous ne voudriez pas qu'il vous soit fait, et alors..."



Parabole du banquet où tous les invités se défilent

Ismaël, ne me hais pas parce que Moi je te soigne. Moi, je ne te hais pas. Je suis venu pour te guérir. Tu es plus malade que cet homme. Tu m'as invité pour te donner du lustre à toi-même et satisfaire tes amis. Souvent tu invites, mais par orgueil et pour ton plaisir. Ne le fais pas. N'invite pas les riches, les parents, les amis. Mais ouvre ta maison, ouvre ton cœur aux pauvres, aux mendiants, aux estropiés, aux boiteux, aux orphelins et aux veuves. Ils ne te donneront en échange que des bénédictions. Mais Dieu les changera pour toi en grâces. Et à la fin. ..oh ! à la fin, quel sort bienheureux pour tous les miséricordieux qui seront récompensés par Dieu à la résurrection des morts ! Malheur à ceux qui caressent seulement une espérance de profit et puis ferment leur cœur au frère qui ne peut plus servir. Malheur à eux ! Je ferai les vengeances de ceux qui ont été abandonnés."

"Maître... je... je veux te satisfaire. Je prendrai encore ces enfants."

"Non."

■ "Pourquoi ?"

"Ismaël ?!..."

Ismaël baisse la tête. Il veut faire l'humble. Mais c'est une vipère à laquelle on a pressé le venin et elle ne mord plus parce qu'elle sait qu'elle n'en a plus, mais pourtant elle attend le moment de mordre...

Eléazar essaie de ramener la paix en disant : "Bienheureux ceux qui prennent part au banquet de Dieu dans leur esprit et dans le Royaume éternel. Mais crois-le, Maître, c'est la vie qui nous apporte des obstacles. Les charges... les occupations..."

Jésus dit la parabole du banquet et pour finir : "Les charges... les occupations, as-tu dit. C'est vrai. C'est pour cela que je t'ai dit, au commencement de ce banquet, que mon Royaume se conquiert par des victoires sur soi-même et non par des victoires sur des champs de bataille. La place au grand Banquet est pour ces humbles de cœur qui savent être grands par leur fidèle amour qui ne mesure pas le sacrifice et qui surmonte tout pour venir à Moi. Même une heure suffit pour changer un cœur. Pourvu que ce cœur le *veuille*. Et il suffit d'une parole. Je vous en ai tant dit. Et je regarde... Dans un cœur va naître une plante sainte. Dans les autres, des ronces pour Moi et, dans ces ronces, des aspics et des scorpions. Peu importe. Je vais droit mon chemin. Qui m'aime me suive. Je vais en appelant à ma suite. Que ceux qui ont le cœur droit viennent à Moi. Je vais en instruisant. Que ceux qui cherchent la justice s'approchent de la Fontaine. Pour les autres... pour les autres c'est le Père Saint qui les jugera.

Ismaël, je te salue. Ne me hais pas. Réfléchis. Et rends-toi compte que j'ai été sévère par amour, non par haine. Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent, paix à tous si vous la méritez."



En allant sur la route de Séphet

Parabole du figuier stérile

"Mais Pâque va bientôt arriver et nous irons chez Lazare."

"Mais qu'as-tu fait à Nazareth et à Corozain ?"

"A Nazareth j'ai salué les parents et les amis et les parents des deux disciples. A Corozain j'ai parlé dans la synagogue et j'ai guéri une femme. Nous avons séjourné chez la veuve qui a perdu sa mère. Une douleur, et en même temps un soulagement à cause du peu de ressources et du temps que lui prenaient les soins donnés à l'infirmes qui empêchaient la veuve de travailler. Elle s'est mise à filer pour le compte des autres, mais elle n'est plus désespérée. Elle est assurée du nécessaire et elle en est satisfaite. Joseph va chaque matin chez un menuisier du "Puits de Jacob" pour apprendre le métier."

"Sont-ils meilleurs, ceux de Corozain?" demande Mathieu.

"Non, Mathieu. Ils sont de plus en plus mauvais" reconnaît franchement Jésus. "Et ils nous ont maltraité. Les plus puissants, naturellement, pas le simple peuple."

"C'est vraiment un mauvais endroit. Il ne faut plus y aller" dit Philippe.

"Ce serait une souffrance pour le disciple Élie, et pour la veuve et pour la femme guérie aujourd'hui, et pour ceux qui sont bons."

"Oui, mais ils sont si peu nombreux que... moi, je ne m'occuperais plus de cet endroit. Tu l'as dit: "Impossible de les travailler" dit Thomas.

"La résine est une chose et autre chose sont les cœurs. Il en restera quelque chose comme une semence enfouie sous des mottes et des mottes très compactes. Il faudra beaucoup de temps pour que cela perce, mais finalement cela percera. Ainsi de Corozain. Un jour naîtra ce que j'ai semé. Il ne faut pas se lasser aux premières défaites. Écoutez cette parabole. On pourrait l'intituler : "La parabole du bon cultivateur".

■ Un riche avait une grande et belle vigne dans laquelle se trouvaient des figuiers de différentes qualités. A la vigne était préposé un de ses serviteurs, vigneron expérimenté et qui connaissait la taille des arbres à fruits. Il faisait son devoir par amour pour son maître et pour les arbres. Tous les ans, le riche, à la belle saison, venait à plusieurs reprises à sa vigne pour voir mûrir les raisins et les figues et les goûter, les cueillant sur les arbres de ses propres mains. Un jour donc, il se dirigea vers un figuier qui donnait des fruits d'excellente qualité, l'unique arbre de cette qualité qui existât dans la vigne. Mais ce jour aussi, comme les deux années précédentes, il le trouva tout en feuilles et sans aucun fruit. Il appela le vigneron et lui dit : "C'est la troisième année que je viens chercher des fruits sur ce

figuier et je ne trouve que des feuilles. On voit que cet arbre a fini de fructifier. Coupe-le donc. Il est inutile qu'il soit ici à occuper une place, et prendre ton temps, pour ne rien rapporter. Scie-le, brûle-le et nettoie le terrain de ses racines et mets à sa place une nouvelle plante. D'ici quelques années elle donnera des fruits". Le vigneron, qui était patient et aimant, répondit : "Tu as raison. Mais laisse-moi encore faire cette année. Je ne vais pas le scier, mais au contraire, avec encore plus de soin, je vais bêcher tout autour, y mettre du fumier, et l'émonder. Qui sait s'il ne va pas encore donner des fruits ? Si après ce dernier essai il ne donne pas de fruit, j'obéirai à ton désir et je le couperai".

Corozain c'est le figuier qui ne donne pas de fruit. Je suis le bon Cultivateur, et le riche impatient c'est vous. Laissez faire le bon Cultivateur."

"C'est bien. Mais ta parabole ne conclut pas. Le figuier, l'année suivante, a-t-il donné de fruit ?" demande le Zélote.

"Il n'a pas fait de fruit et on l'a coupé. Mais le cultivateur a été justifié d'avoir coupé une plante encore jeune et florissante parce qu'il avait fait *tout* son devoir. Moi aussi je veux être justifié pour ceux auxquels je dois appliquer la hache et que je dois enlever de ma vigne, où se trouvent des arbres stériles et empoisonnés, nids de serpents, qui absorbent les sucs nutritifs, parasites, plantes vénéneuses qui gâtent leurs condisciples ou leur nuisent, ou encore qui pénètrent par leurs racines nuisibles pour proliférer sans être appelés, dans ma vigne, rebelles à toute greffe, entrés seulement pour espionner, dénigrer, stériliser mon champ. Ceux- là, je les couperai quand tout aura été tenté pour les convertir. Et pour l'instant, avant d'employer la hache, j'essaie les cisailles et la serpette de l'émondeur, et j'élague et je greffe... Oh ! ce sera un travail dur, pour Moi qui le fais, pour ceux qui le subiront. Mais il faut le faire, pour que l'on puisse dire au Ciel : "Il a tout fait, mais eux sont devenus toujours plus stériles et plus mauvais, plus il les a émondés, greffés, déchaussés, fumés, suant à force de fatigues et pleurant des larmes de sang... Nous voici au village, allez tous en avant chercher un logement. Toi, Judas de Kériot, reste avec Moi."



*Le plus grand dans le Royaume des Cieux.
Le petit Benjamin de Capharnaïm*

Parabole du bon berger

Un enfant de sept à huit ans court derrière Jésus en sautant. Il le rejoint en dépassant le groupe plus qu'animé des apôtres. C'est un bel enfant aux cheveux châtain foncés tout bouclés, courts. Dans son visage brun, il a deux yeux noirs intelligents. Il appelle avec familiarité le Maître, comme s'il le connaissait bien. "Jésus !," dit-il "laisse-moi venir avec Toi jusqu'à ta maison, veux-tu ?"

Ta mère le sait-elle ?" demande Jésus en le regardant avec un doux sourire.

"Elle le sait."

"En vérité ?" Jésus, tout en souriant, le regarde d'un regard pénétrant.

"Oui, Jésus, en vérité."

"Alors, viens."

L'enfant fait un saut de joie et prend la main gauche de Jésus qui la lui présente. C'est avec une amoureuse confiance que l'enfant met sa petite main brune dans la longue main de mon Jésus. Moi, je voudrais bien en faire autant !

"Raconte-moi une belle parabole, Jésus" dit l'enfant en sautant aux côtés du Maître et en le regardant par en dessous avec un petit visage qui resplendit de joie.

Jésus aussi le regarde avec un sourire joyeux qui Lui fait entrouvrir la bouche qu'ombragent des moustaches et une barbe blonde-rousse que le soleil fait briller comme si c'était de l'or. Ses yeux de saphir foncé rient de joie quand il regarde l'enfant.

"Qu'en fais-tu de la parabole ? Ce n'est pas un jeu."

"C'est plus beau qu'un jeu. Quand je vais dormir, j'y pense, et puis j'en rêve et le lendemain je m'en souviens et je me la redis pour être bon. Elle me rend bon."

"Tu t'en souviens ?"

"Oui. Veux-tu que je te dise toutes celles que tu m'as dites ?"

"Tu es brave, Benjamin, plus que les hommes qui oublient. En récompense, je te dirai la parabole."

L'enfant ne saute plus. Il marche, sérieux, attentif comme un adulte, et il ne perd pas un mot, pas une inflexion de la voix de Jésus qu'il regarde avec attention, sans même prendre garde où il met ses pieds.

■ "Un berger qui était très bon apprit qu'il y avait dans un endroit de la création un grand nombre de brebis abandonnées par des bergers qui n'étaient guère bons. Elles étaient en danger sur de mauvais chemins et dans des herbages empoisonnés et elles s'en allaient de plus en plus vers de sombres ravins. Il vint dans cet endroit et, sacrifiant *tout* son avoir, il acheta ces brebis et ces agneaux. Il voulait les amener dans son royaume, parce que ce berger était roi aussi comme l'ont été de nombreux rois en Israël. Dans son royaume, ces brebis et ces agneaux auraient tant de pâturages sains, tant d'eaux fraîches et pures, des chemins sûrs et des abris solides contre les voleurs et les loups féroces.

Alors ce berger rassembla ses brebis et ses agneaux et il leur dit : "Je suis venu pour vous sauver, pour vous amener là où vous ne souffrirez plus, où vous ne connaîtrez plus les embûches et les douleurs, Aimez-moi, suivez-moi, car je vous aime tant et, pour vous avoir, je me suis sacrifié de toutes manières. Mais si vous m'aimez, mon sacrifice ne me pèsera pas. Suivez-moi et allons". Et le berger en avant, les brebis à la suite, prirent le chemin vers le royaume de la joie. À chaque instant, le berger se retournait pour voir si elles le suivaient, pour exhorter celles qui étaient fatiguées, encourager celles qui perdaient confiance, pour secourir les malades, caresser les agneaux. Comme il les aimait ! Il leur donnait son pain et son sel. Il commençait par goûter l'eau des sources pour voir si elle était saine et la bénissait pour la rendre sainte.

Mais les brebis - le crois-tu, Benjamin ? - les brebis, après quelque temps se lassèrent. Une d'abord, puis deux, puis dix, puis cent restèrent en arrière à brouter l'herbe jusqu'à s'empiffrer au point de ne plus se mouvoir et se couchèrent, fatiguées et repues, dans la poussière et dans la boue. D'autres se penchèrent sur les précipices, malgré les paroles du berger : "Ne le faites pas". Comme il se mettait là où il y avait un plus grand danger, pour les empêcher d'y aller, certaines le bousculèrent avec leurs têtes arrogantes et plus d'une fois essayèrent de le jeter au fond. Ainsi beaucoup finirent dans les ravins et moururent misérablement. D'autres se battirent à coups de cornes et de têtes, et se tuèrent entre elles.

Seul un agnelet ne s'écarta jamais. Il courait en bêlant et il disait par son bêlement au berger : "Je t'aime". Il courait derrière le bon berger et quand ils arrivèrent à la porte de son royaume, il n'y avait qu'eux deux : le berger et l'agnelet fidèle. Alors le berger ne dit pas : "Entre", mais il dit : "Viens" et il le prit sur sa poitrine, dans ses bras, et il l'amena à l'intérieur en appelant tous ses sujets et en leur disant : "Voici. Celui-ci m'aime. Je veux qu'il soit avec Moi pour toujours. Et vous aimez-le, car c'est celui que préfère mon cœur".

La parabole est finie, Benjamin. Maintenant peux-tu me dire quel est ce bon berger ?"

"C'est Toi, Jésus."

"Et cet agnelet, qui est-ce ?"

"C'est moi, Jésus."

"Mais maintenant je vais partir. Tu m'oublieras."

"Non, Jésus, je ne t'oublierai pas parce que je t'aime."

"Ton amour disparaîtra quand tu ne me verras plus."

"Je me dirai à moi-même les paroles que tu m'as dites, et ce sera comme si tu étais présent. Je t'aimerai et je t'obéirai de cette façon. Et, dis-moi, Jésus : Toi, tu te souviendras de Benjamin ?"

"Toujours."

"Comment feras-tu pour te souvenir ?"

"Je me dirai que tu m'as promis de m'aimer et de m'obéir, et je me souviendrai ainsi de toi."

"Et tu me donneras ton Royaume ?"

"Si tu seras bon, oui."

"Je serai bon."

"Comment feras-tu ? La vie est longue."

"Mais aussi tes paroles sont si bonnes. Si je me les dis et si je fais ce qu'elles me disent de faire, je me garderai bon toute ma vie. Et je le ferai parce que je t'aime. Quand on aime bien, ce n'est pas fatigant d'être bon. Je ne me fatigue pas d'obéir à maman, parce que je l'aime bien. Je ne me fatiguerai pas d'être obéissant pour Toi, parce que je t'aime bien."

Jésus s'est arrêté pour regarder le petit visage enflammé par l'amour plus que par le soleil. La joie de Jésus est si vive qu'il semble qu'un autre soleil se soit allumé en son âme et irradie par ses pupilles. Il se penche et il baise l'enfant sur le front.

Il s'est arrêté devant une petite maison modeste, avec un puits devant. Jésus va ensuite s'asseoir près du puits et c'est là que le rejoignent les disciples, qui sont encore en train de mesurer leurs prérogatives respectives.

Jésus les regarde, puis il les appelle : «Venez autour de Moi, et écoutez le dernier enseignement de la journée, vous qui célébrez sans cesse vos mérites et pensez à vous adjudger une place en rapport avec eux. Vous voyez cet enfant ? Lui est dans la vérité plus que vous. Son innocence lui donne les clefs pour ouvrir les portes de mon Royaume. Lui a compris, dans sa simplicité de tout petit, que c'est dans l'amour que se trouve la force de devenir grand et dans l'obéissance par amour celle d'entrer dans mon Royaume. Soyez simples, humbles, aimants d'un amour que vous ne donniez pas qu'à Moi mais que vous partagiez entre vous, obéissant à mes paroles, à toutes, *même à celles-ci*, si vous voulez arriver là où entrèrent ces innocents. Apprenez auprès des petits. Le Père leur révèle là vérité comme Il ne la révèle pas aux sages."

Jésus parle en tenant Benjamin debout contre ses genoux et il lui tient les mains sur les épaules. En ce moment le visage de Jésus est plein de majesté. Il est sérieux, pas courroucé, mais sérieux. C'est vraiment le Maître. Le dernier rayon de soleil nimbe sa tête blonde.



Esséniens et pharisiens

Parabole de l'intendant infidèle

Comment alors se sauver ? Comment faire servir au salut tout, même ce qui est venu de la Corruption qui a enseigné les métaux précieux et les gemmes comme instruments de la richesse, qui a allumé les désirs de puissance et les appétits charnels ? Est-ce que l'homme ne pourra pas lui qui, si pauvre qu'il soit peut toujours pécher en désirant immodérément l'or, les honneurs et les femmes — et alors il devient voleur pour avoir ce que le riche possédait — l'homme riche ou pauvre ne pourra-t-il jamais se sauver ? Si, il le peut. Et comment ? En faisant servir les richesses au Bien, en faisant servir la misère au Bien. Le pauvre qui n'envie pas, qui ne fait pas d'imprécations, qui ne porte pas atteinte à ce qui appartient à autrui, mais se contente de ce qu'il a, fait servir son humble état à l'obtention de sa sainteté future et, en vérité, la majorité des pauvres sait agir ainsi. Moins savent le faire les riches, pour lesquels la richesse est un piège continu de Satan, de la triple concupiscence.

■ Mais écoutez une parabole et vous verrez que les riches aussi peuvent se sauver tout en étant riches, ou réparer leurs erreurs passées en usant bien des richesses même si elles ont été mal acquises. Car Dieu, le Très Bon, laisse toujours de nombreux moyens à ses fils pour qu'ils se sauvent.

Il y avait donc un riche qui avait un intendant. Certains qui étaient ses ennemis parce qu'ils enviaient sa bonne situation, ou bien très amis du riche et par conséquent soucieux de son bien-être, accusèrent l'intendant devant son maître. "Il dissipe tes biens, ou bien il se les approprie, ou bien il néglige de les faire fructifier. Fais attention ! Défends-toi !"

Le riche, après avoir entendu ces accusations répétées, commanda à l'intendant de comparaître devant lui. Et il lui dit : "On m'a dit de toi telle et telle chose. Pourquoi donc as-tu agi de cette façon ? Rends-moi compte de ta gestion, car je ne te permets plus de t'en occuper. Je ne puis me fier à toi et je ne puis donner un exemple d'injustice et de laisser faire qui encouragerait les autres serviteurs à agir comme tu as agi. Va et reviens demain avec toutes les écritures, pour que je les examine afin de me rendre compte de l'état de mes biens avant de les confier à un nouvel intendant". Et il renvoya l'intendant qui s'en alla, préoccupé, se disant en lui-même : "Et maintenant ? Comment vais-je faire maintenant que le maître m'enlève l'intendance ? Je n'ai pas d'économies parce que, persuadé comme je l'étais de l'échapper belle, je dépensais tout ce que je prenais. M'embaucher comme paysan sous un maître, cela ne me va pas car je ne suis plus habitué au travail et alourdi par la bonne chère. Demander l'aumône, cela me va encore moins. C'est trop humiliant ! Que faire ?"

En réfléchissant longuement, il trouva un moyen de sortir de sa pénible situation. Il dit ! "J'ai trouvé ! De la même façon que je me suis assuré jusqu'à présent une existence confortable, désormais je vais m'assurer des amis qui me reçoivent par reconnaissance lorsque je n'aurai plus l'intendance. Celui qui rend service a toujours des amis. Allons donc rendre service pour que l'on me rende service, et allons-y de suite avant que la nouvelle se répande et qu'il soit trop tard".

Il alla chez plusieurs débiteurs de son maître, et il dit au premier : "Combien dois-tu à mon maître pour la somme qu'il t'a prêtée au printemps il y a trois ans ?"

Et l'autre répondit : "Cent barils d'huile pour la somme et les intérêts".

"Oh ! mon pauvre ! Toi, avec tant d'enfants, toi, avec des enfants malades, devoir tant donner ?! Mais ne t'a-t-il pas donné pour une valeur de trente barils ?"

"Si. Mais j'étais dans un besoin pressant, et lui me dit: 'Je te le donne, mais à condition que tu me donnes ce que la somme te rapportera en trois ans'. Elle m'a rapporté une valeur de cent barils, et je dois les donner".

"Mais c'est un usurier ! Non. Non. Lui est riche et tu as à peine de quoi manger. Lui a peu de famille, et toi une famille si nombreuse. Écris que cela t'a rapporté cinquante barils et n'y pense plus. Je jurerai que c'est vrai, et tu en profiteras".

"Mais tu ne me trahiras pas ? S'il vient à savoir ?"

"Penses-tu ? Je suis l'intendant et ce que je jure est sacré. Fais comme je te dis, et sois heureux".

L'homme écrivit, signa et il dit : "Sois béni ! Mon ami et mon sauveur ! Comment t'en récompenser ?"

"Mais en aucune façon ! Mais si à cause de toi je devais souffrir et être chassé tu m'accueillerais par reconnaissance".

"Mais bien sûr ! Bien sûr ! Tu peux y compter".

L'intendant alla trouver un autre débiteur auquel il tint à peu près le même discours. Celui-ci devait rendre cent boisseaux de grain car pendant trois années la sécheresse avait détruit ses récoltes et il avait dû emprunter au riche pour nourrir sa famille.

"Mais tu n'y penses pas : doubler ce qu'il t'a donné ! Refuser le blé ! Exiger le double de quelqu'un qui a faim et a des enfants, alors que les vers attaquent ses réserves trop abondantes ! Écris quatre-vingts".

"Mais s'il se souvient qu'il m'en a donné vingt et puis vingt et puis dix ?"

"Mais que veux-tu qu'il se rappelle ? C'est moi qui te les ai donnés, *et moi je ne veux pas m'en souvenir*. Fais, fais ainsi et tire-toi d'affaire. Il faut de la justice entre pauvres et riches ! Pour moi, si j'étais le patron, je n'en réclamerais que cinquante, et peut-être même, je t'en ferais cadeau".

"Tu es bon. Si tout le monde était comme toi! Souviens-toi que ma maison est pour toi une maison amie".

L'intendant alla chez les autres avec la même méthode, se déclarant prêt à souffrir pour remettre les choses en place avec justice. Et promesses d'aides et de bénédictions plurent sur lui. Rassuré pour l'avenir, il s'en alla tranquillement trouver le maître qui, de son côté, avait filé l'intendant et découvert son jeu. Il le loua pourtant en disant : "Ta manière d'agir n'est pas bonne et je ne l'approuve pas. Mais je loue ton adresse. **En vérité, en vérité, les enfants du siècle sont plus avisés que ceux de la Lumière**".

Et ce que disait le riche, Moi aussi, je vous le dis : "*La fraude n'est pas belle, et pour elle je ne louerai jamais personne. Mais je vous exhorte à être au moins comme les enfants du siècle, avisés avec les moyens du siècle, pour les faire servir de monnaie pour entrer dans le Royaume de la Lumière*". C'est-à-dire, avec les richesses terrestres, moyens injustement répartis et employés pour acquérir un bien-être passager, sans valeur dans le Royaume éternel, faites-vous-en des amis qui vous en ouvriront les portes. Faites du bien avec les moyens dont vous disposez, restituez ce que vous ou d'autres de votre famille, ont pris indûment, détachez-vous de l'affection malade et coupable pour les richesses. Et toutes ces choses seront comme des amis qui à l'heure de la mort vous ouvriront les portes éternelles et vous recevront dans les demeures bienheureuses.

Comment pouvez-vous exiger que Dieu vous donne ses biens paradisiaques, s'il voit que vous ne savez pas faire bon usage même des biens terrestres ? Voulez-vous, supposition impossible, qu'il admette dans la Jérusalem céleste des éléments dissipateurs ? Non, jamais. Là-haut on vivra dans la charité et la générosité et la justice. Tous pour Un et tous pour tous. La Communion des Saints est une société active et honnête, c'est une société sainte. Et il n'y a personne qui puisse y entrer, s'il s'est montré injuste et infidèle.

Ne dites pas : "Là-haut nous serons fidèles et justes car là-haut nous aurons tout sans crainte d'aucune sorte". Non. Qui est infidèle dans les petites choses serait infidèle même s'il possédait le Tout et qui est injuste dans les petites choses est injuste dans les grandes. *Dieu* ne confie pas les vraies richesses à celui qui dans l'épreuve terrestre montre qu'il ne sait pas user des richesses terrestres. Comment Dieu pourrait-Il vous confier un jour au Ciel la mission de soutenir vos frères sur la Terre quand vous avez montré que vous ne savez que soutirer et frauder ou conserver avidement ? Il vous refusera donc votre trésor, celui qu'il vous avait réservé, pour le donner à ceux qui ont su être avisés sur la Terre, en faisant servir à des œuvres justes et saines ce qui est injuste et malsain. Personne ne peut servir deux maîtres. Car il appartiendra à l'un ou à l'autre, ou bien il haïra l'un ou l'autre. Les deux maîtres que l'homme peut choisir sont Dieu ou Mammon. Mais si vous voulez appartenir au premier, vous ne pouvez revêtir les uniformes, écoutez la voix, employer les moyens du second.



Parabole du chemin escarpé

Si nombreux sont les carrefours que l'homme rencontre sur le chemin de sa vie. Encore plus de carrefours surnaturels que de carrefours matériels. Chaque jour la conscience se trouve en face de bifurcations ou de carrefours du Bien et du Mal. Et elle doit choisir avec attention pour ne pas se tromper. Et si elle se trompe, elle doit savoir revenir humblement en arrière quand on la rappelle et qu'on l'avertit. Et s'il lui paraît plus beau le chemin du Mal, ou même simplement de la tiédeur, il doit savoir choisir le chemin raboteux mais assuré du Bien.

■ Écoutez une parabole.

Un groupe de pèlerins, venus de régions lointaines pour chercher du travail, se trouva aux frontières d'un état. A ces frontières, il y avait des embaucheurs envoyés par divers patrons. Il y en avait qui cherchaient des hommes pour les mines et d'autres pour des champs et des bois, d'autres comme serviteurs d'un riche infâme, d'autres comme soldats pour un roi qui résidait au sommet d'une montagne, dans son château auquel on accédait par une route très abrupte. Le roi voulait avoir des milices, mais il exigeait qu'elles ne fussent pas tant des milices de violence que de sagesse, afin de les envoyer ensuite dans les villes pour sanctifier ses sujets. Aussi il vivait là-haut, comme dans un ermitage, pour former ses serviteurs sans que les distractions mondaines les corrompent en ralentissant ou en anéantissant la formation de leur esprit. Il ne promettait pas de grandes récompenses. Il ne promettait pas une vie facile, mais il donnait l'assurance que de son service sortirait sainteté et récompense.

Ainsi parlaient ses envoyés à ceux qu'ils rejoignaient aux frontières. De leur côté, les envoyés des patrons des mines ou des champs disaient : "Ce ne sera pas une vie facile, mais cependant vous serez libres et vous gagnerez de quoi vous payer un peu d'amusement". Ceux qui cherchaient des serviteurs pour le maître infâme promettaient tout de suite une nourriture abondante, des loisirs, des jouissances, des richesses : "Il suffit que vous consentiez à ses caprices exigeants – oh ! nullement pénibles ! - et vous jouirez comme autant de satrapes".

Les pèlerins se consultèrent entre eux. Ils ne voulaient pas se séparer... Ils demandèrent : "Mais les champs et les mines, le palais du jouisseur et celui du roi sont-ils voisins ?"

"Oh ! non !" répondirent les embaucheurs. "Venez à ce carrefour et nous vous montrerons les différentes routes". Ils y allèrent.

"Voilà ! Cette route splendide, ombragée, fleurie, plane, avec des sources fraîches, descend au palais du seigneur" dirent les embaucheurs de serviteurs.

"Voilà ! Celle qui est poussiéreuse, à travers des champs paisibles, conduit aux champs. Elle est exposée au soleil, mais vous voyez qu'elle est belle malgré tout" dirent les embaucheurs pour les champs.

"Voilà ! Celle ainsi sillonnée par de lourdes roues et couverte de taches sombres indique la direction des mines. Elle n'est ni belle ni désagréable..." dirent ceux qui embauchaient pour les mines.

"Voilà ! Ce sentier abrupt, taillé dans le roc, brûlé par le soleil, couvert de ronces et coupé de ravins qui ralentissent la marche, mais en revanche rendent la défense facile contre les attaques des ennemis, conduit vers l'orient, à ce château sévère, nous dirions sacré, où les esprits se forment au Bien" dirent les embaucheurs du roi.

Et les pèlerins regardaient, regardaient. Ils calculaient... Tentés par plusieurs choses dont une seule était totalement bonne. Lentement ils se divisèrent. Ils étaient dix : trois penchèrent pour les champs... et deux pour les mines. Ceux qui restaient se regardèrent et deux d'entre eux dirent : "Venez avec nous chez le roi. Nous n'aurons pas de gros gains et nous ne jouirons pas sur la terre, mais nous serons saints pour toujours".

"Ce sentier-là ? Nous serions fous ! Pas de gains ? Pas de jouissance ? Ce n'était pas la peine de quitter tout et de venir en exil pour avoir encore moins que ce que nous avons dans notre patrie. Nous voulons gagner et jouir..."

"Mais vous perdrez le Bien éternel ! N'avez- vous pas entendu que le maître est un infâme ?"

"Fariboles ! Après quelque temps nous le quitterons, mais nous aurons joui et nous serons riches".

"Vous ne vous en libérerez plus. Les premiers ont mal fait de suivre l'attrait de l'argent. Mais vous ! Vous suivez l'attrait du plaisir. Oh ! N'échangez pas contre une heure qui fuit votre sort éternel !"

"Vous êtes des imbéciles de croire à des promesses idéales. Nous, nous allons vers la réalité. Adieu !..." et ils prirent vivement la belle route ombragée, fleurie, avec ses sources fraîches, régulière au bout de laquelle brillait au soleil le palais magique du jouisseur.

Les deux qui restaient prirent en pleurant et en priant le sentier escarpé. Après quelques pas, ils faillirent se décourager tant il était difficile. Mais ils persévérèrent. Et la chair se faisait de plus en plus légère à mesure qu'ils avançaient. La fatigue se trouvait allégée par une jubilation étrange. Ils arrivèrent haletants, égratignés, au sommet de la montagne et ils furent admis en présence du roi. Il leur dit tout ce qu'il exigeait pour faire d'eux des preux et il dit pour finir : "Pensez-y pendant huit jours et ensuite répondez".

Ils réfléchirent beaucoup et soutinrent de durs combats contre le Tentateur qui voulait les effrayer, avec la chair qui disait : "Vous me sacrifiez", avec le monde dont les souvenirs les séduisaient encore. Mais ils vainquirent. Ils restèrent. Ils devinrent des héros du Bien. Arriva la mort, c'est-à-dire la glorification. Du haut des Cieux, ils virent dans l'abîme ceux qui étaient allés chez le patron infâme. Enchaînés aussi au-delà de la vie, ils gémissaient dans l'obscurité de l'Enfer. "Et ils voulaient être libres et jouir !" dirent les deux saints.

Les trois damnés les virent et, effrayants, les maudirent, maudirent tout, Dieu pour commencer, en disant : "Vous nous avez tous trompés !"

"Non, vous ne pouvez pas le dire. On vous avait dit le danger. Vous avez voulu votre mal" répondirent les bienheureux conservant leur sérénité même en voyant et en entendant les railleries obscènes et les obscènes blasphèmes lancés contre eux.

Ils virent aussi ceux des champs et des mines en diverses régions du Purgatoire et eux aussi les virent et leur dirent : "Nous n'avons été ni bons ni mauvais, et maintenant nous expions notre tiédeur. Priez pour nous !"

"Oh ! nous le ferons ! Mais pourquoi donc n'êtes-vous pas venus avec nous ?"

"C'est que nous n'avons pas été des démons mais des hommes... Nous avons été sans générosité. Nous avons aimé ce qui passe, bien qu'honnête, plus que ce qui est Éternel et Saint. Maintenant nous apprenons à connaître et à aimer avec justice".

La parabole est finie. Tout homme est au carrefour, à un perpétuel carrefour. Bienheureux ceux qui sont fermes et généreux dans la volonté de suivre les chemins du Bien. Que Dieu soit avec eux, et que Dieu touche et convertisse ceux qui ne sont pas ainsi et les amène à l'être. Allez en paix."



Adieu à Kériot.

Parabole des deux fils (Portrait spirituel de Judas)

Jésus parle à l'intérieur de la synagogue de Kériot, invraisemblablement bondée. Il est en train de répondre à tels ou tels qui Lui demandent conseil sur des questions personnelles, en particulier. Puis, après les avoir satisfaits, il commence à parler à haute voix.

"Gens de Kériot, écoutez ma parabole d'adieu. Nous lui donnerons ce nom : "Les deux volontés".

■ Un père parfait avait deux fils, aimés tous les deux d'un même et sage amour, tous les deux engagés sur de bons chemins. Aucune différence dans la manière de les aimer et de les diriger. Et pourtant il y avait une différence sensible entre les deux fils.

L'un, l'aîné, était humble, obéissant, il faisait sans discuter la volonté paternelle, toujours gai et content de son travail. L'autre, bien que moins âgé, était souvent mécontent, et il avait des discussions avec son père et avec son propre moi. Il ne cessait de réfléchir, de faire des réflexions très humaines sur les conseils et les ordres qu'il recevait. Au lieu de les exécuter comme ils lui étaient donnés, il se permettait de les modifier en tout ou en partie comme si celui qui commandait était un imbécile. L'aîné lui disait : "N'agis pas ainsi. Tu peines le père !" Mais lui répondait : "Tu es un sot. Grand et gros comme tu es, et en plus l'aîné, adulte désormais, oh ! moi, je ne voudrais pas en rester au rang où le père t'a mis. Mais je voudrais faire davantage : m'imposer aux serviteurs. Qu'ils comprennent que c'est moi le maître. Tu semblés un serviteur toi aussi, avec ta perpétuelle douceur. Tu ne vois pas comme, au fond, tu

passes inaperçu, malgré ta qualité d'aîné ? Certains vont jusqu'à se moquer de toi..." Le cadet, tenté, plus que tenté : disciple de Satan dont il mettait attentivement en pratique toutes les insinuations, tentait l'aîné. Mais celui-ci, fidèle au Seigneur dans l'observation de la Loi, restait fidèle même à son père, qu'il honorait par sa conduite parfaite.

Les années passèrent et le cadet, irrité de ne pouvoir régner comme il le rêvait, après avoir prié plusieurs fois son père : "Donne-moi l'ordre d'agir en ton nom, pour ton honneur, au lieu de le laisser à cet imbécile qui est plus doux qu'une brebis", après avoir essayé de pousser son frère à en faire plus que le père ne commandait pour s'imposer aux serviteurs, aux concitoyens, aux voisins, il se dit à lui-même : "Oh ! cela suffit ! C'est notre réputation qui est en jeu ! Puisque personne ne veut agir, moi, j'agirai". Et il se mit à n'en faire qu'à sa tête, s'abandonnant à l'orgueil et au mensonge et désobéissant sans scrupule.

Le père lui disait : "Mon fils, reste soumis à ton aîné, lui sait ce qu'il fait". Il disait: "On m'a dit que tu as fait ceci, est-ce vrai ?" Et le cadet répondait en haussant les épaules, à l'une et l'autre parole de son père: "Il sait, il sait ! Il est trop timide, hésitant. Il manque les occasions de triompher". Il disait: "Moi, je n'ai pas agi ainsi". Le père disait: "Ne recherche pas l'aide d'un tel et un tel. Qui veux-tu qu'il t'aide mieux que nous, pour donner de l'éclat à notre nom? Ce sont de faux amis qui t'excitent pour rire ensuite à tes dépens". Et le cadet disait: "Tu es jaloux que se soit moi qui aie l'initiative? Du reste je sais que j'agis bien".

Il se passa encore du temps. Le premier grandissait toujours plus en justice, l'autre nourrissait de mauvaises passions. A la fin, le père dit : "Il est temps d'en finir. Ou bien tu te soumetts à ce que je dis ou bien tu perds mon amour". Le révolté alla le dire à ses faux amis. "Tu t'en fais pour cela ? Mais non ! Il y a manière de mettre le père dans l'impossibilité de préférer un fils à l'autre. Mets-le entre nos mains et nous en ferons notre affaire. Tu seras exempt de faute matérielle et la possession des biens reflourira car, après avoir fait disparaître le trop indulgent, tu pourras leur donner un grand éclat. Ne sais-tu pas qu'il vaut mieux un coup de force, même s'il fait souffrir, plutôt que l'inertie qui gâte la possession ?" répondirent-ils.

Et le cadet, désormais saturé de perversité, adhéra à l'indigne complot.

Maintenant, dites-moi : peut-on peut-être blâmer le père d'avoir donné à ses fils deux méthodes d'éducation ? Peut-on dire qu'il est complice ? Non. Et comment donc, alors qu'un fils est saint, l'autre est pervers ? La volonté de l'homme lui est-elle à l'avance donnée de deux façons ? Non. Elle est donnée d'une façon unique. Mais l'homme la change à sa guise : celui qui est bon rend sa volonté bonne, le mauvais la rend mauvaise.

Moi, je vous exhorte, ô vous de Kériot - et ce sera la dernière fois que je vous exhorte à suivre les voies de la sagesse - à suivre uniquement la bonne volonté. Presque à la fin de mon ministère, je vous dis les paroles chantées à ma naissance : "La paix est pour les hommes de bonne volonté". La paix ! C'est-à-dire la réussite, c'est-à-dire la victoire sur la Terre et au Ciel, parce que Dieu est avec celui qui a la bonne volonté de Lui obéir. Dieu ne regarde pas tant les œuvres retentissantes que l'homme accomplit par son initiative, que l'obéissance humble, prompte, fidèle aux œuvres que Lui propose.



Parabole des deux fils qui vont à la vigne

"Suspend les travaux, ami. Je veux leur parler."

"Un don dans le don. Merci pour eux, ô Maître !"

Ils vont à l'ombre d'un verger feuillu et attendent d'être rejoints par les dix envoyés à la maison qui accourent essoufflés et déçus de ne pas avoir trouvé Nicodème.

Puis Jésus parle:

■ "La paix soit avec vous. À vous tous qui m'entourez, je veux proposer une parabole et que chacun en recueille l'enseignement et la partie qui lui convient davantage.

Écoutez : un homme avait deux fils. S'étant approché du premier, il lui dit : "Mon fils, viens travailler aujourd'hui dans la vigne de ton père". C'était une grande marque d'honneur de son père ! Il jugeait le fils capable de travailler là où jusqu'alors c'était le père qui avait travaillé. C'était signe qu'il voyait en son fils de la bonne volonté, de la constance, des capacités, de l'expérience, et de l'amour pour le père. Mais le fils, un peu distrait par des choses du monde, craignant de paraître un serviteur — Satan use de ces mirages pour éloigner du bien — craignant des moqueries et peut-être aussi des représailles des ennemis de son père, qui n'osaient pas lever la main sur lui mais qui auraient eu moins d'égards pour le fils, répondit : "Je n'y vais pas. Je ne désire pas y aller". Le père alla alors trouver l'autre fils pour lui dire ce qu'il avait dit au premier. Et le second fils répondit aussitôt : "Oui, père, j'y vais tout de suite".

Pourtant qu'arriva-t-il ? Le premier fils avait l'âme droite. Après un moment de faiblesse dans la tentation, de révolte, il se repentit d'avoir déplu à son père, et sans rien dire il s'en alla à la vigne. Il travailla tout le jour jusque tard dans la soirée. Il revint satisfait à la maison avec dans le cœur la paix du devoir accompli.

Le second, au contraire, menteur et faible, sortit de la maison, c'est vrai, mais ensuite il perdit son temps à flâner dans le village, à faire des visites inutiles à des amis influents dont il espérait tirer du profit. Et il disait dans son cœur : "Le père est vieux et il ne sort pas de la maison. Je lui dirai que j'ai obéi, et il le croira..."

Mais le soir venu pour lui aussi, il revint à la maison, son aspect las d'homme oisif, ses vêtements sans faux plis, le manque d'assurance du salut donné au père qui l'observait et le comparaît avec l'aîné, qui était revenu fatigué, sale, mal peigné, mais joyeux et sincère avec son regard franc, humble et bon, qui, sans vouloir se vanter du devoir accompli, voulait pourtant dire au père : "Je t'aime et avec vérité, tellement que pour te faire plaisir, j'ai vaincu la tentation", parlaient clairement à l'intelligence du père, qui embrassa son fils fatigué en lui disant : "Tu es béni parce que tu as compris l'amour !"

En effet qu'en pensez-vous ? Lequel des deux avait aimé ? Certainement Vous dites : "Celui qui avait fait la volonté de son père". Et qui l'avait faite ? Le premier ou le second fils ?"

"Le premier" répond la foule unanime.

"Le premier. Oui.

En Israël aussi, et vous vous en lamentez, ce ne sont pas ceux qui disent : "Seigneur ! Seigneur !" en se frappant la poitrine sans avoir au cœur un vrai repentir de leurs péchés - et c'est si vrai que leur cœur devient de plus en plus dur - ce ne sont pas ceux qui observent les rites avec ostentation pour qu'on les appelle saints, mais dans la vie privée sont sans charité et sans justice; ce ne sont pas eux, qui se révoltent, en vérité, contre la Volonté de Dieu qui m'envoie et qui l'attaquent comme si c'était la volonté de Satan, et cela ne sera pas pardonné; ce ne sont pas eux qui sont les saints aux yeux de Dieu. Mais ce sont ceux qui, en reconnaissant que Dieu fait bien tout ce qu'il fait, accueillent l'Envoyé de Dieu et écoutent ses paroles pour savoir mieux faire, toujours mieux ce que veut le Père, qui sont saints et chers au Très-Haut.

En vérité je vous le dis : les ignorants, les pauvres, les publicains, les courtisanes passeront avant beaucoup de ceux que l'on appelle "maîtres", "puissants", "saints", et entreront dans le Royaume de Dieu. Et ce sera justice. En effet Jean est venu vers Israël pour le conduire sur les chemins de la Justice, et une trop grande partie en Israël ne l'a pas cru, l'Israël qui se donne à lui-même les titres de "docte et saint", mais les publicains et les courtisanes ont cru en lui. Et Moi je suis venu, et les doctes et les saints ne me croient pas, mais croient en Moi les pauvres, les ignorants, les pécheurs. Et j'ai fait des miracles, et à ces miracles ils n'ont même pas cru, et il ne leur est pas venu le repentir de ne pas croire en Moi. Au contraire leur haine est venue sur Moi et sur ceux qui m'aiment.

Eh bien je dis : "Bienheureux ceux qui savent croire en Moi, et faire cette volonté du Seigneur en laquelle se trouve le salut éternel". Augmentez votre foi et soyez constants. Vous posséderez le Ciel parce que vous aurez su aimer la Vérité.

Allez. Dieu soit avec vous, toujours."

Il les bénit et les congédie, et puis, à côté de Nicodème, il va vers la maison du disciple pour y rester pendant la grosse chaleur...



Parabole du sculpteur qui fait des œuvres parfaites avec des apprentis maladroits

Jésus se met en face du malheureux, tout près, vraiment corps contre corps, de façon qu'avec sa langue il touche la langue du muet qui reste la bouche ouverte. Et, les deux médiums dans les oreilles du sourd-muet, il prie un instant, les yeux levés au ciel, puis il dit : "Ouvrez-vous !" et il enlève ses mains et s'écarte.

"Qui es-tu, Toi qui me délies la parole et l'ouïe ?" dit le miraculé.

Jésus fait un geste et cherche à continuer sa route en sortant par l'arrière de la maison. Mais aussi bien l'homme guéri que le passeur, le retiennent. L'un dit : "C'est Jésus de Nazareth, le Messie" et l'autre en exclamant : "Oh! reste, pour que je t'adore !"

"Adore le Seigneur Très Haut, et sois-Lui toujours fidèle. Va; Ne perds pas le temps en paroles inutiles, ne fais pas du miracle un objet de distraction. *Sers-toi de la parole pour le bien, plus qu'avec les oreilles écoute avec te cœur les voix de l'Esprit Créateur qui t'aime et te bénit.*"

Mais oui ! Dire à quelqu'un, qui est si heureux, de ne pas parler de son bonheur, c'est inutile ! L'homme guéri se remet de tant d'années de mutisme et de surdité en parlant à tous ceux qui sont présents.

Le passeur insiste pour que Jésus entre dans sa maison pour se reposer et se restaurer. Il se prend pour l'auteur de tout le respect qui entoure Jésus, et s'attache à cette idée. Il veut que soit reconnu son droit.

"Mais c'est moi le notable du village" dit un vieillard imposant.

"Mais, si moi je n'avais pas été là avec mes barques, tu n'auras pas vu Jésus" répond le passeur.

Et Pierre, toujours franc et impulsif : "Vraiment... si je n'avais pas été là pour te dire quelque chose, toi... les barques..."

Jésus intervient providentiellement pour mettre tout le monde d'accord. "Allons près du fleuve. Là, en attendant la nourriture, et qu'elle soit parcimonieuse et frugale car la nourriture doit servir au corps et ne pas être le but du corps. Moi, j'évangéliserai. Que ceux qui veulent m'entendre et m'interroger viennent avec Moi."

Je pourrais dire que le village tout entier le suit.

Jésus monte sur une barque qui a été tirée au sec sur la grève et, de cette tribune improvisée, ayant les auditeurs en face de Lui, assis en demi-cercle sur la rive et parmi les arbres, il leur parle.

Il prend le sujet de la question que Lui pose un homme : "Notre Loi, Maître, a l'air d'indiquer comme frappés par Dieu ceux qui naissent malheureux, au point qu'elle leur interdit tout service à l'autel. Mais quelle faute en ont-ils ? Ne serait-il pas juste de réputer coupables les parents qui ont donné le jour à ces malheureux ? Leurs mères en particulier ? Et comment devons-nous nous comporter avec ceux qui sont nés malheureux ?"

"Écoutez :

■ Un très grand sculpteur, un sculpteur parfait, fit un jour la forme d'une statue et il en fit une œuvre tellement parfaite qu'il s'y complut et dit : "Je veux que la Terre soit remplie de pareilles merveilles". Mais il ne pouvait suffire à tant de travail. Il appela donc à son aide d'autres personnes et leur dit : "Faites, sur ce modèle, mille et dix mille statues pareillement parfaites. Je leur donnerai la dernière touche en imprimant l'expression à leur physionomie". Mais ses aides n'étaient pas capables d'y arriver. En effet ils étaient d'une capacité très inférieure à celle de leur maître et, en plus de cela, ils s'étaient rendus quelque peu ivres pour avoir goûté un fruit dont le suc créait des délires et des brumes. Alors le sculpteur leur donna des moules et il leur dit : "Coulez-y la matière pour la modeler. Ce sera une oeuvre exacte et, pour la finir, je lui donnerai la dernière touche pour l'animer". Et les aides se mirent au travail.

Mais le sculpteur avait un grand ennemi : ennemi personnel et ennemi de ses aides. Cet ennemi cherchait de toutes manières à faire faire mauvaise figure au sculpteur et à faire naître des dissentiments entre lui et ses aides. Pour cela, il fit agir son astuce dans leurs œuvres : tantôt en altérant la matière qu'il fallait couler dans les moules, tantôt en rendant le feu moins vif, tantôt en exaltant exagérément les aides. Il advint donc que le recteur du monde, pour éviter le plus possible que l'œuvre ne sortît pas en copies imparfaites, établit des sanctions graves contre les modèles sortis sous une forme imparfaite.

Et l'une fut que de tels modèles ne pourraient être exposés dans la Maison de Dieu. Là tout doit, ou devrait être, parfait. Je dis "devrait" parce qu'il n'en est pas ainsi. Même si l'apparence est bonne, la réalité ne l'est pas. Ceux qui sont présents dans la Maison de Dieu paraissent sans défauts, mais l'œil de Dieu découvre en eux les plus graves : ceux qui appartiennent au cœur.

Oh ! le cœur ! C'est avec lui que l'on sert Dieu. En vérité, c'est avec lui. Il n'est pas besoin et il ne suffit pas d'avoir l'œil limpide et l'ouïe parfaite, une voix harmonieuse, un beau physique, pour chanter des louanges agréables à Dieu. Il n'est pas besoin et il ne suffit pas d'avoir de beaux vêtements, propres et parfumés. Limpide et parfait, harmonieux et bien fait doit être l'esprit dans le regard, dans l'ouïe, dans la voix, dans les formes spirituelles, et celles-ci doivent être ornées de pureté; voilà le beau vêtement, propre et parfumé de charité : voilà l'huile saturée d'essences qui plaît à Dieu.

Et quelle charité serait celle de quelqu'un qui, étant heureux et voyant un malheureux, aurait pour lui mépris et haine ? Mais, au contraire, double et triple charité doit être donnée à celui qui, innocent, est né malheureux. Le malheur est une peine qui donne du mérite à celui qui la supporte et à celui qui est frappé de le voir supporter, et en souffre par amour de parent et peut-être se bat la poitrine, en pensant : "C'est moi, par mes vices, qui suis la cause de cette peine".

Et le malheur ne doit jamais devenir cause de faute spirituelle pour celui qui le voit. La vue devient une faute si elle provoque l'anticharité. Voilà pourquoi je vous dis : "Ne soyez jamais dépourvus de charité envers votre prochain. Il est né malheureux ? Aimez-le parce qu'il porte sa grande peine. Il est devenu malheureux par sa faute ? Aimez-le car sa faute s'est déjà changée en châtiment. C'est le père de quelqu'un qui est né malheureux ou qui l'est devenu ? Aimez-le car il n'y a pas de douleur plus grande que la douleur d'un père frappé dans son enfant. C'est une mère qui a engendré un monstre ? Aimez-la car elle est littéralement écrasée par cette douleur qu'elle croit la plus inhumaine. C'est une douleur inhumaine. Mais elle l'est davantage encore celle de la femme qui a engendré quelqu'un qui dans l'âme est un monstre, qui s'aperçoit qu'elle a engendré un démon et un danger pour la Terre, pour la Patrie, pour la Famille, pour les amis. Oh ! cette mère qui n'ose même plus lever le front, pauvre mère d'un être féroce, abject, homicide, traître, voleur, corrompu !

Eh bien, je vous dis : "Aimez aussi ces mères, les plus malheureuses". Celles qui passeront dans l'histoire avec le nom de mères d'un assassin, d'un traître.

Partout, la Terre a entendu les pleurs des mères déchirées par la mort cruelle de leur propre enfant. Depuis Ève, que de mères ont senti leurs entrailles se déchirer plus que par les douleurs de l'enfantement, mais, que dis-je ?, se sont senti *arracher les entrailles, et avec elles le cœur*, par une main féroce, devant le cadavre du fils assassiné, supplicié, martyrisé par les hommes. Elles ont crié leur affreuse douleur, en se jetant dans un délire spasmodique de leur amour douloureux sur la dépouille qui ne les entendait plus, qui ne se réchauffait plus à leur chaleur, qui ne pouvait plus faire un seul mouvement pour dire par le regard, ou par un geste, s'il ne le pouvait plus le dire : "Mère, je t'entends".

Et pourtant je vous dis que la Terre n'a pas encore entendu le cri, ni recueilli les pleurs de la femme la plus sainte et de la femme la plus malheureuse, de celles qui resteront éternellement dans le souvenir de l'homme : la Mère du Rédempteur mis à mort, et la mère de celui qui l'aura trahi. Ces deux, martyres de manières différentes, s'entendront à des milles de distance, s'entendront gémir, et ce sera la Mère innocente et sainte, la plus innocente, l'Innocente Mère de l'Innocent, qui dira à sa sœur lointaine, martyre d'un fils cruel plus que tout autre chose : "Sœur, je t'aime".

Aimez pour être dignes de Celle qui aimera pour tous les hommes et aimera tous les hommes. L'amour, c'est ce qui sauvera la Terre."

Jésus descend de sa chaire rustique et se penche pour caresser un enfant à demi-nu dans sa chemisette, qui se roule dans l'herbe de la rive. Après tant de sublimes paroles, il est doux de voir ainsi le Maître qui s'intéresse à un tout petit, comme un homme ordinaire, et qui ensuite rompt le pain, l'offre et le donne à ses plus proches voisins et qui s'assoit et mange comme les autres hommes alors que, certainement, dans son cœur il entend déjà le cri douloureux de sa Mère, et qu'il voit à côté de Lui Judas.

Pour moi, si impulsive, cette maîtrise de ses sentiments m'impressionne plus que beaucoup d'autres choses. C'est une instruction continuelle que j'en reçois. Mais pour ceux qui sont là, il semble qu'ils soient restés absolument fascinés. Ils mangent, pensifs et silencieux, en regardant avec vénération le doux Maître d'amour.



Parabole du roi qui envoie ses enfants dans le monde avec les mêmes deux pièces de monnaies de grandes valeur

"S'il t'entendait... Oh ! le voilà !"

"Qui ?"

"Le Nazaréen qui a ensorcelé nos dames. Il est derrière toi..." Ennius se retourne comme s'il avait un aspic derrière lui. Il regarde Jésus qui avance lentement au milieu des gens qui se pressent autour de Lui, pauvres gens du peuple et même esclaves des romains, et il raille : "Ce gueux ?! Les femmes sont dépravées. Mais fuyons, qu'il ne nous ensorcelle pas nous aussi ! Vous" dit-il finalement à ses pauvres esclaves, qui sont restés tout le temps avec leurs fardeaux comme des cariatides et pour lesquels il n'y a pas de pitié "vous, allez à la maison, et vite puisque vous avez perdu du temps jusqu'à présent et que ceux qui préparent attendent les épices et les parfums. En vitesse ! Et rappelez-vous qu'il y a le fouet si tout n'est pas prêt au crépuscule."

Les esclaves s'en vont en courant, suivis plus lentement par le romain et ses deux amis...

Jésus s'avance. Attristé parce qu'il a entendu la fin de la conversation d'Ennius et, du haut de sa grande taille, il regarde avec une infinie compassion les esclaves qui courent sous leurs fardeaux. Il regarde tout autour de Lui cherchant d'autres visages d'esclaves romains... Il en voit quelques-uns, tremblants de peur d'être surpris par les intendants ou chassés par les hébreux, mêlés à la foule qui l'enserme, et il dit en s'arrêtant : "N'y a-t-il personne de cette maison parmi vous ?"

"Non, Seigneur, mais nous les connaissons" répondent les esclaves présents.

"Mathieu, donne-leur une obole abondante : Ils la partageront avec leurs compagnons, pour qu'ils sachent qu'il y a quelqu'un qui les aime. Et vous sachez-le, et dites-le aux autres, qu'avec la vie ne cesse que la douleur pour ceux qui auront été bons et honnêtes dans leurs chaînes, et avec la douleur la différence entre riches et pauvres, entre hommes libres et esclaves. Après il y a un Dieu unique et juste pour tous. Lui, sans tenir compte de la richesse ou des chaînes, récompensera les bons et châtiara ceux qui ne le sont pas. Souvenez-vous-en."

"Oui, Seigneur, Mais nous qui sommes de la maison de Claudia et de Plautina, nous sommes assez heureux, comme ceux de Livia et de Valeria, et nous te bénissons car tu as amélioré notre sort" dit un vieil esclave que tous écoutent comme un chef.

"Pour me montrer que vous m'êtes reconnaissants, soyez toujours meilleurs, et vous aurez le vrai Dieu pour éternel Ami." Et Jésus lève la main comme pour les congédier et les bénir, et puis il s'adosse à une colonne et il commence à parler au milieu du silence attentif de la foule. Les esclaves ne s'éloignent pas, mais ils restent pour entendre les paroles qui sortent de la bouche divine.

■ "Écoutez. Un père qui avait beaucoup d'enfants donna à chacun d'eux, devenus adultes, deux pièces de monnaie de grande valeur et il leur dit : "Je n'ai plus l'intention de travailler pour chacun de vous. Vous êtes maintenant en âge de gagner votre vie. Je donne donc à chacun la même quantité d'argent pour l'employer comme il vous plaît davantage et dans votre intérêt. Je resterai ici à attendre, disposé à vous conseiller, prêt aussi à vous aider si par suite d'un malheur involontaire vous perdez en tout ou en partie l'argent que je vous donne maintenant. Cependant rappelez-vous bien que je serai inexorable pour celui qui l'aura perdu par malice volontaire, et pour les paresseux qui le dépensent ou le laissent improductif par oisiveté ou par vice. À tous j'ai enseigné le Bien et le Mal. Vous ne pouvez donc pas dire que vous allez ignorants au-devant de la vie. J'ai donné à tous l'exemple d'une activité sage et juste et d'une vie honnête. Vous ne pouvez pas dire, par conséquent, que je vous ai corrompu l'esprit par mes mauvais exemples. J'ai fait mon devoir. Maintenant faites le vôtre, car vous n'êtes pas sots, ni non préparés, ni analphabètes. Allez" et il les congédia, restant seul, à attendre, dans sa maison.

Ses enfants se répandirent dans le monde. Ils avaient tous les mêmes choses : deux pièces de monnaie de grande valeur dont ils pouvaient librement disposer, et un plus grand trésor de santé, d'énergies, de connaissances et d'exemples paternels. Ils auraient donc dû réussir tous de la même façon. Mais qu'advint-il ? Parmi les enfants, certains usèrent bien de leurs ressources et se firent vite un grand et honnête trésor grâce à un travail infatigable et honnête et à une bonne conduite réglée sur les enseignements paternels ; d'autres firent d'abord honnêtement fortune, mais ensuite ils la dispersèrent dans l'oisiveté et la bonne chère ; d'autres firent fortune par l'usure et des commerces indignes ; d'autres ne firent rien à cause de leur inertie, de leur paresse, de leur indécision et ils arrivèrent à la fin de leurs monnaies de grande valeur sans avoir pu encore trouver une occupation quelconque.

Après quelque temps, le père de famille envoya des serviteurs, partout où il savait que se trouvaient ses enfants, et il dit aux serviteurs : "Vous direz à mes enfants de se réunir dans ma maison. Je veux qu'ils me rendent compte de ce qu'ils ont fait pendant ce temps et je veux me rendre compte par moi-même de leur situation". Et les serviteurs allèrent rejoindre les enfants de leur maître. Ils portèrent le message et chacun d'eux revint avec l'enfant du maître qu'il avait rejoint. Le père de famille les accueillit très solennellement, en père, mais aussi en juge, et tous les parents de la famille étaient présents, et avec les parents, les amis, les connaissances, les serviteurs, les compatriotes et les gens des alentours. Une grande assemblée. Le père était sur son siège de chef de famille et autour, en demi-cercle, tous les parents, amis, connaissances, serviteurs, gens du village ou des alentours. En face, alignés, les enfants.

Même sans qu'ils fussent interrogés, leur aspect différent manifestait la vérité. Ceux qui avaient été travailleurs, honnêtes, d'une conduite correcte et qui avaient fait saintement fortune, avaient l'air florissant, tranquille et à l'aise de ceux qui ont de larges moyens, une bonne santé et la conscience tranquille. Ils regardaient le père avec un sourire bon, reconnaissant, humble, mais en même temps triomphant, éclairé par la joie d'avoir honoré le père et la famille, et d'avoir été de bons fils, de bons citoyens et de bons fidèles. Ceux qui avaient dissipé leurs ressources dans la paresse ou le vice étaient mortifiés, penauds, d'aspect minable et de tenue négligée, marqués par la bombance ou par la faim dont ils portaient l'empreinte sur toute leur personne. Ceux qui avaient fait fortune par des manœuvres délictueuses, avaient le visage dur, agressif, le regard cruel et troublé des fauves qui craignent le dompteur et s'apprêtent à réagir...

Le père commença l'interrogatoire par ces derniers : "Comment donc, vous qui aviez l'air si tranquille quand vous êtes partis, paraissez-vous être maintenant des fauves prêts à déchirer ? D'où vous vient cet aspect ?"

"C'est la vie qui nous l'a donné, et ta dureté de nous envoyer hors de la maison. C'est toi qui nous as mis au contact du monde".

"C'est bien. Et qu'avez-vous fait dans Je monde ?"

"Ce que nous pouvions pour obéir à ton ordre de gagner notre vie avec le rien que tu nous as donné".

"C'est bien. Mettez-vous dans ce coin... Et maintenant à vous, maigres, malades et mal vêtus. Qu'avez-vous fait pour vous réduire ainsi ? Vous étiez pourtant sains et bien vêtus quand vous êtes partis ?"

"En dix ans les habits s'usent..." objectèrent les paresseux.

"Il n'y a donc plus de toile dans le monde qui serve pour les vêtements d'hommes ?"

"Oui... Mais il faut de l'argent pour en acheter..."

"Vous en aviez".

"En dix ans... il était plus que fini. Tout ce qui commence a une fin".

"Oui, si vous en prenez sans en mettre. Mais pourquoi en avez-vous seulement pris ? Si vous aviez travaillé, vous auriez pu en mettre et en enlever sans fin et même augmenter vos réserves. Vous avez peut-être été malades ?"

"Non, père."

"Et alors ?"

"Nous nous sentions perdus... Nous ne savions que faire, ce qui convenait,.. Nous craignions de mal faire et pour ne pas mal faire, nous ne faisons rien"

"Et n'aviez-vous pas votre père, à qui vous pouviez vous adresser pour demander conseil ? Ai-je jamais été peut-être un père exigeant, inabordable ?"

"Oh ! non ! Mais nous rougissions de te dire : 'Nous ne sommes pas capables de prendre des initiatives'. Tu as été toujours si actif... Nous nous sommes cachés par honte".

"C'est bien. Allez au milieu de la pièce. À vous ! Et vous que me dites-vous ? Vous qui semblez avoir souffert de la faim et de la maladie ? Peut-être l'excès de travail vous a rendus malades ? Soyez sincères et je ne vous gronderai pas".

Certains de ceux qui étaient interpellés se jetèrent à genoux en se battant la poitrine et en disant : "Pardonne-nous, ô père ! Déjà Dieu nous a châtiés et nous le méritons. Mais toi, qui es notre père, pardonne-nous!... Nous avons bien commencé, mais nous n'avons pas persévéré. Nous étant enrichis facilement, nous disions : 'Bon ! Jouissons un peu comme le suggèrent les amis et puis nous retournerons au travail et nous fermerons les brèches'. Et, en vérité, nous voulions faire ainsi : revenir aux deux pièces et puis les faire fructifier de nouveau comme par jeu. Et par deux fois (disent deux d'entre eux), par trois fois (dit un autre) nous avons réussi. Mais ensuite la chance nous a abandonnés et nous avons perdu tout notre argent".

"Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas repris après la première fois ?".

"Parce que le pain épicé par le vice corrompt le palais, et on ne peut plus s'en passer..."

"Il y avait votre père..."

"C'est vrai. Et nous soupirions vers toi avec regret et nostalgie. Mais nous t'avions offensé... Nous supplions le Ciel de t'inspirer de nous appeler pour recevoir tes reproches et ton pardon; nous le demandions et nous le demandons plutôt que les richesses dont nous ne voulons plus parce qu'elles nous ont dévoyés".

"C'est bien. Mettez-vous aussi près de ceux d'aparavant, au milieu de la pièce. Et vous, malades et pauvres comme eux, mais qui vous taisez et ne montrez pas de douleur, que dites-vous ?"

"Ce qu'ont dit les premiers. Que nous te haïssons parce que tu nous as ruinés par ton imprudente façon d'agir. Toi qui nous con- naissais, tu ne devais pas nous lancer dans les tentations. Tu nous as haïs et nous te haïssons. Tu nous as tendu ce piège pour te débarrasser de nous. Sois maudit".

"C'est bien. Allez avec les premiers dans ce coin. Et maintenant à vous, mes fils, florissants, sereins, riches. Dites. Comment êtes- vous arrivés à cela ?"

"En mettant en pratique tes enseignements, tes exemples, tes conseils, tes ordres, tout. En résistant aux tentations par amour pour toi, père béni qui nous as donné la vie et la sagesse".

"C'est bien. Mettez-vous à ma droite et écoutez tous mon jugement et ma défense.

J'ai donné à tous autant d'argent, de bons exemples et de sagesse. Mes enfants ont répondu de manières différentes. D'un père travailleur, honnête, de bonne conduite, sont sortis des fils qui lui ressemblent, puis des paresseux, des faibles succombant facilement à la tentation, et des cruels qui haïssent le père, les frères et le prochain sur lequel, je le sais même s'ils ne le disent pas, ils ont exercé l'usure et le crime. Et parmi les faibles et les paresseux, il y a ceux qui se sont repentis et les impénitents. Maintenant je juge. Les parfaits, déjà sont à ma droite, égaux à moi dans la gloire, comme dans les œuvres ; ceux qui se sont repentis seront de nouveau, comme des enfants qu'il faut encore instruire, soumis à l'épreuve jusqu'à ce qu'ils aient atteint le degré de capacité qui les rende de nouveau adultes ; les impénitents et les coupables qu'ils soient jetés hors de chez moi et poursuivis par la malédiction de celui qui n'est plus leur père, puisque leur haine pour moi anéantit entre nous les rapports de paternité et de filiation. Pourtant je rappelle à tous que chacun s'est fait son destin, car j'ai donné à tous les mêmes choses qui, en ceux qui les ont reçues; ont produit quatre destins différents, et je ne puis être accusé d'avoir voulu leur mal".

La parabole est finie, ô vous qui l'avez entendue. Et maintenant je vous dis ce qu'elle représente.

Le Père des Cieux est représenté par le père d'une nombreuse famille. Les deux pièces de monnaie données à tous les fils avant leur envoi dans le monde, ce sont le temps et la libre volonté que Dieu donne à tout homme pour qu'il en use comme il croit bon après avoir été instruit et formé par la Loi et les exemples des justes.

Pour tous des dons égaux. Mais chaque homme en use comme il le veut. Il y en a qui thésaurisent le temps, leurs moyens, l'éducation, la richesse, les biens, tout, pour le bien et qui se gardent sains et saints, riches d'une richesse qu'ils ont multipliée. Il en est d'autres qui commencent bien et puis se lassent et perdent tout. Il en est qui ne font rien et prétendent que c'est aux autres d'agir. Il en est qui accusent le Père de leurs erreurs; qui se repentent, disposés à réparer, qui ne se repentent pas et qui accusent et maudissent comme si leur ruine avait été imposée par d'autres.

Dieu donne aux justes une récompense immédiate, à ceux qui se sont repentis la miséricorde et le temps d'expier pour arriver à la récompense par leur repentir et leur expiation, et Il donne malédiction et châtiment à celui qui piétine l'amour avec l'impénitence qui suit le péché. À chacun Il donne ce qui lui appartient. Ne dissipez donc pas les deux pièces de monnaie : le temps et le libre arbitre, mais usez-en avec justice pour être à la droite du Père, et si vous avez manqué, repentez-vous et ayez foi dans le Miséricordieux Amour.

Allez. La paix soit avec vous !"

Il les bénit et les regarde s'éloigner sous le soleil qui inonde la place et les rues. Mais les esclaves sont encore là...

"Encore ici, pauvres amis ? Mais n'allez-vous pas être punis ?"

"Non, Seigneur, si nous disons que nous t'avons écouté, Nos maîtresses te vénèrent. Où vas-tu aller maintenant, Seigneur ? Elles te désirent depuis si longtemps..."

"Chez le cordier du port. Mais je pars ce soir, et vos maîtresses seront à la fête..."

"Nous le dirons quand même. Elles nous ont ordonné depuis des mois et des mois de signaler tous tes passages."



La parabole de la vigne et du libre-arbitre

Jésus est assis de manière à avoir en face de Lui la plaine d'Esdreton, maintenant dépouillée des moissons mais riche de vignes et de vergers, et, du regard, il fait le tour du panorama comme s'il cherchait un sujet dans ce qu'il a sous les yeux. Il sourit. Il a trouvé. Il commence par une question générale : "Elles sont belles, n'est-ce pas, les vignes de cette plaine ?"

"Très belles. Elles ont des charges invraisemblables de raisins en train de mûrir. Et elles sont très bien entretenues. C'est pour cela qu'elles ont un si beau rendement."

"Ce doit être pourtant des plantes choisies..." insinue Jésus. Et il termine : "Comme la plaine est divisée presque toute entière en domaines de riches pharisiens, ils y ont mis des plants excellents sans avoir à regretter les dépenses d'acquisition."

"Oh ! Il ne servirait pas d'avoir acheté les meilleurs plants si ensuite on n'avait pas continué de les soigner ! Moi, je m'y connais car mes biens sont tous en vignes. Mais si moi je n'y sue pas ou plutôt si je n'y avais pas sué, comme maintenant mes frères continuent d'y suer, crois bien, Maître, que je ne pourrais t'offrir à la vendange des raisins pareils à ceux de l'an dernier" dit un homme vigoureux d'environ quarante ans, qu'il me semble avoir déjà vu, mais dont je ne me rappelle pas le nom.

"Tu as raison, Cléophas. Le secret pour avoir de bons fruits tient tout entier dans le soin que l'on donne à son domaine" dit un autre.

"De bons fruits et de bons gains. Car si la terre donnait seulement ce que l'on a dépensé pour elle, ce serait un mauvais placement de l'argent. La terre doit donner l'intérêt du capital engagé, et en plus un gain qui nous permette d'accroître nos richesses, En effet il faut penser qu'un père doit faire des parts pour ses enfants, et que d'un avoir en terres ou en argent il doit faire plusieurs parts suivant le nombre d'enfants pour donner à tous de quoi vivre. Je ne crois pas que cet accroissement du patrimoine pour en faire bénéficier les enfants mérite des reproches" insiste Cléophas.

"Il ne l'est pas si on l'atteint par un travail honnête et d'une manière honnête. Tu dis donc que, malgré l'excellence des plants mis en place, pour en tirer profit il faut y travailler beaucoup ?"

"Et comment ! Avant qu'ils donnent les premiers grains de raisin... car il faut du temps, hein ! Et donc patienter et aussi travailler jusqu'au moment où les plants ont seulement des feuilles. Et ensuite, quand déjà ils donnent du fruit et sont forts, prendre garde qu'ils n'aient pas de branches inutiles, d'insectes nuisibles, que les herbes parasites n'épuisent pas la terre ou que les sarments n'étouffent pas sous les feuilles des ronces ou des liserons, bêcher autour des pieds pour que la rosée pénètre et que les eaux séjournent un peu plus qu'ailleurs pour nourrir la plante, et apporter de l'engrais... Un dur travail !

Mais il le faut même s'il est épuisant, car le raisin, si beau, si doux que chaque grappe paraît une récolte de pierres précieuses, se forme justement en suçant cet engrais noir et fétide. Cela paraît impossible, mais c'est ainsi ! Et effeuiller pour faire descendre le soleil sur les grappes. Puis, la vendange terminée, arranger les plantes en les attachant, en les taillant, en les liant, en couvrant leurs racines de paille et de fumier pour les défendre de la gelée. Et, même en hiver, aller voir si le vent ou quelque malandrin n'a pas arraché les échelas, et si le temps n'a pas défait les osiers employés pour attacher les branches aux échelas...

Oh ! Il y a toujours à faire jusqu'à ce que la vigne ne soit complètement morte... Et après il y a encore à faire, pour l'enlever du sol et débarrasser ce dernier des racines pour le préparer à recevoir un nouveau plant. Et tu sais comme il faut avoir la main légère et patiente et l'œil éveillé pour dégager les sarments des plantes mortes mélangés à ceux des plantes encore vivantes ? Si on y allait sottement et avec une main lourde, on en ferait des dégâts ! Il faut être du métier pour le savoir !... Les vignes ? Mais c'est comme des enfants ! Et avant qu'un enfant soit homme, combien il faut suer pour le garder sain de corps et d'esprit !... Mais je parle et je parle et je ne te laisse pas parler... Tu nous as promis une parabole..."

"Vraiment, tu l'as déjà faite. Il suffirait d'appliquer ta conclusion et de dire que les âmes sont comme les vignes..."

"Non, Maître ! Parle, Toi. Moi... j'ai dit des bêtises et nous ne pouvons faire de nous-mêmes le travail d'application..."

■ "C'est bien. Écoutez. Quand nous avons eu une chair animale dans le sein de notre mère, Dieu dans les Cieux a créé l'âme pour faire à sa ressemblance l'homme futur et Il l'a placée dans la chair qui se formait dans le sein. Et l'homme, arrivé au moment de naître, est né avec son âme qui jusqu'à l'âge de raison a été comme une terre laissée en friche par son maître. Mais, arrivé à l'âge de raison, l'homme a commencé à raisonner et à distinguer le Bien et le Mal. C'est alors qu'il s'est aperçu qu'il avait une vigne à cultiver à son gré, Et il s'est aperçu qu'il avait un vigneron chargé de cette vigne : son libre arbitre.

En effet la liberté de se conduire, laissée par Dieu à l'homme son enfant, c'est comme un serviteur capable donné par Dieu à l'homme, son enfant, pour l'aider à rendre fertile la vigne, c'est-à-dire l'âme.

Si l'homme ne devait pas se fatiguer lui-même pour devenir riche, pour se faire un avenir éternel de prospérité surnaturelle, s'il avait dû tout recevoir de Dieu, quel mérite aurait-il eu de se recréer une sainteté après que Lucifer ait corrompu la sainteté donnée au début et gratuitement par Dieu aux premiers hommes ? C'est déjà beaucoup qu'aux créatures tombées par suite de l'hérédité de la faute, Dieu accorde de mériter la récompense et d'être saints, en renaissant, par leur propre volonté, à cette nature initiale de créatures parfaites que le Créateur avait donnée à Adam et Ève, et à leurs enfants, si les parents s'étaient conservés exempts de la Faute originelle.

L'homme tombé doit redevenir un homme élu, par sa propre volonté libre. Or, qu'arrive-t-il dans les âmes ? Cela. L'homme confie son âme à sa volonté, à son libre arbitre, qui se met à cultiver la vigne restée jusqu'alors un terrain sans plantes, bon, mais dépouillé de plantes durables. Il n'y avait eu dans les premières années d'existence que des herbes grêles et des fleurettes caduques poussées çà et là : la bonté instinctive de l'enfant qui est bon parce qu'il est encore un ange qui ignore le Bien et le Mal.

Vous direz : "Combien de temps reste-t-il ainsi ?" On dit généralement : pendant les six premières années. Mais, en vérité, il y a des raisons précoces à cause desquelles il y a des enfants qui avant leurs six ans accomplis sont déjà responsables de leurs actes. Il y a des enfants responsables de leurs actes même à trois, quatre ans, car ils savent ce qui est Bien et ce qui est Mal, et *veulent* librement l'un ou l'autre. Du moment que l'enfant sait distinguer la mauvaise action de la bonne action, il est responsable. Pas avant. Donc un sot, même à cent ans est un irresponsable, mais à sa place sont responsables les tuteurs, qui doivent avec amour veiller sur lui, et sur le prochain auquel l'idiot ou le fou peut faire du tort, pour que celui qui est inconscient ne fasse pas de tort ni à lui-même ni aux autres. C'est pourquoi Dieu n'impute pas de fautes à l'idiot ou au fou, parce que pour son malheur il est privé de raison.

Mais nous parlons des êtres qui sont intelligents et sains d'esprit et de corps. L'homme confie donc sa vigne inculte à celui qui la travaille : le libre arbitre; et lui commence à la cultiver. L'âme : la vigne, a pourtant une voix et elle la fait entendre au libre arbitre, une voix surnaturelle nourrie des voix surnaturelles que Dieu ne refuse jamais aux âmes : celle du Gardien, celle des esprits envoyés par Dieu, celle de la Sagesse, celle des souvenirs surnaturels dont toute âme se rappelle même sans que l'homme en ait exactement conscience. Et elle parle au libre arbitre, d'une voix suave, suppliante même, pour le prier de l'orner de plantes bonnes, d'être actif et sage pour ne pas faire d'elle une ronceriaie sauvage, mauvaise, empoisonnée, où nichent les serpents et les scorpions et où font leurs terriers le renard et la fouine et autres quadrupèdes malfaisants.

Le libre arbitre n'est pas toujours un bon cultivateur. Il ne garde pas toujours la vigne, et il ne la défend pas toujours avec une haie infranchissable, c'est-à-dire avec une volonté ferme et bonne, qui tend à défendre l'âme des voleurs, des parasites, de toutes les choses pernicieuses, des vents violents qui pourraient faire tomber les fleurs des bonnes résolutions quand elles sont à peine formées dans le désir.

Oh ! quelle haie haute et forte il faut élever autour du cœur pour le sauver du mal ! Comme il faut veiller pour qu'elle ne soit pas forcée, pour que n'y soient pas ouvertes ni de grandes ouvertures, par lesquelles passent les dissipations, ni des ouvertures petites et traîtresses, à la base, par lesquelles s'insinuent les vipères : les sept vices capitaux ! Comme il faut sarcler, brûler les herbes nuisibles, tailler, bêcher, fumer par la mortification, soigner sa propre âme par l'amour envers Dieu et le prochain. Et Sur- veiller, avec les yeux ouverts et éclairés et avec un esprit éveillé, pour que les plants, qui avaient pu paraître bons, ne se révèlent pas mauvais par la suite, et si cela arrive, les arracher sans pitié. Mieux vaut une plante unique et parfaite qu'un grand nombre inutiles ou nuisibles.

Nous avons des cœurs, nous avons donc des vignes qui sont toujours cultivées, garnies de nouvelles plantes par un cultivateur désordonné qui entasse toujours de nouvelles plantes : tel travail, telle idée, telle volonté, pas même primitivement mauvaises mais qui, par la suite, si on ne s'en occupe pas et deviennent mauvaises, tombent sur le sol, s'abâtardissent, meurent... Que de vertus périssent, parce qu'elles se mêlent à la sensualité, parce qu'elles ne sont pas cultivées, parce que, pour conclure, le libre arbitre n'est pas soutenu par l'amour ! Combien de voleurs entrent pour dérober, pour mettre le désordre, pour arracher, parce que la conscience dort au lieu de veiller, parce que la volonté s'affaiblit et se corrompt, parce que le libre arbitre se laisse séduire par le Mal, et que lui, qui est libre, en devient l'esclave. Mais, pensez ! Dieu le laisse libre, et l'arbitre devient esclave des passions, du péché, des concupiscences; du Mal en somme, L'orgueil, la colère, l'avarice, la luxure, d'abord mélangés aux plantes bonnes, ensuite triomphants à leur détriment !... Un désastre ! Quel feu qui dessèche les plantes parce qu'il n'y a plus l'oraison qui est union avec Dieu, ni par conséquent la rosée des sucres bienfaisants sur l'âme ! Quelle gelée pour glacer les racines par le manque d'amour pour Dieu et le prochain ! Quel épuisement du terrain parce que l'on refuse la fumure de la mortification, de l'humilité ! Quel entrelacement inextricable des branches qui sont bonnes et de celles qui ne le sont

pas, parce que l'on n'a pas le courage de souffrir pour s'amputer de ce qui est nuisible ! Tel est l'état d'une âme qui a pour la garder et la cultiver un arbitre désordonné et qui se tourne vers le Mal.

Au contraire, l'âme qui a un arbitre qui vit dans l'ordre, vit dans l'obéissance à la Loi, qui a été donnée pour que l'homme sache ce qu'est l'ordre et en quoi il consiste, comment on le conserve, et qui est héroïquement fidèle au Bien, parce que le Bien élève l'homme et le rend semblable à Dieu, alors que le Mal l'abrutit et le rend semblable au démon, est une vigne arrosée par les eaux pures, abondantes, utiles de la foi, dûment ombragée par les plantes de l'espérance, ensoleillée par le soleil de la charité, corrigée par la volonté, fumée par la mortification, taillée par la force, conduite par la justice, surveillée par la prudence et la conscience. Et la Grâce croît, aidée par tant de choses, la Sainteté croît, et la vigne devient un jardin merveilleux où Dieu descend pour prendre ses délices, jusqu'à ce que la vigne se gardant elle-même toujours comme un jardin parfait, jusqu'à la mort de la créature, Dieu fasse porter par ses anges ce travail d'un libre arbitre plein de bonne volonté et bon dans le grand et éternel Jardin des Cieux.

C'est certainement ce sort que vous voulez. Alors veillez pour que le Démon, le Monde, la Chair ne séduisent pas votre arbitre et ne dévastent pas votre âme. Veillez pour qu'existe en vous l'amour véritable et non l'amour propre qui l'éteint et jette l'âme aux fantaisies de toutes les sortes de sensualité et du désordre. Veillez jusqu'à la fin, et les tempêtes pourront vous tremper mais sans vous nuire, et vous irez, chargés de fruits, vers votre Seigneur pour la récompense éternelle.

J'ai fini. Maintenant méditez et reposez-vous jusqu'au crépuscule, pendant que je me retire pour prier."

"Non, Maître. Nous ne devons pas tarder à nous mettre en route pour arriver aux maisons" dit Pierre.

"Mais pourquoi ? Il y a encore du temps avant le crépuscule !" disent plusieurs.

"Moi, je ne pense pas au crépuscule, ni au sabbat. Je pense qu'il ne passera pas une heure avant qu'il arrive une tempête furieuse. Voyez-vous ces langues noires qui se lèvent doucement des chaînes de la Samarie ? Et celles si blanches qui arrivent au galop de l'occident ? Un vent élevé pousse celles-ci, et un vent bas celles-là. Mais quand elles seront au-dessus d'ici, le vent élevé cédera au sirocco et les nuages noirs, chargés de grêle, s'abaisseront et heurteront les blancs chargés de foudre, et quelle musique vous allez entendre ! Allons, vite ! Je suis pêcheur et je lis dans le ciel."

Jésus obéit tout le premier, et tous se mettent à marcher vivement vers les fermes de la plaine...



Parabole du bois vernis

Thomas, qui a quitté ses burins pour venir voir de près, demande : "Pourquoi as-tu commencé par le bas plutôt que par le haut? Ne valait-il pas mieux faire le contraire ?"

"Cela semblerait préférable, mais ne l'est pas. En effet le bas est plus abîmé et amené à s'abîmer en reposant sur la terre. Il faut donc qu'il soit travaillé plusieurs fois : une première couche, puis une seconde, puis une troisième s'il est besoin... Et pour ne pas rester à rien faire pendant que le bas sèche, pour qu'il puisse recevoir une nouvelle couche, peindre pendant ce temps le haut puis le milieu de l'escalier."

"Mais en le faisant, on peut tacher ses vêtements et abîmer les parties déjà peintes."

"Avec de l'adresse on ne se tache pas et on n'abîme rien. Tu vois ? On fait ainsi. On serre ses vêtements et on se tient à l'écart. Ce n'est pas par dégoût de la peinture, mais pour ne pas abîmer la peinture qui est délicate parce que fraîchement appliquée" et Jésus, les bras levés, peint maintenant le haut de l'escalier.

Et il continue à parler : ■ "On agit ainsi avec les âmes. J'ai dit, au début, que la peinture est comme l'embellissement des vertus sur le cœur humain. Elle embellit et préserve le bois des vers, de la pluie, du soleil. Malheur au maître de maison qui ne s'occupe pas des objets peints et les laisse périr ! Quand on voit que le bois perd sa peinture, il ne faut pas perdre de temps et en mettre de nouveau, rafraîchir la peinture... Les vertus aussi, d'un premier élan vers la justice, peuvent périr ou disparaître complètement si le maître de maison ne veille pas. La chair et l'esprit, mis à nu, exposés aux intempéries et aux parasites, c'est-à-dire aux passions et à la dissipation, peuvent être attaqués, perdre le revêtement qui les rendait beaux, finir par n'être plus bons que... pour le feu.

Aussi que ce soit en nous ou en ceux que nous aimons comme nos disciples, quand on remarque que se dégradent, se délavent les vertus qui servent à défendre notre *moi*, il faut tout de suite y parer par un travail assidu, patient jusqu'à la fin de la vie, pour pouvoir s'endormir dans la mort avec une chair et un esprit dignes de la résurrection glorieuse.

Pour que les vertus soient vraies, bonnes, commencer avec une intention pure, courageuse, qui enlève tout déchet, toute souillure, et s'appliquer à ne pas laisser d'imperfection dans la formation à la vertu et ensuite prendre une attitude ni trop dure ni trop indulgente, car l'intransigeance et l'indulgence excessives sont nuisibles. Et le pinceau : la volonté qu'elle soit nette de toute tendance humaine préexistante, qui pourrait veiner la teinte spirituelle par des rayures matérielles, et se préparer soi-même ou préparer les autres, par des opérations opportunes, fatigantes, il est vrai, mais nécessaires, pour purifier le vieux *moi* de toute ancienne lèpre afin qu'il soit pur pour recevoir la vertu. On ne peut en effet mélanger le vieux et le nouveau.

Puis commencer le travail, avec ordre, avec réflexion. Ne pas sauter d'un endroit à l'autre sans un motif sérieux. Ne pas aller un peu dans un sens un peu dans un autre. On se fatiguerait moins, c'est vrai, mais la peinture serait

irrégulière. C'est ce qui arrive dans les âmes désordonnées. Elles présentent des endroits qui sont parfaits, puis à côté, voilà des déformations, des couleurs différentes... Insister sur les endroits qui prennent mal la peinture, sur les nœuds : défauts de la matière ou des passions dérégées, mortifiés oui, par la volonté semblable à une raboteuse qui les a péniblement lissés, mais qui restent pour faire résistance comme un nœud amputé, mais pas détruit. Et ils trompent quelquefois parce qu'ils paraissent bien couverts de vertus alors qu'il n'y a qu'une mince couche qui a vite fait de tomber. Attention aux nœuds des concupiscences. Faites en sorte qu'ils soient recouverts à plusieurs reprises par la vertu pour qu'ils ne ressortent pas en souillant le nouveau *moi*. Et sur les parties molles, celles qui prennent facilement la peinture, mais la reçoivent capricieusement avec des boursoflures et des rayures, passer plusieurs fois la peau de poisson pour lisser, lisser, lisser pour passer une ou plusieurs couches de peinture afin que ces parties aussi soient lisses comme un émail compact. Et attention à ne pas surcharger. Un excès de zèle dans les vertus fait que la créature se révolte, bouillonne et s'écaille au premier choc. Non. Ni trop, ni trop peu. Une juste mesure dans le travail sur soi et sur les créatures faites de chair et d'âme.

Dans la plupart des cas – car les Aurea sont l'exception et non pas la règle - il y a des parties neuves mêlées à des anciennes, ainsi pour les israélites qui passent de Moïse au Christ, ainsi pour les païens avec leur mosaïque de croyances qui ne pourront disparaître tout d'un coup et affleureront avec des nostalgies et des souvenirs, au moins dans les choses les plus pures, alors il faut encore plus d'attention et de tact et insister pour que le vieux se fonde harmonieusement avec le nouveau en utilisant les choses préexistantes pour compléter les nouvelles vertus. Ainsi, chez les romains, le patriotisme et le courage viril sont des éléments importants, ces deux choses sont pour ainsi dire mythiques. Eh bien, il ne faut pas les détruire, mais inculquer un esprit nouveau au patriotisme, c'est-à-dire l'intention de donner à Rome une grandeur même spirituelle en en faisant le centre de la Chrétienté. Servez-vous de la virilité romaine pour rendre courageux dans la Foi ceux qui sont courageux au combat. Un autre exemple : Aurea.

Le dégoût d'une révélation brutale la pousse à aimer ce qui est pur et à haïr ce qui est impur, Eh bien, utilisez ces deux sentiments pour l'amener à une parfaite pureté en haïssant la corruption comme si c'était le romain brutal.

Me comprenez-vous ? Et des coutumes faites-en des moyens de pénétration. Ne détruisez pas brutalement. Vous n'auriez pas tout de suite ce qu'il faut pour construire. Mais remplacez tout doucement ce qui *ne doit pas* rester dans un converti, avec charité, patience, ténacité. Et puisque la matière domine surtout chez les païens, même convertis, et qu'ils resteront toujours en relation avec ce milieu où ils doivent vivre, insistez beaucoup sur la fuite des plaisirs sensuels. C'est par les sens que pénètre aussi le reste. Vous, surveillez les sensations exaspérées chez les païens et, avouons-le, très vives aussi parmi nous, et quand vous voyez que le contact avec le monde effrite la peinture protectrice, ne continuez pas de peindre le haut, mais revenez au bas pour maintenir en équilibre l'esprit et la chair, le haut et le bas. Mais commencez toujours par la chair, par le vice matériel, pour préparer la réception de l'Hôte qui n'habite pas dans les corps impurs, ni avec les esprits qui exhalent la puanteur des corruptions charnelles... Me comprenez-vous ?

Et ne craignez pas de vous corrompre en touchant avec vos vêtements les parties basses, matérielles, de ceux dont vous soignez l'esprit. Avec prudence pour ne pas ruiner au lieu de construire. Vivez dans votre *moi* nourri de Dieu, enveloppé par les vertus, allez-y avec délicatesse surtout quand vous devez vous occuper du *moi* spirituel très sensible d'autrui, et certainement vous réussirez à faire, même des êtres les plus méprisables, des êtres dignes du Ciel."

"Quelle belle parabole tu nous as dite ! Je veux l'écrire pour Margziam !" dit le Zélote.

"Et pour moi qu'il faut faire toute belle pour le Seigneur" dit lentement, en cherchant les mots, Aurea qui depuis un moment est, les pieds nus, debout sur le seuil du jardin.

"Oh ! Aurea ! Tu nous écoutais ?" demande Jésus.

"Je t'écoutais. C'est si beau ! Ai-je mal fait ?"

"Non, fillette. Il y a longtemps que tu es ici ?"

"Non. Et je regrette car je ne sais pas ce que tu as dit avant. Ta Mère m'a envoyé te dire que c'est bientôt l'heure du repas. On va défourner le pain. J'ai appris à le faire, moi... Comme c'est beau ! Et j'ai appris à blanchir la toile, et sur le pain et la toile, ta Mère m'a fait deux autres paraboles."

"Ah ! oui ? Que t'a-t-elle dit ?"



Paraboles de Marie

(Suite du texte précédent)

■ "Que je suis comme une farine qui est encore sur le blutoir, mais que ta bonté m'épure, que ta grâce me travaille, et que ton apostolat me forme, que ton amour me cuit et que, de farine grossière mélangée à tant de son, je finirai, si je me laisse travailler par Toi, par être une farine d'hostie, farine et pain de sacrifice, bon pour l'Autel. Et sur la toile qui était sombre, huileuse, rêche, et qui, après tant d'herbe borit (saponaire) et tant de coups de mortification était devenue propre et souple, maintenant le soleil enverra ses rayons et elle deviendra blanche... Et elle dit que c'est ainsi que le Soleil de Dieu fera de moi, si je reste toujours sous le Soleil et si j'accepte les lavages et aussi les mortifications pour devenir digne du Roi des rois, de Toi, mon Seigneur. **Que de belles choses j'apprends... Il me semble que je rêve... Beau ! Beau ! Beau ! Tout est beau ici... Ne m'envoie pas ailleurs, Seigneur !**"

"N'irais-tu pas volontiers avec Myrta et Noémi ?"

"Je préférerais ici... Mais pourtant... même avec elles. Mais pas avec les romains, non, non, Seigneur..."

"Prie, fillette !" dit Jésus en mettant sa main sur les cheveux couleur de miel blond. "As-tu appris la prière ?"

"Oh ! oui ! Qu'il est beau de dire : "Mon Père !" et de penser au Ciel... Mais... la volonté de Dieu me fait un peu peur... parce que je ne sais pas si Dieu veut ce que moi, je veux..."

"Dieu veut ton bien."

"Oui ? Tu le dis ? Alors, je n'ai plus peur... Je sens que je resterai en Israël... pour connaître de plus en plus ce Père qui est mien... Et... à être la première disciple de Gaule, ô mon Seigneur !"

"Ta foi sera exaucée parce qu'elle est bonne. Allons..." Et ils sortent tous pour se laver au bassin sous la source, alors qu'Aurea rejoint en courant Marie, et l'on entend les deux voix féminines, la voix de Marie qui s'exprime avec une parfaite aisance, celle incertaine de l'autre qui cherche ses mots, puis des rires pétillants pour quelque erreur de langage que Marie corrige doucement...

"Elle apprend vite et bien, la fillette" observe Thomas.

"Oui, elle est bonne et pleine de bonne volonté."

"Et puis ! Elle a ta Mère pour maîtresse !... Satan lui-même ne lui résisterait pas !..." dit le Zélote.

Jésus soupire sans parler...

"Pourquoi soupires-tu ainsi, Maître ? Je n'ai pas bien parlé ?"

"Si, très bien. Mais il y a des hommes qui résistent plus que Satan, qui au moins fuit à la vue de Marie. Il y a des hommes qui sont dans son voisinage et qui, instruits par elle, n'arrivent pas à s'améliorer..."

"Mais pas nous, hein ?" dit Thomas.

"Pas vous... Allons..."

Ils entrent dans la maison et la vision prend fin.



Simon le zélote dit la parabole de la vigne au milieu du monde pour illustrer la nécessité du sacrement de réconciliation

"Il t'a déjà bien trempé ! Tu coules comme une fontaine" remarque Thomas.

"Oui, mais je suis si bien après une pareille chaleur."

"Rentre. Ainsi trempé, tu prendrais du mal à rester sur la porte" lui conseille Barthélemy.

"Non ! Je suis comme du bois à l'épreuve de l'eau... J'ai commencé alors que je ne savais pas encore dire "père" à rester à l'humidité. Ah ! comme on respire facilement !... Pourtant... la rue... est un fleuve... Si vous voyez le lac ! Il a toutes les couleurs et il bout comme une marmite. On ne comprend même plus dans quelle direction vont les vagues. Elles bouent sur place... Il fallait cela, pourtant..."

"Oui, il fallait cela. Les murs ne se refroidissaient plus tant ils étaient brûlés par le soleil. Ma vigne avait les feuilles recroquevillées, poussiéreuses... Je l'arrosais au pied... mais oui !... Que fait un peu d'eau quand tout le reste est en feu ?" dit Joseph.

"Plus de mal que de bien, ami" déclare Barthélemy. "Les plantes ont besoin de l'eau du ciel, car elles boivent même avec les feuilles, hein ?! Il semble que non, mais il en est ainsi. Les racines, les racines ! C'est bien, mais les feuillages aussi y sont pour quelque chose et ils ont leurs droits..."

"Ne te paraît-il pas, Maître, que Barthélemy propose le sujet d'une belle parabole ?" dit le Zélote pour l'encourager à parler.

Mais Jésus, qui est en train de bercer le petit enfant qui a peur des éclairs, ne dit pas la parabole, mais il donne son accord en disant : "Et toi, comment la proposerais-tu ?"

"Mal assurément, Maître. Moi, je ne suis pas Toi..."

"Dis-la comme tu sais. Il vous sera très utile de prêcher en paraboles. Habituez-vous. Je t'écoute, Simon..."

"Oh !... Toi, Maître, moi... sot... Mais j'obéis. Je dirais ainsi : ■ "Un homme avait un beau pied de vigne. Mais comme il n'était pas propriétaire d'un vignoble, il avait planté sa vigne dans le petit jardin de la maison, pour la faire monter sur la terrasse où elle donnerait de l'ombre et des grappes de raisin et il donnait beaucoup de soins à sa vigne. Mais elle poussait au milieu des maisons, près de la rue, et alors la fumée des cuisines et des fours, et la poussière de la route montaient pour abîmer la vigne. Et encore, tant que tombaient du ciel les pluies du mois de

Nisan, les feuilles de la vigne se débarrassaient des impuretés et elles jouissaient du soleil et de l'air sans avoir à leur surface une couche d'ordures pour l'en empêcher. Mais quand vint l'été et que l'eau ne descendit plus du ciel, la fumée, la poussière, les excréments des oiseaux se déposèrent en couches épaisses sur les feuilles pendant que le soleil trop brûlant les desséchait. Le maître de la vigne donnait de l'eau aux racines enfouies dans le sol, ainsi la vigne ne mourait pas mais végétait péniblement, car l'eau absorbée par les racines ne montait que par l'intérieur, et le pauvre feuillage n'en profitait pas. Au contraire, du sol desséché, mouillé par un peu d'eau, montaient des fermentations et des exhalaisons qui abîmaient les feuilles en les tachant de sortes de pustules malignes.

Enfin il arriva du ciel une grande pluie qui descendit sur les feuillages, courut le long des branches, des grappes, du tronc, éteignit la chaleur des murs et du sol. La tempête une fois passée, le maître de la vigne la vit nettoyée, fraîche, toute réjouie et réjouissante sous le ciel serein". **Voilà la parabole.**"

"C'est bien. Mais l'application à l'homme ?..."

"Maître, fais-la, Toi."

"Non. Toi. Nous sommes entre frères. Tu ne dois pas craindre de faire piètre figure."

"De faire piètre figure, je ne le crains pas comme une chose pénible. Au contraire, je l'aime, car cela sert à me garder humble, mais c'est que je ne voudrais pas dire des choses inexactes..."

"Moi, je te les corrigerai."

"Oh ! alors ! Voilà. Je dirais : "C'est ce qui arrive à l'homme qui ne vit pas isolé dans les jardins de Dieu, mais qui vit au milieu de la poussière et de la fumée des choses du monde. Elles le couvrent lentement de tartre, presque sans qu'il s'en aperçoive, et il trouve son esprit stérilisé sous une croûte d'humanité si épaisse que la brise de Dieu et le soleil de la Sagesse ne peuvent lui être utiles. Et c'est inutilement qu'il cherche à y suppléer avec un peu d'eau qu'il puise dans les pratiques et qu'il donne avec tant d'humanité à la partie inférieure de sorte que la partie supérieure n'en jouit pas... Malheur à l'homme qui ne se purifie pas avec l'eau du Ciel qui débarrasse de l'impureté, qui éteint l'ardeur des passions, qui nourrit vraiment le moi tout entier". J'ai parlé."

"Tu as bien parlé. Moi je dirais aussi qu'à la différence de l'arbre, créature privée du libre arbitre et attachée à la terre, et qui par conséquent n'est pas libre d'aller à la recherche de ce qui lui est utile et de fuir ce qui lui nuit, l'homme peut aller à la recherche de l'eau du Ciel, et fuir la poussière, la fumée, et l'ardeur de la chair, du monde et du démon. L'enseignement serait plus complet."

"Merci, Maître. Je m'en souviendrai" dit le Zélote.

"On n'est pas solitaire... Nous vivons dans le monde... Par conséquent..." dit Judas de Kériot.

"Pourquoi ce : par conséquent ? Veux-tu dire que Simon a parlé comme un sot ?" lui demande Jude d'Alphée.

"Je ne dis pas cela. Je dis que ne pouvant nous isoler... nous devons être forcément couverts par ce qui est du monde."

"Le Maître et Simon disent justement que l'on doit chercher l'eau du Ciel pour se conserver propre malgré le monde qui nous entoure" dit Jacques d'Alphée.

"Bon ! Mais l'eau du Ciel est-elle toujours à notre disposition, pour nous nettoyer ?"

"Oui" dit Jean avec assurance.

"Oui ? Et où la trouves-tu ?"

"Dans l'amour."

"L'amour, c'est du feu. Il te brûle davantage."

"C'est du feu, oui, mais c'est aussi l'eau qui lave. Car il éloigne tout ce qui est de la terre et donne tout ce qui est du Ciel."

"...Opérations que je ne comprends pas : il éloigne, il apporte..."

"Oui, je ne suis pas fou. Je dis qu'il t'enlève ce qui est humanité et qu'il te donne ce qui vient de Dieu et qui par conséquent est divin. Et une chose divine ne peut que nourrir et sanctifier. Jour après jour l'amour te nettoie de ce que le monde t'a donné."

Judas va répliquer, mais le petit qui est sur le sein de Jésus, dit : "Une autre parabole, belle, belle... pour moi..." et cela apporte une diversion à la discussion.

"Sur quoi, petit ?" demande Jésus condescendant.

L'enfant regarde autour de lui, et puis il trouve. Il dirige un doigt vers sa mère, et il dit : "Sur la mère."

"La mère est pour l'âme et pour le corps ce que Dieu est pour eux. La mère que fait-elle pour toi ? Elle veille sur toi, elle te soigne, elle t'éduque, elle t'aime, elle fait attention pour que tu ne te fasses pas mal, elle te protège, comme fait la colombe avec ses petits, sous les ailes de son amour. Et la mère doit être obéie et aimée, parce que tout ce qu'elle fait, elle le fait pour notre bien. Le bon Dieu aussi, et bien plus parfaitement que la plus parfaite des mères, garde ses enfants sous les ailes de son amour, les protège, les éduque, les aide, pense à eux nuit et jour. Mais le bon Dieu, aussi et beaucoup plus que la mère - en effet la mère est le plus grand amour de la Terre, mais Dieu est le plus grand et l'éternel amour de la Terre et du Ciel - doit être obéi et aimé, car tout ce qu'il fait, Il le fait pour notre bien..."

"Même les éclairs ?" interrompt l'enfant qui en a une grande peur.

"Eux aussi."

"Pourquoi ?"

"Parce qu'ils nettoient le ciel et l'air et..."

"Et après arrive l'arc-en-ciel !..." s'écrie Pierre qui, moitié dehors et moitié dedans, a écouté et s'est tu. Et il ajoute: "Viens, tourtereau, je te le fais voir. Regarde comme c'est beau!..."

Et, en effet, la lune éclaire le ciel car la tempête est passée, et un immense arc-en-ciel, qui part des rives de Ippo, jette le ruban de son arc par dessus le lac pour aller se perdre au-delà des montagnes en arrière de Magdala.

Tout le monde se rend sur le seuil, mais pour voir le lac il faut se déchausser car la cour est une mare d'eau jaunâtre qui s'écoule lentement. Comme souvenir de la tempête, il reste le lac devenu jaunâtre avec des vagues qui tendent à se calmer. Mais le ciel est serein, mais l'air est léger, mais les feuillages ont repris leur couleur.



À Magdala.

Parabole du batelier intransigeant

"La paix soit avec vous !" commence Jésus en se mettant debout malgré le léger tangage de la barque et en ouvrant les bras pour bénir. Puis il poursuit, en parlant lentement, pour que tout le monde entende bien et, sur le lac silencieux, la voix se répand, puissante et harmonieuse.

"Il y a un moment, un de mes apôtres m'a proposé une parabole et maintenant je vous la propose, car elle peut être utile à tous, étant donné que tous vous pouvez la comprendre. Écoutez-la.

■ Un homme naviguait sur un lac par une soirée tranquille comme celle-ci et, se sentant sûr de lui-même, il eut la prétention d'être sans défauts. C'était un homme très expérimenté dans les manœuvres et, pour cette raison, il se sentait supérieur aux autres qu'il rencontrait sur l'eau. Parmi eux, beaucoup venaient par plaisir et donc sans l'expérience que donne le travail habituel et fait pour gagner sa vie. Par ailleurs c'était un bon Israélite et, pour ce motif, il se croyait en possession de toutes les vertus. Enfin, c'était réellement un brave homme.

Un soir donc qu'il s'en allait naviguant avec assurance, il se permit d'exprimer des jugements sur son prochain. C'était, selon lui, un prochain si lointain qu'il n'avait plus à le considérer comme prochain. Aucun lien de nationalité, de métier ou de foi, ne l'unissait à ce prochain et ainsi lui, n'étant retenu par aucun lien de solidarité nationale, religieuse ou professionnelle, le ridiculisait tranquillement, sévèrement même, et il se lamentait de n'être pas le maître du lieu, car s'il l'avait été, il aurait chassé de ce lieu le prochain, et dans sa foi intransigeante, il reprochait presque au Très-Haut de permettre à ces gens différents de lui de faire ce que lui faisait, et de vivre là où lui vivait.

Dans la barque il avait un ami, un très bon ami qui l'aimait avec justice et pour cette raison le voulait sage, et quand il fallait le faire, il corrigeait ses idées erronées. Ce soir-là, donc, cet ami dit au batelier : "Pourquoi ces pensées ? N'est-il pas unique le Père des hommes ? N'est-ce pas Lui le Seigneur de l'Univers ? Est-ce que par hasard son soleil ne descend pas sur tous les hommes pour les réchauffer, et est-ce que par hasard ses nuages n'arrosent pas les champs des gentils comme ceux des hébreux ? Et s'il le fait pour les besoins matériels de l'homme, n'aura-t-Il pas la même prévoyance pour ses besoins spirituels ? Et voudrais-tu suggérer à Dieu ce qu'il doit faire ? Qui est comme Dieu ?"

L'homme était bon. Dans son intransigeance il y avait beaucoup d'ignorance, beaucoup d'idées erronées, mais il n'y avait pas de mauvaise volonté, il n'y avait pas l'intention d'offenser Dieu mais, au contraire, l'intention d'en défendre les intérêts. En entendant ces paroles, il se jeta aux pieds du sage et il Lui demanda pardon d'avoir parlé comme un sot. Il le demanda avec tant d'impétuosité, que pour un peu il provoquait une catastrophe en faisant périr la barque et ceux qui s'y trouvaient. En effet dans son empressement à demander pardon, il ne se soucia plus ni du timon, ni de la voile, ni du courant. Ainsi, après la première erreur d'un jugement défectueux, il commit une seconde erreur de mauvaise manœuvre, et il se prouva à lui-même que non seulement il était un pauvre juge mais aussi un marin maladroit.

Voilà la parabole.

Maintenant, écoutez: selon vous, cet homme aura-t-il ou non le pardon de Dieu ? Rappelez-vous: il avait péché contre Dieu et le prochain en jugeant les actions de l'un et l'autre, et il s'en est fallu de peu qu'il soit homicide de ses compagnons. Réfléchissez et répondez..." Et Jésus croise les bras et il tourne son regard sur toutes les barques, jusqu'aux plus lointaines, jusqu'aux romaines qui font voir une rangée de visages attentifs de patriciennes et de rameurs qui dépassent par-dessus les bords...

Les gens parlottent et se consultent... Un murmure à peine sensible de voix qui se confond avec le léger clapotis de l'eau contre les embarcations. Il est difficile de juger. La plupart cependant sont d'avis que l'homme ne sera pas pardonné, parce qu'il a péché. Non, du moins pour le premier péché il ne sera pas pardonné...

Jésus entend le murmure qui s'amplifie en ce sens. Il sourit du regard de ses yeux merveilleux qui brillent dans la nuit, elle-même, comme deux saphirs sous le rayonnement de la lune de plus en plus belle et resplendissante au point que plusieurs pensent à éteindre les lanternes et fanaux, pour rester sous le seul éclairage de la lumière phosphorescente de la lune.

"Éteins aussi celles-là, Simon" dit Jésus à Pierre. "Elles sont misérables comme des étincelles en comparaison des étoiles sous ce ciel rempli d'astres et de planètes." Pierre est tendu pour entendre le jugement de la foule, et Jésus caresse son apôtre, pendant qu'il allonge la main pour détacher les lanternes et il lui demande tout bas : "Pourquoi ce regard troublé ?"

"Parce que cette fois tu me fais juger par le peuple..."

"Oh! pourquoi le crains-tu ?"

"Parce que... il est comme moi... injuste..."

"Mais c'est Dieu qui juge, Simon !"

"Oui. Mais Toi, tu ne m'as pas encore pardonné et maintenant tu attends leur jugement pour le faire... Tu as raison, Maître... Je suis incorrigible... Mais... Pourquoi à ton pauvre Simon ce jugement de Dieu ?..."

Jésus lui met la main sur l'épaule et il le fait aisément car Pierre est en bas dans la barque et Jésus debout à la poupe, par conséquent bien au-dessus de Pierre. Et il sourit... mais ne lui répond pas. Au contraire, il demande aux gens : "Eh bien ? parlez fort, barque par barque."

Hélas ! Pauvre Pierre ! Si Dieu l'avait jugé d'après l'avis de ceux qui étaient là, Il l'aurait condamné. Sauf trois barques, toutes les autres, y compris celles des apôtres le condamnent. Les romaines ne se prononcent pas et ne sont pas interrogées, mais il est visible qu'elles aussi jugent l'homme condamnable, car d'une barque à l'autre - elles sont trois - elles font le signe du pouce renversé.

Pierre lève ses yeux bovins, effrayés, vers le visage de Jésus, et il rencontre un visage encore plus doux et de ses yeux de saphir s'écoule une sorte de paix, et il voit se pencher sur lui un visage que l'amour fait resplendir et il se sent attiré contre Jésus, de sorte que sa tête grisonnante se trouve appliquée au côté de Jésus alors que le bras du Maître embrasse étroitement ses épaules.

"C'est ainsi que juge l'homme, mais ce n'est pas ainsi que Dieu juge, mes enfants ! Vous dites : "Il ne sera pas pardonné". Moi, je dis: "Le Seigneur ne voit même pas en lui matière à pardon". En effet le pardon suppose une faute, mais ici, il n'y avait pas de faute. Non, ne murmurez pas en hochant la tête. Je répète : ici, il n'y avait pas de faute. La faute, quand est-ce qu'elle se produit ? Quand il y a la volonté de pécher, la conscience que l'on pécherait, et que l'on persiste à vouloir pécher même après que l'on a pris conscience que telle action est un péché. Tout est dans la volonté avec laquelle on accomplit un acte, que ce soit un acte de vertu ou de péché. Même quand quelqu'un fait un acte évidemment bon mais sans avoir conscience qu'il fait un acte bon, et croyant au contraire qu'il fait un acte mauvais, il fait une faute comme s'il faisait un acte mauvais, et réciproquement.

Réfléchissez sur un exemple. Quelqu'un a un ennemi et il sait qu'il est malade. Il sait que par ordre du médecin il ne doit pas boire d'eau froide, ni même aucun liquide. Il va le trouver, soi-disant par amour. Il l'entend gémir : "J'ai soif, j'ai soif !" et, simulant la pitié, il s'empresse de lui donner à boire de l'eau glacée du puits en disant : "Bois, ami. Moi je t'aime et je ne puis te voir souffrir ainsi de ta soif ardente. Regarde : je t'ai apporté exprès cette eau si fraîche. Bois, bois, car une grande récompense est donnée à celui qui assiste les malades et qui donne à boire à ceux qui ont soif" et en lui donnant à boire, il amène sa mort. Croyez-vous que cet acte, bon en lui-même puisqu'il est fait de deux œuvres de miséricorde, est bon alors qu'il est fait dans un but mauvais ? Non, il ne l'est pas.

Et encore : un fils qui a un père ivrogne et qui pour le sauver de la mort qu'amènerait son intempérance, ferme le cellier, enlève l'argent à son père, et lui impose même sévèrement de ne pas aller au village pour boire et ruiner sa santé, vous paraît-il qu'il manque au quatrième commandement du seul fait qu'il fait des reproches à son père et les fait, lui, comme s'il était chef de famille, à son propre père ? En apparence il fait souffrir son père et semble coupable. En réalité, c'est un bon fils, car sa volonté est bonne puisqu'il veut sauver son père de la mort. C'est toujours la volonté qui donne à l'acte sa valeur.

Et encore : le soldat qui tue à la guerre est-il homicide ? Non, si son esprit ne consent pas au massacre et s'il combat parce qu'il y est contraint, mais le fait avec ce minimum d'humanité que la dure loi de la guerre et sa situation subalterne lui impose.

Par conséquent cet homme de la barque, qui par une bonne volonté de croyant, de patriote et de pêcheur ne supportait pas ceux qui selon lui étaient des profanateurs, ne faisait pas de péché contre l'amour du prochain, mais il avait seulement une idée erronée de l'amour du prochain. Et il ne faisait pas de péché d'irrespect envers Dieu, parce que son ressentiment envers Dieu venait de son esprit de croyant qui était bon mais n'était pas équilibré ni éclairé, et il ne commettait pas d'homicide parce qu'il provoquait l'embarquée par un bon désir de demander pardon. Sachez toujours faire la distinction. Dieu est Miséricorde plutôt qu'intransigeance. Dieu est bon. Dieu est Père. Dieu est Amour. C'est cela qu'est le vrai Dieu. Et le vrai Dieu ouvre son cœur à tous, à tous, en disant : "Venez", à tous en indiquant son Royaume. Et Il est libre de le faire car Il est le Seigneur Unique, Universel, Créateur, Éternel.

Je vous en prie, vous d'Israël. Soyez justes, rappelez-vous ces choses. Ne faites pas en sorte que les comprennent ceux qui pour vous sont immondes, alors que vous vous ne les comprenez pas. Même l'amour excessif et désordonné de la religion et de la patrie est un péché parce qu'il devient de l'égoïsme. Et l'égoïsme est toujours une raison et une cause de péché. Oui, l'égoïsme est un péché car il sème dans le cœur une volonté mauvaise qui le rend rebelle à Dieu et à ses commandements. L'esprit de l'égoïste ne voit plus nettement Dieu ni ses vérités. L'orgueil fume chez l'égoïste et offusque les vérités. Dans la brume l'esprit, qui ne voit plus la lumière franche de la vérité comme il la voyait avant de devenir orgueilleux, commence le procès des pourquoi et, de là, il passe au doute, du doute au détachement non seulement de l'amour et de la confiance en Dieu et en sa justice, mais aussi de la crainte de Dieu et de ses châtiments. Et, en conséquence, voilà la facilité de pécher, et de la facilité de pécher voici la solitude de l'âme qui s'éloigne de Dieu, qui n'ayant plus la volonté de Dieu pour la guider tombe sous la loi de sa volonté de pécheur. Oh ! c'est une bien dure chaîne la volonté du pécheur, Satan a dans sa main une de ses extrémités, et l'autre extrémité tient attaché au pied de l'homme un lourd boulet pour le retenir là, esclave, dans la boue, courbé, dans les ténèbres.

L'homme peut-il donc alors ne pas faire des fautes mortelles ?

Peut-il ne pas les faire s'il n'a plus que de la volonté mauvaise, en lui-même ? Alors, alors seulement, Dieu ne pardonne pas. Mais quand l'homme a de la bonne volonté et accomplit même des actes spontanés de vertu, il finit certainement par arriver à posséder la Vérité, car la bonne volonté mène à Dieu, et Dieu, le Père très Saint, se penche, plein d'amour, de pitié, d'indulgence, pour aider, pour bénir, pour pardonner à ses enfants qui ont bonne volonté. C'est pour cela que l'homme de cette barque a été pleinement aimé, car n'ayant pas la volonté de pécher, il n'avait pas péché.

Allez maintenant en paix à vos maisons. Les étoiles ont occupé tout le ciel et la lune revêt le monde de pureté. Allez, obéissants comme les étoiles et rendez-vous purs comme la lune, car Dieu aime ceux qui sont obéissants et purs d'esprit et Il bénit ceux qui mettent en chacune de leurs actions la bonne volonté d'aimer Dieu et les frères et de travailler à sa gloire et à leur profit.

La paix soit avec vous !"

Et Jésus rouvre ses bras pour bénir, pendant que s'éloignent les barques qui l'entourent, qu'elles se séparent, chacune prenant sa propre direction. Pierre est si heureux qu'il ne pense pas au départ.



*À Ippo.
Prédication près du refuge du lépreux.
Paraboles des dix monuments.*

Parabole des deux fils qui suivent les dix monuments (commandements) en gravissant une montagne

Et elle ne change pas, et elle ne peut changer. Beaucoup, pour s'excuser, en Israël diront pour se justifier de n'être pas saints même après le passage du Sauveur sur la Terre : "Je n'ai pas trouvé manière de le suivre et de l'entendre". Mais leur excuse n'a aucune valeur, car le Sauveur n'est pas venu apporter une nouvelle Loi, mais pour confirmer la première, l'unique Loi, ou plutôt pour la reconfirmer justement dans sa nudité sainte, dans sa simplicité parfaite. Pour confirmer par l'amour et par les promesses d'un amour assuré de Dieu, ce qui d'abord avait été dit avec rigueur d'un côté et entendu avec crainte de l'autre.

Pour bien vous faire comprendre ce que sont les dix commandements et combien il est important de les suivre, je vous dis cette parabole.

■ Un père de famille avait deux fils pareillement aimés et desquels il voulait dans la même mesure être le bienfaiteur. Ce père possédait, outre la demeure où étaient ses fils, des possessions où étaient cachés de grands trésors. Les fils connaissaient l'existence de ces trésors, mais ne connaissaient pas la route pour y aller.

En effet le père, pour des motifs particuliers, n'avait pas dévoilé à ses enfants le chemin pour y arriver et cela pendant de très nombreuses années. Pourtant à un certain moment, il appela ses deux fils et leur dit : "Il est bon que désormais vous connaissiez où sont les trésors que votre père a mis de côté pour vous, pour pouvoir y arriver quand je vous le dirai. En attendant, connaissez-en le chemin et les signaux que j'y ai placés pour que vous ne perdiez pas le bon chemin.

Écoutez-moi donc. Les trésors ne sont pas dans une plaine où stagnent les eaux, où brûle la canicule, où la poussière abîme tout, où les épines et les ronces étouffent la végétation et où les voleurs peuvent facilement arriver pour dérober. Les trésors sont au sommet de cette haute montagne, élevée et raboteuse. Je les ai placés là au sommet et ils

vous y attendent. La montagne a plus d'un sentier, elle en a même un grand nombre, mais un seul est bon. Quant aux autres, certains finissent sur un précipice, d'autres dans des cavernes sans issues, d'autres dans des fossés d'eau boueuse, d'autres dans des nids de vipères, d'autres sur des cratères de soufre enflammé, d'autres contre des murailles infranchissables. Le bon sentier, au contraire, est fatigant, mais il arrive au sommet sans être interrompu par des précipices ou d'autres obstacles. Pour que vous puissiez le reconnaître, j'y ai mis tout au long, à des distances régulières, dix monuments de pierre sur lesquels sont gravés, pour vous guider, ces trois mots : 'Amour, obéissance, victoire'. Allez en suivant ce sentier, et vous arriverez au lieu du trésor. Moi, ensuite, par un autre chemin connu de moi seul, je viendrai et je vous ouvrirai les portes pour que vous soyez heureux".

Les deux fils saluèrent le père qui répéta, tant que ses deux fils purent l'entendre : "Suivez le chemin que je vous ai dit. C'est pour votre bien. Ne vous laissez pas tenter par les autres, même s'ils vous semblent meilleurs. Vous perdriez le trésor et moi, avec lui ... Les voilà arrivés au pied de la montagne. Un premier monument se trouvait à la base, exactement au commencement du sentier qui était au milieu d'une rangée de sentiers qui escaladaient la montagne en tous sens. Les deux frères commencèrent l'ascension sur le bon sentier. Il était encore très bon au commencement, bien que sans un brin d'ombre. Du haut du ciel, le soleil y tombait à pic l'inondant de lumière et de chaleur. La roche blanche où il était taillé, le ciel pur au-dessus de leurs têtes, la chaleur du soleil qui enveloppait leurs membres, voilà ce que les frères voyaient et ressentaient. Mais animés encore par la bonne volonté, par le souvenir du père et de ses recommandations, ils montaient joyeusement vers la cime. Voici le second monument... et puis le troisième. Le sentier était de plus en plus fatigant, solitaire, brûlant. On ne voyait même pas les autres sentiers où il y avait de l'herbe, des arbres, des eaux claires, et surtout une montée plus douce parce que moins rapide et tracée sur un sol qui n'était pas rocheux.

"Notre père veut nous faire arriver morts" dit un fils en arrivant au quatrième monument. Et il commença à ralentir la marche. L'autre l'encouragea à poursuivre en disant : "Il nous aime comme d'autres lui-même et plus encore, puisqu'il nous a sauvé le trésor si merveilleusement. Ce sentier dans la roche, qui, sans déviations monte du bas au sommet, c'est lui qui l'a creusé. Ces monuments, c'est lui qui les a faits pour nous guider. Réfléchis, mon frère ! C'est lui, lui tout seul, qui a fait tout cela par amour ! Pour nous le donner ! Pour nous faire arriver sans erreur possible et sans danger".

Ils marchèrent encore, mais les sentiers laissés en contrebas se rapprochaient du sentier dans la roche et ils se rapprochaient d'autant plus souvent que le sentier conduisant à la cime devenait plus étroit. Et comme ils étaient beaux, ombragés, engageants !...

"Je prendrais bien un de ceux-ci" dit le fils mécontent en arrivant au sixième monument. "D'autant plus que celui-là va à la cime".

"Tu ne peux pas le dire... Tu ne vois pas s'il monte ou s'il descend..."

"Le voilà là-haut !"

"Tu ne sais pas si c'est celui-là. Et puis le père a dit de ne pas quitter le bon sentier..."

C'est de mauvaise grâce que le non chalant continue.

Voilà le septième monument : "Oh ! pour moi, je m'en vais vraiment".

"Ne le fais pas, frère !"

Ils montent par le sentier vraiment très difficile désormais, mais la cime désormais était proche...

Voilà le huitième monument et tout proche, le côtoyant, le sentier fleuri. "Oh ! Tu le vois, peut-être pas en ligne droite, mais il monte vraiment celui-ci?"

"Tu ne sais pas si c'est celui-là".

"Si. Je le reconnais".

"Tu te trompes".

"Non, je m'en vais".

"Ne le fais pas. Pense au père, aux dangers, au trésor".

"Mais qu'ils se perdent tous ! Que ferai-je du trésor si j'arrive mourant au sommet ? Quel danger plus grand que ce chemin ? Et quelle haine plus grande que celle du père qui nous a bernés avec ce sentier pour nous faire mourir ? Adieu ! J'arriverai avant toi, et vivant..." et il se jette dans le sentier contigu et disparaît en poussant un cri de joie derrière les arbres qui font de l'ombre.

L'autre continue tristement... Oh ! la route, dans son dernier parcours, était vraiment effroyable ! Le voyageur n'en pouvait plus. Il était comme ivre de fatigue, de soleil ! Au neuvième monument, il s'arrêta haletant, s'appuya sur la pierre gravée en lisant machinalement les paroles qui étaient gravées. Tout près il y avait un sentier avec de l'ombre, de l'eau, des fleurs... "Je le prendrais bien... Mais non ! Non. Ici est écrit, et c'est mon père qui l'a écrit : 'Amour, obéissance, victoire'. Je dois croire. À son amour, à sa vérité, et je dois obéir pour montrer mon amour... Allons... Que l'amour me soutienne..." Voici le dixième monument... Le voyageur, épuisé, brûlé par le soleil, marchait courbé comme sous un joug... C'était l'amoureux et saint joug de la fidélité qui est amour, obéissance, force, espérance, justice, prudence, tout... Au lieu de s'appuyer, il se laissa tomber assis à ce peu d'ombre que le monument faisait sur le sol. Il se sentait mourir... Du sentier voisin venait un bruit de ruisseaux et une odeur de bois... "Père, père, aide-moi par ton esprit, dans la tentation... aide-moi à être fidèle jusqu'à la fin !".

De loin, riante, la voix du frère : "Viens, je t'attends. Ici, c'est un eden... Viens..."

"Si j'y allais ?..." et en criant très fort: "On monte vraiment au sommet ?"

"Oui, viens. Il y a une galerie fraîche et qui mène là-haut. Viens ! Je le vois déjà le sommet au-delà de la galerie, dans le rocher..."

"J'y vais ? Je n'y vais pas ?... Qui va me secourir ?... J'y vais..." Il appuya les mains pour se relever et, pendant qu'il

le faisait, il remarqua que les paroles gravées n'étaient plus nettes comme celles du premier monument : "À chaque monument, les mots étaient plus légers... C'est comme si mon père, épuisé, avait eu du mal à les graver. Et... regarde !... Ici aussi ce signe rouge brun qui était déjà visible dès le cinquième monument... Mais ici il emplit le creux de chaque mot et il a coulé marquant le rocher comme de larmes sombres, comme... de sang..." Il gratta avec le doigt là où il y avait une tache large comme les deux mains. Et la tache s'en alla, laissant découvertes, fraîches, ces paroles : "C'est ainsi que je vous ai aimés, jusqu'à répandre mon sang pour vous conduire au Trésor".

"Oh ! oh ! mon père ! Et moi, je pouvais penser à ne pas suivre ton commandement ?! Pardon, mon père ! Pardon". Le fils pleura contre le rocher, et le sang qui remplissait les mots se refit frais, brillant comme du rubis, et les larmes furent nourriture et boisson pour le bon fils, et force... Il se leva... par amour, il appela son frère, fort, très fort... Il voulait lui dire sa découverte... l'amour du père, lui dire : "Reviens". Personne ne répondit...

Le jeune homme reprit sa marche, presque à genoux sur la pierre brûlante car, par la fatigue, son corps était vraiment à bout, mais son esprit était serein. Voici le sommet... Et là, voici le père.

"Mon Père !"

"Fils chéri !"

Le jeune homme s'abandonna sur le sein paternel, le père l'accueillit en le couvrant de baisers.

"Tu es seul ?"

"Oui... Mais mon frère va bientôt arriver..."

"Non. Il ne viendra plus. Il a quitté la voie des dix monuments. Il n'est pas revenu après les premières désillusions qui l'avertissaient. Tu veux le voir ? Le voilà. Dans le gouffre de feu... Il s'est entêté dans la faute. Je lui aurais encore pardonné et je l'aurais attendu si, après avoir reconnu son erreur, il était revenu sur ses pas et si, bien qu'en retard, il était passé par où l'amour est passé le premier, en souffrant jusqu'à répandre le meilleur de son sang, ce qu'il y avait de plus cher en lui, pour vous".

"Il ne savait pas..."

"S'il avait regardé avec amour les paroles gravées dans les dix monuments, il aurait lu leur vraie signification. Tu l'as lu dès le cinquième monument et tu l'as fait remarquer à l'autre en disant : 'Ici, le père a dû s'être blessé !' et tu l'as lu au sixième, septième, huitième, neuvième... toujours plus clairement, jusqu'à ce que tu aies eu l'instinct de découvrir ce qu'il y avait sous mon sang. Sais-tu le nom de cet instinct ? 'Ton union véritable avec moi'. Les fibres de ton cœur, confondues avec les miennes, ont tressailli, et elles t'ont dit : 'Ici tu auras la mesure de la manière dont t'aime le père'. Maintenant entre en possession du Trésor et de moi-même, toi, affectueux, obéissant, victorieux pour toujours".

Voilà la parabole.

Les dix monuments sont les dix commandements. Votre Dieu les a gravés et mis sur le sentier qui mène au Trésor

éternel, et Il a souffert pour vous conduire à ce sentier. Vous souffrez ? Dieu aussi. Vous devez faire effort sur vous-mêmes ? Dieu aussi.

Savez-vous jusqu'à quel point ? En souffrant de se séparer de Lui-même et en s'efforçant pour connaître l'être humain avec toutes les misères que l'humanité porte avec elle : naître, souffrir le froid, la faim, la fatigue et les sarcasmes, les affronts, les haines, les embûches et enfin la mort en donnant tout son Sang pour vous donner le Trésor. Voilà ce que souffre Dieu, descendu pour vous sauver. Voilà ce que souffre Dieu en haut des Cieux, en se permettant à Lui-même de le souffrir.

En vérité je vous dis qu'aucun homme, si fatigant que soit son sentier pour arriver au Ciel, ne suivra jamais un sentier plus fatigant et plus douloureux que celui que le Fils de l'homme parcourt pour venir du Ciel à la Terre, et de la Terre au Sacrifice pour vous ouvrir les portes du Trésor. Mon Sang est déjà dans les tables de la Loi. Mon Sang est dans le Chemin que je vous trace. C'est sous l'ondée de mon Sang que s'ouvre la porte du Trésor. C'est par mon Sang qui la lave et la nourrit que votre âme se fait pure et forte. Mais pour qu'il ne soit pas répandu en vain, vous devez suivre la Loi immuable des dix commandements.

Maintenant, reposons-nous. Au coucher du soleil, j'irai vers Ippo, Jean à la purification, vous à vos maisons. Que la paix du Seigneur soit avec vous.



En haute Galilée- Environ du lac Méron et puis Corozain

Parabole sur la distribution des eaux

Certainement s'est répandue la nouvelle que le Maître est là et qu'il va parler avant le soir. Les alentours de la maison fourmillent de gens qui parlent tout bas, sachant que le Maître se repose et ne voulant pas l'éveiller, ils attendent patiemment sous les arbres qui les défendent du soleil mais pas de la chaleur qui est encore forte. Il n'y a pas de malades, il me semble du moins, mais comme toujours il y a des enfants, et Anne, pour les tenir tranquilles, fait distribuer des fruits. Mais Jésus ne dort pas longtemps, et le soleil est encore haut sur l'horizon quand il apparaît, écartant le rideau et souriant à la foule. Il est seul. Les apôtres probablement continuent de dormir.

Jésus se dirige vers les gens pour aller se placer du côté de la margelle basse d'un puits qui certainement sert pour arroser les arbres de ce verger, parce que de petits canaux partent en éventail du puits pour s'en aller ensuite à travers les arbres. Il s'assoit sur la margelle basse, et aussitôt il se met à parler.

■ "Écoutez cette parabole.

Un riche seigneur avait beaucoup de gens, qui dépendaient de lui, disséminés dans de nombreux endroits de ses possessions. Ces dernières n'étaient pas toutes riches en eau et en terres fertiles. Il y avait aussi des endroits qui souffraient du manque d'eau et plus que les lieux c'étaient les personnes qui souffraient, car si le terrain était cultivé avec des plantes qui résistaient à la sécheresse, les gens souffraient beaucoup de la rareté de l'eau. Le riche seigneur avait au contraire, à l'endroit où il habitait, un lac tout plein d'eau où s'écoulaient des sources souterraines.

Un jour le seigneur se décida à faire un voyage à travers ses possessions. Il vit que certaines, les plus proches du lac, avaient de l'eau en abondance; les autres, éloignées, en étaient privées : ils n'avaient que le peu d'eau que Dieu leur envoyait avec les pluies. Il vit aussi que ceux qui avaient de l'eau en abondance n'étaient pas bons avec leurs frères qui manquaient d'eau et ils lésinaient même une seille d'eau s'excusant par la crainte de rester privés d'eau. Le seigneur réfléchit. Il prit une décision : "Je vais dévier les eaux de mon lac vers les plus proches, et je leur donnerai l'ordre de ne plus refuser l'eau à mes serviteurs éloignés et qui souffrent de la sécheresse du sol".

Il entreprit tout de suite les travaux. Il fit creuser des canaux qui amenaient la bonne eau du lac aux possessions les plus proches où il fit creuser de grandes citernes, de façon que l'eau se réunisse en quantité augmentant ainsi les ressources d'eau qui étaient dans le lieu. De celles-ci, il fit partir des canaux moins importants pour alimenter d'autres citernes plus éloignées. Ensuite il appela ceux qui vivaient dans ces endroits et il leur dit : "Souvenez-vous que ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour vous donner le superflu, mais pour favoriser par votre intermédiaire ceux qui manquent même du nécessaire. Soyez donc miséricordieux comme je le suis" et il les congédia.

Il se passa du temps, et le riche seigneur se décida à faire un nouveau voyage à travers toutes ses possessions. Il vit que celles qui étaient les plus proches s'étaient embellies et qu'elles n'étaient pas seulement riches de plantes utiles, mais aussi de plantes ornementales, de bassins, de piscines, de fontaines établis dans leurs maisons un peu partout et dans le voisinage.

"Vous avez fait de ces demeures des maisons de riches" observa le seigneur. "Même moi, je n'ai pas tant de beautés superflues" et il demanda : "Mais les autres viennent ? Leur avez-vous donné abondamment ? Les petits canaux sont-ils alimentés ?"

"Oui, ils ont eu tout ce qu'ils ont demandé. Ils sont même exigeants, ils ne sont jamais contents, ils n'ont ni prudence ni mesure, ils viennent demander à toutes les heures comme si nous étions leurs "serviteurs, et nous devons nous défendre pour protéger ce que nous avons. Ils ne se contentaient plus des canaux et des petites citernes, ils viennent jusqu'aux grandes".

"Et c'est pour cela que vous avez enclos les propriétés et mis en chacune des chiens féroces ?"

"Pour cela, seigneur. Ils entraient sans précautions, ils prétendaient tout nous enlever et abîmaient tout..."

"Mais leur avez-vous réellement donné ? Vous savez que c'est pour eux que j'ai fait cela, et que je vous ai faits intermédiaires entre le lac et leurs terres arides ? Je ne comprends pas... J'avais fait prendre du lac suffisamment pour qu'il y en ait pour tous, mais sans gaspillage".

"Et pourtant, crois bien que nous n'avons jamais refusé l'eau".

Le seigneur se dirigea vers ses possessions plus lointaines. Les grands arbres adaptés à l'aridité du sol étaient verts et feuillus. "Ils ont dit vrai" dit le seigneur en les voyant de loin qui frémissaient au vent. Mais il s'en approcha et vit par dessous le terrain brûlé, presque mortes les herbes que broutaient péniblement des brebis épuisées, envahis par le sable les jardins près des maisons, et puis il vit les premiers cultivateurs, souffrants, l'œil fébrile et humiliés... Ils le regardaient et baissaient la tête en s'éloignant comme s'ils avaient peur.

Étonné de cette attitude, il les appela à lui. Ils s'approchèrent, tremblants. "Que craignez-vous ? Ne suis-je plus votre bon seigneur qui a eu soin de vous et qui par des travaux prévoyants vous a soulagé de la pénurie de l'eau ? Pourquoi ces visages de malades ? Pourquoi ces terres arides ? Pourquoi les troupeaux sont-ils si petits ? Et pourquoi semblez-vous avoir peur de moi ? Parlez sans crainte, dites à votre seigneur ce qui vous fait souffrir".

Un homme parla au nom de tous. "Seigneur, nous avons eu une grande déception et beaucoup de peine. Tu nous avais promis du secours et nous avons perdu même ce que nous avions auparavant et nous avons perdu l'espoir en toi".

"Comment ? Pourquoi ? N'ai-je pas fait venir l'eau en abondance aux plus proches, en leur donnant l'ordre de vous faire profiter de l'abondance ?"

"C'est ce que tu as dit ? Vraiment ?"

"Bien sûr, certainement. Le sol m'empêchait de faire arriver l'eau jusqu'ici directement, mais avec de la bonne volonté, vous pouviez aller aux petits canaux des citernes, y aller avec des outres et des ânes prendre autant d'eau que vous vouliez. N'aviez-vous pas assez d'ânes et d'outres ? Et n'étais-je pas là pour vous les donner ?"

"Voilà ! Moi, je l'avais dit ! J'ai dit: 'Ce ne peut être le seigneur qui a donné l'ordre de refuser l'eau. Si nous étions allés !'"

"Nous avons eu peur. Ils nous disaient que l'eau était une récompense pour eux et que nous étions punis". Et ils racontèrent au bon patron que les fermiers des possessions bénéficiaires leur avaient dit que le seigneur, pour punir les serviteurs des terres arides qui ne savaient pas produire davantage, avait donné l'ordre de mesurer non seulement l'eau des citernes, mais celle des puits primitifs. De cette façon, si auparavant ils en avaient jusqu'à deux cent bâtés par jour pour eux et leurs terres qu'il leur fallait porter péniblement sur un long parcours, ils n'en avaient maintenant que cinquante et, pour avoir cette quantité pour les hommes et pour les animaux, ils devaient aller aux ruisselets voisins des lieux bénis, là où débordait l'eau des jardins et des bains, pour y prendre une eau trouble, et ils mouraient. Ils mouraient de maladie et de soif, et les jardins mouraient et aussi les brebis...

"Oh ! c'en est trop ! Il faut que cela finisse. Prenez votre mobilier et vos animaux et suivez-moi. Vous allez fatiguer un peu, épuisés comme vous l'êtes, mais ensuite ce sera la paix. J'irai lentement, pour permettre à votre faiblesse de me suivre. Je suis un bon maître, un père pour vous, et je pourvois aux besoins de mes enfants". Et il se mit lentement en chemin, suivi de la triste foule de ses serviteurs et de leurs animaux tout heureux cependant du réconfort de l'amour de leur bon maître.

Ils arrivèrent aux terres bien pourvues d'eau. En y arrivant, le maître en prit quelques-uns parmi les plus forts et il leur dit : "Allez en mon nom demander de quoi vous désaltérer".

"Et s'ils lancent les chiens contre nous ?"

"Je suis derrière vous, ne craignez pas. Allez dire que je vous envoie et qu'ils ne ferment pas leurs cœurs à la justice parce que toutes les eaux appartiennent à Dieu, et que les hommes sont frères. Qu'ils ouvrent tout de suite les canaux".

Ils allèrent, et le maître derrière eux. Ils se présentèrent à un portail, et le maître resta caché derrière le mur de clôture. Ils appelèrent. Les fermiers accoururent. "Que voulez-vous ?"

"Ayez miséricorde de nous, nous mourons. Le maître nous envoie avec l'ordre de prendre l'eau qu'il a fait venir pour nous. Il dit que c'est Dieu qui lui l'a donnée; et que lui vous l'a donnée pour nous, car nous sommes frères, et il dit d'ouvrir tout de suite les canaux".

"Ah ! Ah !" dirent en riant les cruels. "Des frères, cette troupe de déguenillés ? Vous mourez ? Tant mieux. Nous prendrons vos terrains, nous y amènerons l'eau. Alors, oui, nous l'amènerons et nous rendrons ces lieux fertiles. L'eau pour vous ? Imbéciles ! L'eau nous appartient".

"Pitié, nous mourons. Ouvrez, c'est l'ordre du maître".

Les fermiers méchants se consultèrent puis ils dirent : "Attendez un moment" et ils s'en allèrent en courant. Puis ils revinrent et ouvrirent, mais ils avaient des chiens et de lourdes matraques... Les pauvres prirent peur. "Entrez, entrez... Vous n'entrez pas maintenant que nous avons ouvert ? Ensuite vous direz que nous n'étions pas généreux..." Un imprudent entra et une grêle de coups de bâtons lui tombèrent dessus, pendant que les chiens détachés s'élançaient sur les autres. Le maître sortit de derrière le mur. "Que faites-vous, cruels ? Maintenant je vous connais, vous et vos animaux, et je vous frappe" et il lança des flèches contre les chiens et entra ensuite, sévère et courroucé. "C'est ainsi que vous exécutez mes ordres ? C'est pour cela que je vous ai donné ces richesses ? Appelez tous les vôtres, je veux vous parler. Et vous" dit-il en s'adressant aux serviteurs assoiffés, "entrez avec vos femmes et vos enfants, vos brebis et vos ânes, vos pigeons et vos autres animaux, buvez, rafraîchissez-vous et cueillez ces fruits juteux, et vous, petits innocents, courez parmi les fleurs. Profitez-en. La justice est dans le cœur du bon maître et la justice sera pour tous":

Et pendant que les assoiffés couraient aux citernes et se plongeaient dans les piscines, que les bestiaux allaient aux bassins, et que tout était allégresse pour eux, les autres accouraient de tous côtés, craintifs.

Le maître monta sur le bord d'une citerne et il dit : "J'avais fait ces travaux et je vous avais fait dépositaires de mes ordres et de ces trésors, car je vous avais choisis pour être mes ministres. Vous avez échoué dans l'épreuve. Vous paraissiez bons. Vous deviez l'être, car le bien-être devrait rendre bons, reconnaissants envers le bienfaiteur, et je vous avais toujours favorisés en vous donnant la location de ces terres bien arrosées. L'abondance et mon élection vous ont rendus durs, plus arides que les terres que vous avez rendues complètement arides, plus malades que ces assoiffés. Eux en effet, avec l'eau peuvent guérir, alors que vous, avec votre égoïsme, avez brûlé votre esprit qui aura beaucoup de mal à guérir, et c'est bien difficilement que reviendra en vous l'eau de la charité. Maintenant, je vous punis. Allez dans les leurs terres et souffrez ce qu'eux ont souffert".

"Pitié, Seigneur ! Pitié pour nous ! Tu veux donc nous y faire périr ? Tu as moins de pitié pour nous hommes que nous pour les animaux ?"

"Et eux, que sont-ils ? Ne sont-ils pas des hommes vos frères ? Quelle pitié aviez-vous ? Ils vous demandaient de l'eau, vous leur donniez des coups de bâtons et des sarcasmes. Ils vous demandaient ce qui m'appartient et que je

vous avais donné, et vous le refusiez en disant que c'était à vous. A qui est l'eau ? Je ne dis même pas moi, que l'eau du lac m'appartient bien que le lac m'appartienne. L'eau appartient à Dieu. Qui de vous a créé une seule goutte de rosée ? Allez !... Et à vous je dis, à vous qui avez souffert: soyez bons. Faites-leur ce que vous auriez voulu qu'il vous soit fait. Ouvrez les canaux qu'eux ont fermés et faites-leur couler l'eau dès que vous le pourrez. Je vous fais mes distributeurs pour ces frères coupables auxquels je laisse la possibilité et le temps de se racheter. Et c'est le Seigneur Très-Haut, plutôt que moi, qui vous confie la richesse de ses eaux pour que vous deveniez la providence de ceux qui en manquent. Si vous savez le faire avec amour et justice, en vous contentant du nécessaire, en donnant le superflu aux malheureux, en étant justes, en n'appelant pas vôtre ce qui est don reçu et plutôt don confié, grande sera votre paix, et l'amour de Dieu et le mien seront toujours avec vous".

La parabole est finie, et tout le monde peut la comprendre. Je vous dis seulement que celui qui est riche est le dépositaire de la richesse que Dieu lui accorde avec l'ordre d'en être le distributeur pour ceux qui souffrent. Réfléchissez à l'honneur que Dieu vous fait en vous appelant à collaborer à l'œuvre de la Providence en faveur des pauvres, des malades, des veuves, des orphelins. Dieu pourrait faire pleuvoir de l'argent, des vêtements, des vivres sur les pas des pauvres. Mais alors il enlèverait au riche de grands mérites : ceux de la charité envers les frères. Tous les riches ne peuvent être savants, mais tous peuvent être bons. Tous les riches ne peuvent soigner les malades, ensevelir les morts, visiter les malades et les prisonniers. Mais tous les riches, ou même simplement ceux qui ne sont pas pauvres, peuvent donner un pain, une gorgée d'eau, un vêtement qu'on ne porte plus, accueillir près du feu celui qui tremble de froid, sous son toit celui qui n'a pas de maison, et qui est sous la pluie ou en plein soleil. Le pauvre, c'est celui qui manque du nécessaire pour vivre. Les autres ne sont pas pauvres, ils ont des moyens limités, mais ils sont toujours riches par rapport à ceux qui meurent de faim, de privations, de froid.

Je m'en vais. Je ne puis faire de bien aux pauvres de ces parages. Et mon cœur souffre en pensant qu'ils perdent un ami... Eh bien, Moi qui vous parle, et vous savez qui je suis, je vous demande d'être la providence des pauvres qui restent sans leur Ami miséricordieux. Faites l'aumône, et aimez-les en mon nom, en souvenir de Moi... Soyez mes continuateurs. Soulagez par cette promesse mon cœur accablé : que dans les pauvres, vous me verrez toujours, et que vous les accueillerez comme les plus vrais représentants du Christ qui est pauvre, qui a voulu être pauvre pour l'amour de ceux qui sont les plus malheureux sur la Terre, et pour expier par ses privations et son poignant amour les prodigalités injustes et les égoïsmes des hommes.

Souvenez-vous ! La charité, la miséricorde est récompensée éternellement. Souvenez-vous ! La charité, la miséricorde est l'absolution des fautes. Dieu pardonne beaucoup à celui qui aime, et l'amour pour les indigents qui ne peuvent rien donner en échange est l'amour le plus méritoire aux yeux de Dieu. Rappelez-vous les paroles que je vous dis jusqu'à la fin de la vie et vous serez sauvés et bienheureux dans le royaume de Dieu.

Que ma bénédiction descende sur ceux qui reçoivent la parole du Seigneur et la font action. "



Parabole de la Grenade

Jésus mange et il sourit à des enfants qui se sont serrés contre ses genoux y posant leurs têtes, ou le regardant manger comme s'ils voyaient je ne sais quoi, Jésus, arrivé aux fruits et au miel, leur en donne, en mettant dans la bouche des plus petits des grains de raisin ou des bouchées couvertes de miel filant, comme si c'étaient des oisillons.

Un enfant — certainement elles lui plaisent et il espère en avoir — s'en va en courant à travers les gens vers un verger et il revient avec les bras serrés contre sa petite poitrine pour en faire un petit panier vivant ou reposent trois grenades d'une beauté et d'une grosseur merveilleuses, et il les offre avec insistance à Jésus.

Jésus prend les fruits et il en ouvre deux pour faire autant de parts qu'il a de petits amis, et il les distribue. Puis, prenant dans la main la troisième, il se lève et commence à parler en tenant dans la main gauche bien en vue, la magnifique grenade.

■ "À quoi comparerai-je le monde en général, et en particulier la Palestine, autrefois, et dans la pensée de Dieu, unie en une Nation unique et puis séparée par une erreur et une haine opiniâtre entre frères ? À quoi comparerai-je Israël comme il s'est réduit volontairement ? Je le comparerai à cette grenade. Et en vérité je vous dis que les dissensions qui existent entre juifs et samaritains, se reproduisent sous des formes et dans des mesures différentes, mais avec un même fond de haine, entre toutes les nations du monde, et parfois entre les provinces d'une même nation. Et on dit que ces dissensions sont insurmontables comme si c'étaient des choses créées par Dieu Lui-même. Non. Le Créateur n'a pas fait autant d'Adam et autant d'Ève qu'il y a de races opposées l'une à l'autre, qu'il y a de tribus, qu'il y a de familles qui sont dressées l'une contre l'autre comme des ennemis.

Il a fait *un seul Adam et une seule Ève, et d'eux sont venus tous les hommes*, qui se sont répandus ensuite pour peupler la Terre, comme si c'était une seule maison qui s'enrichit de plus en plus de pièces à mesure que grandissent les enfants et qu'ils contractent mariage pour procréer des descendants à leurs pères. Pourquoi alors tant de haine entre les hommes, tant de barrières, tant d'incompréhensions ? Vous avez dit : "Nous savons être unis, en sentant que nous sommes frères". Ce n'est pas assez. Vous devez aimer aussi ceux qui ne sont pas samaritains.

Regardez ce fruit : vous en connaissez la saveur et non seulement la beauté. Fermé comme il l'est, il vous promet déjà le doux suc de son intérieur. Une fois ouvert, il réjouit aussi la vue avec ses rangées serrées de grains semblables à autant de rubis enfermés dans un coffre-fort. Mais malheur à l'imprudent qui le mord sans l'avoir débarrassé des séparations très amères qui se trouvent entre les familles de grains. Il s'empoisonnerait les lèvres et les viscères, et il rejetterait le fruit en disant: "C'est du poison".

Il en est de même des séparations et des haines entre un peuple et un autre peuple, entre une tribu et une autre tribu, elles rendent "poison" ce qui avait été créé pour être douceur. Elles sont inutiles et elles ne font, comme dans ce fruit, que créer des limites qui réduisent l'espace, compriment et font souffrir. Elles sont amères et à celui qui mord, ou à celui qui mord le voisin qu'il n'aime pas, pour l'offenser et le faire souffrir, elles donnent une amertume qui

empoisonne l'esprit. Sont-elles ineffaçables ? Non. La bonne volonté les supprime, comme la main d'un enfant enlève ces séparations amères qui se trouvent dans le doux fruit que le Créateur a fait pour les délices de ses enfants.

Et la bonne volonté, le premier à l'avoir, c'est le même Unique Seigneur qui est le Dieu des juifs comme des galiléens, et des samaritains comme des batanéens. Il le montre en envoyant l'Unique Sauveur qui sauvera les uns et les autres sans demander autre chose que la foi dans sa Nature et sa Doctrine. Le Sauveur qui vous parle passera pour abattre les barrières inutiles, pour effacer le passé qui vous a divisé, pour mettre à la place un présent qui vous rend frères en son Nom. Vous tous d'ici et d'au-delà des frontières, vous n'avez qu'à le seconder, et la haine tombera, et tombera l'avilissement qui suscite la rancœur, et tombera l'orgueil qui suscite l'injustice.

Voici mon commandement: que les hommes s'aiment comme des frères qu'ils sont. Qu'ils s'aiment comme le Père des Cieux les aime et comme les aime le Fils de l'homme qui, par la nature humaine qu'il a prise, se sent frère des hommes, et qui par sa Paternité se sent maître de vaincre le Mal avec toutes ses conséquences. Vous avez dit: "C'est notre loi de ne pas trahir". Alors commencez par ne pas trahir vos âmes en les privant du Ciel. Aimez-vous les uns les autres, aimez-vous en Moi, et la paix arrivera aux esprits des hommes, comme il a été promis. Et il viendra le Règne de Dieu qui est un Règne de paix et d'amour pour tous ceux qui ont la volonté sincère de servir le Seigneur leur Dieu.

Je vous quitte. Que la Lumière de Dieu illumine vos cœurs... Allons..."

Il s'enveloppe dans son manteau, prend son sac en bandoulière, et il marche en tête, ayant de chaque côté Pierre et le notable qui a parlé au début. En arrière les apôtres, et plus en arrière, car il n'est pas possible d'avancer en groupe sur le sentier qui longe le torrent, des jeunes gens d'Éphraïm...



Parabole du roi puissant, dont le royaume était très vaste, et qui voulut aller un jour visiter ses sujets

"Non, Marie. Les fêtes ne sont pas pour les vieux. Et moi, je ne crois pas ce que disent la plupart des gens. Je me rappelle les paroles de Siméon... Il a annoncé une épée dans le cœur de cette jeune Femme, car le monde n'aimera pas tout entier le Sauveur... Il a dit que la ruine ou la résurrection viendra pour beaucoup par Lui... et il y a Isaïe... et il y a David... Non. Je préfère mourir et attendre sa grâce de là-bas... Et de là-bas son Règne..."

"Père, tu vois plus clair que les jeunes. Mon Royaume c'est celui des Cieux. Mais pour toi, ma venue n'est pas ruine car tu sais croire en Moi. Allons chez toi. Je reste avec toi" et conduit par le vieillard, il va à une maisonnette blanche dans une petite rue au milieu des jardins, qui se sont dépouillés de leurs feuilles arrachées par le vent, et il y entre avec Pierre, les deux fils d'Alphée, et Jean. Les autres se dispersent dans les autres maisons...

...pour revenir après un moment s'entasser dans la maisonnette, le jardin, la terrasse sur le toit, jusqu'à monter sur le muret en pierres sèches qui sépare de la route un côté du jardin, sur un noyer puissant et sur un pommier robuste, sans se soucier du vent qui ne fait que grandir et soulève la poussière.

Ils veulent entendre Jésus. Et Jésus hésite un moment, puis il commence à parler en se tenant sur le seuil de la cuisine, de façon que la voix se répande à l'intérieur et à l'extérieur de la maison.

■ "Un roi puissant, dont le royaume était très vaste, voulut aller un jour visiter ses sujets. Il habitait dans un palais élevé d'où, par ses serviteurs et ses messagers, il envoyait ses ordres et faisait parvenir ses bienfaits à ses sujets, qui ainsi connaissaient son existence, l'amour qu'il avait pour eux, ses projets, mais ne le connaissaient pas personnellement, ne connaissaient pas sa voix et son langage.

En un mot, ils savaient qu'il existait et qu'il était leur seigneur, mais rien de plus. Et comme il arrive souvent, de ce fait, beaucoup de ses lois et de ses instructions étaient déformées, ou par mauvaise volonté ou par incapacité de les comprendre, si bien que les intérêts des sujets et les désirs du roi, qui les voulait heureux, en subissaient un dommage. Il était obligé de les punir parfois et il en souffrait plus qu'eux, et les punitions n'amenaient pas d'amélioration. Il dit alors : "J'irai, je leur parlerai directement. Je me ferai connaître. Ils m'aimeront, me suivront mieux et deviendront heureux". Et il quitta sa demeure élevée pour venir parmi son peuple.

Ce fut un grand étonnement qu'occasionna sa venue. Le peuple s'émut, s'agita, les uns avec joie, d'autres avec terreur, certains avec colère, d'autres avec défiance, d'autres avec haine. Le roi, patient, sans jamais se lasser, se mit à approcher aussi bien ceux qui l'aimaient, que ceux qui le craignaient, que ceux qui le haïssaient. Il se mit à expliquer sa loi, à écouter ses sujets, à leur donner ses bienfaits, à les supporter. Et plusieurs finirent par l'aimer, par

ne plus le fuir parce qu'il était trop grand; quelques-uns, peu nombreux, cessèrent même de se défier et de haïr. C'étaient les meilleurs. Mais beaucoup restèrent ce qu'ils étaient, ne possédant pas en eux la bonne volonté. Mais le roi, qui était très sage, supporta aussi cela, en se réfugiant dans l'amour des meilleurs pour être récompensé de ses fatigues.

Pourtant qu'arriva-t-il ? Il arriva que même parmi les meilleurs il ne fut pas compris par tous. Il venait de si loin ! Son langage était si nouveau ! Ses volontés étaient si différentes de celles de ses sujets ! Et il ne fut pas compris par tous... Et même certains le firent souffrir, et avec la souffrance lui firent subir des dommages, ou du moins risquèrent de les lui faire subir, pour l'avoir mal compris. Et quand ils comprirent qu'ils lui avaient procuré peine et dommage, ils furent désolés de sa présence et ils ne vinrent plus vers lui, craignant sa parole.

Mais le roi avait lu dans leurs cœurs et chaque jour il les appelait par son amour, priait l'Éternel de lui accorder de les retrouver pour leur dire : "Pourquoi me craignez-vous ? C'est vrai, votre incompréhension m'a fait souffrir, mais je l'ai vue sans malice, le fruit seulement de votre incapacité de comprendre mon langage si différent du vôtre. Ce qui m'afflige, c'est votre crainte. Cela me dit que non seulement vous ne m'avez pas compris comme roi, mais pas même comme ami. Pourquoi ne venez-vous pas ? Mais revenez donc. Ce que la joie de m'aimer ne vous avait pas fait comprendre, vous a été rendu clair par la souffrance de m'avoir fait souffrir. Oh ! venez, venez, mes amis. N'augmentez pas votre ignorance en restant loin de moi, vos brumes en vous cachant, vos amertumes en vous interdisant mon amour. Vous voyez ? Nous souffrons autant vous que moi d'être séparés. Moi, plus encore que vous. Venez donc, et donnez-moi la joie". C'est ce que voulait dire le roi. Ce furent ses paroles. Et de même Dieu parle aussi à ceux qui pèchent et c'est ainsi que parle le Sauveur à ceux qui peuvent s'être trompés.

Et c'est ainsi que le Roi d'Israël parle à ses sujets, le vrai Roi d'Israël, celui qui veut amener ses sujets du petit royaume de la Terre au grand Royaume des Cieux. Ne peuvent y entrer ceux qui ne suivent pas le Roi, ceux qui n'apprennent pas à comprendre ses paroles et sa pensée. Mais, comment comprendre si à la première erreur on fuit le Maître ?

Que personne ne se laisse abattre s'il a péché et s'est repenti, s'il s'est trompé et reconnaît son erreur. Qu'il vienne à la Source qui efface les erreurs et qui donne lumière et sagesse, qu'il se désaltère à elle qui brûle de se donner et qui est venue du Ciel pour se donner aux hommes."

Jésus se tait. Seul le vent fait entendre sa voix de plus en plus forte. En haut de la colline où se trouve Nobé, le vent s'acharne tellement que les arbres font entendre des craquements effrayants. Les gens sont obligés de rentrer dans leurs maisons. Mais quand ils se sont éloignés et que Jésus revient à la maison en fermant la porte, Mathias, suivi de Manaën et de Timon, sort de derrière le muret et entre dans le petit jardin pour frapper à la porte close.

Jésus Lui-même vient ouvrir. "Maître, les voilà !..." dit Mathias en montrant les deux qui sont restés honteux au bord du jardin et qui n'osent pas lever le visage pour regarder Jésus.

"Manaën ! Timon ! Mes amis !" dit Jésus en sortant dans le jardin et en refermant la porte, pour indiquer à ceux de l'intérieur de ne pas sortir par curiosité. Et il va vers les deux, les bras ouverts, déjà ouverts pour les embrasser. Les deux lèvent leur visage, touchés par l'amour qui tremble dans la voix du Maître, ils voient le visage et les yeux tout pleins d'amour, et leur peur tombe, ils courent en avant et disent avec un cri rendu rauque par leurs larmes : "Maître !" et ils tombent à ses pieds pour embrasser ses chevilles, en baisant ses pieds nus qu'ils baignent de leurs larmes.

"Mes amis ! Pas là ! Ici sur le cœur. Je vous ai tant attendu ! Et j'ai tant compris ! Allons !..." et il cherche à les relever.

"Pardon ! Oh ! Pardon !... Ne nous le refuse pas, Maître. Nous avons tant souffert !"

"Je le sais. Mais si vous étiez venus plus tôt, plus tôt je vous aurais dit : "Je vous aime".

"Tu nous aimes ? Maître ?! Comme avant ?!" dit, le premier, Timon en levant un visage interrogateur.

"Plus qu'avant, car maintenant vous êtes guéris de toute humanité dans votre amour pour Moi."

"C'est vrai ! Oh ! mon Maître !" et Manaën bondit debout et ne résiste plus. Il se jette sur la poitrine de Jésus, et Timon l'imité...

"Vous voyez comme on est bien ici ? N'y est-on pas mieux que dans un pauvre palais royal ? Où m'avoir davantage, et plus puissant, doux, riche de trésors sans fin, qu'en me possédant comme Sauveur, Rédempteur, Roi spirituel, Ami affectueux ?"

"C'est vrai ! C'est vrai ! Oh ! ils nous avaient séduits ! Et il nous semblait qu'ils t'honoraient et que leurs idées étaient justes !"

"N'y pensez plus. C'est passé, cela appartient au passé. Laissez le temps, qui s'écoule rapidement comme le tourbillon qui nous frappe, l'emmener au loin, le disperser pour toujours... Mais entrons dans la maison. Il n'est pas possible de rester ici..."



Parabole de la veuve et du juge inique

Vous savez ce que dit le Deutéronome, en parlant des juges et des magistrats. Ils doivent être justes et miséricordieux en écoutant avec équanimité ceux qui ont recours à eux, en pensant toujours de juger comme si le cas qu'ils doivent juger était leur cas personnel, sans tenir compte des cadeaux ou des menaces, sans égards pour les amis coupables et sans dureté à l'égard de ceux qui sont en mauvais termes avec les amis du juge. Mais si les paroles de la Loi sont justes, les hommes ne le sont pas autant et ils ne savent pas obéir à la Loi. On voit ainsi que la justice humaine est souvent imparfaite, car rares sont les juges qui savent se garder purs de la corruption, miséricordieux et patients envers les pauvres comme envers les riches, envers les veuves et les orphelins, comme ils le sont envers ceux qui ne le sont pas.

■ Il y avait dans une ville un juge très indigne de sa charge qu'il avait obtenue au moyen d'une parenté puissante. Il était outre mesure inégal dans ses jugements, car il était toujours porté à donner raison aux riches et aux puissants, ou à ceux qui étaient recommandés par des riches ou des puissants, ou bien à l'égard de ceux qui l'achetaient en lui faisant de grands cadeaux. Il ne craignait pas Dieu et il se riait des plaintes des pauvres et de ceux qui étaient faibles parce qu'ils étaient seuls et sans de puissants défenseurs. Quand il ne voulait pas écouter quelqu'un qui avait des raisons évidentes de l'emporter sur un riche et auquel il ne pouvait donner tort d'aucune manière, il le faisait chasser de sa présence en le menaçant de le jeter en prison. Et la plupart subissaient ses violences en se retirant vaincus et résignés à leur défaite avant que le procès ne fût ouvert.

Mais dans cette ville, il y avait aussi une veuve chargée d'enfants. Elle devait recevoir une forte somme d'un homme puissant pour des travaux exécutés par son mari défunt pour le riche puissant. Elle, poussée par le besoin et l'amour maternel, avait essayé de se faire donner par le riche la somme qui lui aurait permis de rassasier ses enfants et de les vêtir pour le prochain hiver. Mais après que se furent révélées vaines toutes les pressions et les supplications adressées au riche, elle eut recours au juge.

Le juge était un ami du riche qui lui avait dit : "Si tu me donnes raison, le tiers de la somme est pour toi". Aussi, il fut sourd aux paroles de la veuve qui le priait : "Rends-moi justice contre mon adversaire. Tu vois que j'en ai besoin. Tout le monde peut dire que j'ai droit à cette somme". Il se montra sourd et la fit chasser par ses commis. Mais la femme revient une, deux, dix fois, le matin, à sexte, à none, le soir, inlassable. Et elle le suivait sur la route en criant : "Rends-moi justice. Mes enfants ont faim et froid. Je n'ai pas d'argent pour acheter de la farine et des vêtements". Elle se faisait trouver sur le seuil de la maison du juge quand il y revenait pour s'asseoir à table avec ses enfants. Et le cri de la veuve : "Rends-moi justice contre mon adversaire car mes enfants et moi, nous avons faim et froid" pénétrait jusqu'à l'intérieur de la maison, dans la salle à manger, dans la chambre à coucher pendant la nuit, insistant comme le cri d'une huppe : "Fais-moi justice, si tu ne veux pas que Dieu te frappe ! Fais-moi justice. Rappelle-toi que la veuve et les orphelins sont sacrés pour Dieu et malheur à celui qui les piétine ! Rends-moi justice, si tu ne veux pas souffrir un jour ce que nous souffrons. Notre faim, notre froid, tu les trouveras dans l'autre vie si tu ne rends pas justice ! Malheureux que tu es !"

Le juge ne craignait pas Dieu et ne craignait pas le prochain. Mais à force d'être harcelé, de se voir devenu un objet de risée de la part de toute la ville à cause des poursuites de la veuve et aussi un objet de blâme, il en fut fatigué. Aussi un jour, il se dit en lui-même : "Bien que je ne craigne pas Dieu ni les menaces de la femme, ni ce qu'en pensent les habitants, cependant, pour en finir avec tant d'ennuis, je donnerai audience à la veuve et lui rendrai justice, en obligeant le riche à payer. Il me suffit qu'elle ne me poursuive plus et ne soit plus autour de moi". Et ayant appelé son riche ami, il lui dit : "Mon ami, il ne m'est plus possible de te satisfaire. Fais ton devoir et paie, car je ne supporte plus d'être harcelé à cause de toi. J'ai parlé". Et le riche dut déboursier la somme conformément à la justice.

C'est la parabole. Maintenant, à vous de l'appliquer.

Vous avez entendu les paroles d'un homme inique : "Pour en finir avec tant d'ennuis, je donnerai audience à la femme". Et c'était un homme inique. Mais Dieu, le Père très bon, pourrait-Il être inférieur au juge mauvais ? Ne rendra-t-il pas justice à ses enfants qui savent l'invoquer jour et nuit ? Et leur fera-t-il attendre si longtemps la grâce jusqu'à ce que leur âme accablée cesse de prier ?

Je vous le dis : Il leur rendra promptement justice pour que leur âme ne perde pas la foi. Mais il faut pourtant aussi savoir prier sans se lasser après les premières prières, et savoir demander des choses bonnes. Et aussi se confier à Dieu en disant : "Pourtant que soit fait ce que ta Sagesse voit pour nous de plus utile".

Ayez foi. Sachez prier avec foi dans la prière et avec foi en Dieu votre Père. Et Lui vous rendra justice contre ceux qui vous oppriment, que ce soit des hommes ou des démons, des maladies ou d'autres malheurs. La prière persévérante ouvre le Ciel et la foi, sauve l'âme, quelle que soit la façon dont la prière est écoutée et exaucée. Allons!"

Et il se dirige vers la sortie. Il est presque hors de l'enceinte quand, levant la tête pour observer le peu de gens qui le suivent et les nombreux indifférents ou hostiles qui le regardent de loin, il s'écrie tristement : "Mais quand le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il peut-être encore de la foi sur la Terre ?" et en soupirant, il s'enveloppe plus étroitement dans son manteau pour s'acheminer à grands pas vers le faubourg d'Ophel.



"Les Ténèbres ne veulent pas de la Lumière"
Au Mont Nébo où mourût Moïse

Parabole des différentes maisons du Père

Les brebis sortent des enclos et se dirigent en bêlant vers les pâturages avec les agneaux des portées d'automne. L'eau d'une fontaine, qui se trouve au début du village, brille comme du diamant liquide sous le baiser du soleil et, en retombant dans un sombre bassin, elle produit un scintillement multicolore contre une maisonnette dont le temps a noirci les murs.

Jésus est assis sur un muret qui d'un côté borde le chemin, et il attend. Les siens l'entourent et aussi les habitants du village, alors que les bergers que leurs troupeaux obligent à ne pas trop s'écarter, au lieu de monter plus haut, se répandent sur les deux côtés de la route vers la plaine.

De la route qui de la vallée monte au Nébo, pour le moment, il ne vient personne.

"Il viendra ?" demandent les apôtres.

"Il viendra et nous allons l'attendre. Je ne veux pas décevoir une espérance qui se forme et détruire une foi future" répond Jésus.

"N'êtes-vous pas bien parmi nous ? Nous avons donné ce que nous avons de meilleur" dit un vieillard qui se chauffe au soleil.

"Mieux qu'ailleurs, père. Et Dieu récompensera votre bonté" lui répond Jésus.

"Alors, parle-nous encore. Ici, il vient parfois des pharisiens zélés et des scribes orgueilleux. Mais ils n'ont rien à nous dire. C'est juste. Élevés au-dessus de... tout, ils sont les séparés et les sages. Nous... Mais alors nous, nous devons rien savoir, parce que le sort nous a fait naître ici ?"

"Dans la Maison de mon Père, il n'y a pas de séparations ni de différences pour ceux qui arrivent à croire en Lui et à pratiquer sa Loi qui est le code de sa volonté, pourvu que l'homme vive en juste pour avoir une récompense éternelle dans son Royaume.

■ Écoutez. Un père avait plusieurs fils. Certains avaient toujours vécu en contact étroit avec lui, d'autres, pour diverses raisons, avaient été relativement plus éloignés de leur père. Mais pourtant, connaissant les désirs paternels, malgré leur éloignement, ils pouvaient agir comme s'il avait été présent. D'autres encore étaient encore plus éloignés, et depuis le premier jour de leur naissance, élevés au milieu de serviteurs qui parlaient d'autres langues et avaient d'autres usages, ils s'efforçaient de servir le père suivant le peu que, par instinct plutôt que par science, ils

savaient devoir être agréable à leur père.

Un jour le père, qui n'ignorait pas comment, malgré ses ordres, ses serviteurs s'étaient abstenus de faire connaître les pensées du père à ceux qui étaient loin, parce que dans leur orgueil ils les considéraient comme inférieurs, non aimés seulement parce qu'ils ne cohabitaient pas avec le père, voulut rassembler toute sa descendance. Et il l'appela à lui. Eh bien, croyez-vous qu'il ait jugé selon le droit humain en donnant la possession de ses biens à ceux seulement qui étaient toujours restés dans sa maison, ou trop peu éloignés pour être empêchés de connaître ses ordres et ses désirs ? Lui, au contraire, suivit une toute autre manière de juger. Observant les actions de ceux qui avaient été justes par amour du père qu'ils connaissaient seulement de nom et qu'ils avaient honoré par toutes leurs actions, il les appela près de lui pour leur dire : "Vous avez double mérite d'être justes puisque vous l'avez été par votre seule volonté et sans être aidés. Venez m'entourer. Vous en avez bien le droit ! Les premiers m'ont toujours possédé et toutes leurs actions étaient réglées par mes conseils et récompensées par mon sourire. Vous, vous avez dû agir seulement par foi et par amour. Venez, car dans ma maison votre place est prête, et prête depuis longtemps, et à mes yeux ce qui constitue la différence ce n'est pas d'avoir toujours été de la maison ou d'en avoir été loin mais ce qui fait la différence ce sont les actions que, près ou loin de moi, mes fils ont accomplies".

C'est la parabole et voici son explication : les scribes ou les pharisiens, qui vivent autour du Temple, peuvent au Jour éternel n'être pas dans la Maison de Dieu et beaucoup qui sont assez loin pour ne connaître que succinctement les choses de Dieu, pourront être alors dans son Sein. Car ce qui donne le Royaume, c'est la volonté de l'homme tendue vers l'obéissance à Dieu et non un amas de pratiques et de science.

Faites donc ce que je vous ai expliqué hier. Faites-le sans la crainte excessive qui paralyse, faites-le sans compter d'éviter ainsi le châtement. Faites-le donc seulement par amour pour Dieu qui vous a créés pour vous aimer et être aimé de vous. Et vous aurez une place dans la Maison paternelle."

"Oh ! parle-nous encore !"

"Que dois-je vous dire ?"

"Tu disais hier qu'il y a des sacrifices plus agréables à Dieu que celui des agneaux et des béliers, et aussi qu'il y a des lèpres plus honteuses que celles de la chair. Je n'ai pas bien compris ta pensée" dit un berger et il termine : "Avant qu'un agneau ait un an et qu'il soit le plus beau du troupeau, sans tache et sans défauts, sais-tu combien de sacrifices il faut faire et combien de fois il faut vaincre la tentation d'en faire le mouton du troupeau ou de le vendre comme tel ? Or si pendant un an on résiste à toute tentation et si on le soigne et si on s'attache à lui, perle du troupeau, sais-tu comme est grand le sacrifice de l'immoler sans profit et avec douleur ? Peut-il y avoir un sacrifice plus grand à offrir au Seigneur ? "Homme, je te dis en vérité que le sacrifice ne réside pas dans la bête immolée, mais dans l'effort que tu as fait pour la garder pour l'immolation. En vérité je vous dis qu'il va venir le jour où, comme le dit la parole inspirée, Dieu dira : "Je n'ai pas besoin du sacrifice des agneaux et des béliers" et Il exigera un sacrifice unique et parfait, et à dater de cette heure, tout sacrifice sera spirituel. Mais on a dit déjà depuis des siècles quel sacrifice préfère le Seigneur. David s'écrie en pleurant: "Si tu avais désiré un sacrifice je te l'aurais offert, mais les holocaustes ne te plaisent pas. Le sacrifice à Dieu, c'est l'esprit contrit (et Moi j'ajoute: obéissant et affectueux, car on peut accomplir aussi un sacrifice de louange, de joie et d'amour et non seulement d'expiation). Le sacrifice à Dieu, c'est l'esprit brisé; le cœur contrit et humilié, Toi, ô Dieu, tu ne le méprises pas".

Non, Il ne méprise pas non plus le cœur qui a péché et s'est humilié, votre Père. Et alors comment accueillera-t-il le sacrifice du cœur pur, juste, qui l'aime ? Voilà le sacrifice le plus agréable: le sacrifice quotidien de la volonté humaine à la volonté divine, qui se montre dans la Loi, les inspirations et dans les événements journaliers. Et aussi, ce n'est pas la lèpre de la chair la plus honteuse et qui exclut de la vue des hommes et des lieux de prière, mais c'est la lèpre du péché. Il est vrai qu'elle passe bien souvent ignorée des hommes. Mais vivez-vous pour les hommes ou pour le Seigneur ? Est-ce que tout se termine ici, ou bien continue dans l'autre vie ? Vous le savez. Et alors soyez saints pour n'être pas lépreux aux yeux de Dieu qui voit le cœur des hommes, et gardez-vous purs dans votre esprit pour pouvoir vivre éternellement."

"Et si quelqu'un a fortement péché ?"

"Qu'il n'imité pas Caïn, qu'il n'imité pas Adam et Eve, mais qu'il coure aux pieds de Dieu et qu'avec un vrai repentir il Lui demande pitié. Un malade, un blessé, va au médecin pour guérir. Qu'un pécheur aille à Dieu pour avoir son pardon.



Jésus parle à Emmaüs de la montagne

Parabole de l'homme riche et de l'enfant pauvre

La place d'Emmaüs. Elle est pleine de monde, tout à fait pleine. Et au centre de la place, Jésus qui a du mal à se mouvoir tant il est entouré, oppressé par les gens qui l'assiègent. Jésus entre le fils du chef de la synagogue et l'autre disciple et autour de Lui, dans l'intention hypothétique de le protéger, les apôtres et les disciples, et entre les uns et les autres, arrivant à s'insinuer partout, comme des lézards à travers une haie épaisse, des enfants et encore des enfants.

Elle est merveilleuse l'attraction que Jésus exerçait sur les petits ! Jamais un endroit, connu ou inconnu, où il n'était pas entouré tout de suite par les enfants, heureux de s'attacher à ses vêtements, plus heureux encore quand il les effleurait de la main en une légère caresse toute affectueuse, même si, en même temps, il disait des choses sévères aux adultes; et extrêmement heureux quand il s'assoit sur un siège, sur un muret, une pierre, un tronc abattu, ou à même l'herbe. Alors, l'ayant ainsi à leur niveau, ils pouvaient l'embrasser, appuyer leurs têtes sur ses épaules, ses genoux, se glisser sous son manteau pour se trouver entourés de ses bras, comme des poussins qui ont trouvé la plus affectueuse et la plus protectrice des défenses. Et toujours Jésus les défend de la suffisance des adultes, de leur respect imparfait pour Lui qui, faute de s'exercer pour tant de sérieux motifs, veulent faire du zèle en éloignant les petits du Maître...

Maintenant encore, sa phrase habituelle se fait entendre pour protéger ses petits amis : "Laissez-les faire ! Oh ! ils ne m'ennuient pas ! Ce ne sont pas les enfants qui m'ennuient et me peinent !"

Jésus se penche sur eux, avec un sourire épanoui qui le rajeunit en le faisant ressembler à un frère aîné, complice bienveillant de quelque jeu innocent, et il murmure : "Soyez gentils, silencieux, silencieux, ainsi ils ne vous renvoient pas et nous restons encore ensemble."

"Et tu nous racontes une belle parabole ?" dit le plus... audacieux.

"Oui, toute pour vous. Ensuite je parlerai à vos parents. Écoutez tous : ce qui sert aux petits sert aussi aux hommes.

■ Un jour un homme s'entendit appeler par un grand roi qui lui dit : "J'ai appris que tu mérites une récompense car tu es sage et tu honores ta ville par ton travail et par ta science. Eh bien, je ne vais pas te donner telle ou telle chose, mais je vais t'amener dans la salle de mes trésors; tu choisiras ce que tu voudras et je te le donnerai. De cette façon je jugerai aussi si tu es tel que la renommée te dépeint".

Et en même temps le roi, qui s'était approché du terre-plein qui entourait son atrium, jeta un regard sur la place qui était devant le palais royal et il vit passer un enfant pauvrement vêtu, un tout petit, certainement d'une famille très pauvre, peut-être un orphelin et un mendiant. Il s'adressa à ses serviteurs pour leur dire : "Allez chercher cet enfant et amenez-le-moi".

Les serviteurs y allèrent et revinrent avec le petit enfant tout tremblant de se trouver en présence du roi. Malgré les instances des dignitaires de la cour, qui lui disaient : "Incline-toi, salue et dit : 'Honneur et gloire à toi, mon roi. Je plie les genoux devant toi, roi puissant que la Terre exalte comme l'être le plus grand qui existe' ", le petit ne voulait pas s'incliner et dire ces paroles et les dignitaires, scandalisés, le secouaient rudement et disaient : "O roi, cet enfant grossier et crasseux déshonore ta demeure. Permetts-nous de le chasser d'ici et de le jeter dans la rue. Si tu désires avoir à côté de toi un enfant, nous irons en chercher un chez les riches de la ville, si tu es las des nôtres, et nous te l'amènerons. Mais pas ce rustre qui ne sait même pas saluer !...".

L'homme riche et sage, qui auparavant s'était abaissé en cent courbettes serviles, profondes comme s'il s'était trouvé devant un autel, dit : "Tes dignitaires ont bien parlé. Pour la majesté de ta couronne, tu dois empêcher qu'on ne donne pas à ta personne sacrée l'hommage qui lui revient" et en disant ces mots il se prosternait jusqu'à baiser les pieds du roi.

Mais le roi dit : "Non, je veux cet enfant. Non seulement cela, mais je veux le conduire lui aussi dans la salle de mes trésors pour qu'il choisisse ce qu'il veut et que je lui donnerai. Ne me serait-il pas permis, parce que je suis roi, de rendre heureux un pauvre enfant ? N'est-il pas mon sujet comme vous tous ? A-t-il le tort d'être malheureux ? Non, vive Dieu, je veux lui faire plaisir au moins une fois ! Viens, enfant, et n'aie pas peur de moi" et il lui offrit la main que l'enfant prit simplement en la baisant spontanément. Le roi sourit. Et entre deux rangs de dignitaires courbés pour lui rendre hommage, sur des tapis de pourpre à fleurs d'or, il se dirigea vers la pièce des trésors, avec à sa droite l'homme riche et sage et à sa gauche l'enfant ignorant et pauvre. Et le manteau royal contrastait grandement avec le petit vêtement effiloché et les pieds déchaussés du pauvre enfant.

Ils entrèrent dans la salle des trésors dont deux grands de la Cour avaient ouvert la porte. C'était une pièce élevée, ronde, sans fenêtres. Mais la lumière pleuvait d'un plafond qui n'était qu'une énorme plaque de mica : une lumière douce et qui pourtant faisait briller les clous d'or des coffres-forts et les rubans pourpres des nombreux rouleaux

placés sur des pupitres élevés et ornés. Rouleaux somptueux, avec des baguettes précieuses, des fermoirs et le titre ornés de pierres resplendissantes : œuvres rares que seul un roi pouvait posséder. Puis, à l'abandon, sur un pupitre sévère, sombre, peu élevé, un petit rouleau enroulé sur une petite baguette de bois blanc, attaché avec un fil grossier, poussiéreux comme une chose négligée.

Le roi dit en montrant les murs : "Voilà, ici se trouvent tous les trésors de la Terre, et d'autres plus grands encore que les trésors de la Terre, car ici se trouvent toutes les œuvres du génie humain, et il y a aussi des œuvres qui proviennent de sources surhumaines.

Allez, prenez ce que vous voulez". Et il se plaça au milieu de la pièce, les bras croisés, pour observer.

L'homme riche et sage se dirigea d'abord vers les coffres-forts et il en enleva les couvercles avec une hâte de plus en plus fébrile. De l'or en barres, de l'or en bijoux, de l'argent, des perles, des saphirs, des rubis, des émeraudes, des opales... brillaient de tous les coffres-forts. C'était des cris d'admiration à chaque ouverture... Et puis il se dirigea vers les pupitres, et en lisant les titres des rouleaux, de nouveaux cris d'admiration sortaient de ses lèvres et enfin l'homme enthousiasmé, se tourna vers le roi et lui dit : "Mais tu as un trésor sans pareil et les pierres ont autant de valeur que les rouleaux et vice versa ! Et je puis vraiment choisir librement ?"

"Je l'ai dit : comme si tout t'appartenait".

L'homme se jeta le visage contre le sol en disant : "Je t'adore, Ô grand roi !" et il se leva, en courant d'abord vers les coffres, puis vers les pupitres, en prenant des uns et des autres ce qu'il voyait de meilleur.

Le roi sourit une première fois dans sa barbe en voyant la fièvre avec laquelle l'homme courait d'un coffre-fort à un autre, et une seconde fois quand il le vit se jeter à terre pour l'adorer et il sourit pour la troisième fois en voyant avec quelle cupidité, quelle règle et quelle préférence il choisissait les gemmes et les livres; il se tourna vers l'enfant qui était resté à son côté pour lui dire : "Et toi, tu ne vas pas choisir les belles pierres et les rouleaux de valeur ?"

L'enfant secoua la tête pour dire non.

"Et pourquoi ?"

"Parce que pour les rouleaux, je ne sais pas lire, et pour les pierres... je n'en connais pas la valeur. Pour moi, ce sont des cailloux, et rien de plus".

"Mais elles te rendraient riche..."

"Je n'ai pas de père, ni de mère, ni de frère. À quoi cela me servirait d'aller dans mon refuge avec un trésor en mon sein ?"

"Mais avec tu pourrais t'acheter une maison..."

"J'y habiterais toujours seul".

"Des vêtements".

"J'aurais toujours froid car il me manque l'amour des parents".

"De la nourriture".

"Je ne pourrais me rassasier des baisers de maman, ni les acheter à aucun prix".

"Des maîtres, et apprendre à lire...".

"Cela me plairait davantage. Mais, ensuite, que lire ?".

"Les œuvres des poètes, des philosophes, des sages et les paroles anciennes et les histoires des peuples".

"Choses inutiles, vaines ou passées... Cela ne vaut pas la peine".

"Quel sot enfant !" s'écria l'homme qui avait maintenant les bras chargés de rouleaux, et la ceinture et la tunique sur la poitrine gonflées de gemmes.

Le roi sourit encore dans sa barbe. Et ayant pris l'enfant dans ses bras, il l'amena aux coffres-forts. Plongeant la main dans les perles, les rubis, les topazes, les améthystes, il les faisait tomber en une pluie scintillante et le poussait à en prendre.

"Non, ô roi, je n'en veux pas. Je voudrais autre chose..."

Le roi l'amena aux pupitres et il lui lut des strophes des poètes, des histoires de héros, des descriptions de pays.

"Oh ! lire, c'est plus beau. Mais ce n'est pas cela que je voudrais..."

"Et quoi donc ? Parle et je te le donnerai, enfant".

"Oh ! Je ne crois pas, ô roi, que tu le puisses malgré ta puissance. Ce n'est pas une chose d'ici-bas..."

"Ah ! tu veux des œuvres qui ne sont pas de la Terre ! Voilà, alors : ici ce sont des œuvres dictées par Dieu à ses serviteurs, écoute" et il lut des pages inspirées.

"C'est beaucoup plus beau, mais pour les comprendre, il faut d'abord savoir le langage de Dieu. Il n'y a pas un livre qui l'enseigne et qui fait comprendre ce qu'est Dieu ?"

Le roi eut un mouvement de stupeur et cessa de rire, mais il serra l'enfant contre son cœur.

L'homme, au contraire, eut un rire moqueur pour dire : "Même les plus savants ne savent pas ce qu'est Dieu et toi, enfant ignorant, tu veux le savoir ? Si tu veux devenir riche avec cela !..."

Le roi le regarda avec sévérité alors que le petit répondait : "Je ne cherche pas la richesse, je cherche l'amour, et il m'a été dit un jour que Dieu est Amour".

Le roi l'amena près du pupitre sévère sur lequel était le petit rouleau attaché avec une cordelette et poussiéreux. Il le prit, le déroula et lut les premières lignes : "Que celui qui est petit vienne à Moi et Moi, Dieu, Je lui enseignerai la science de l'amour. Elle se trouve dans ce livre, et Moi..."

"Oh ! c'est cela que je veux ! Et je connaîtrai Dieu et j'aurai tout en le possédant. Donne-moi ce rouleau, ô roi, et je serai heureux".

"Mais il est sans valeur pécuniaire ! Cet enfant est vraiment sot ! Il ne sait pas lire et il prend un livre ! Il n'est pas sage et il ne veut pas s'instruire. Il est miséreux et il ne prend pas de trésors".

"Je m'efforcerai de posséder l'amour, et ce livre me l'enseignera. Que tu sois béni, ô roi, de me donner de quoi ne plus me sentir orphelin et pauvre !"

"Au moins adore-le, comme moi je l'ai fait, si tu crois que par son intermédiaire tu es devenu si heureux !"

"Moi, je n'adore pas l'homme, mais Dieu qui l'a rendu si bon".

"Cet enfant est le vrai sage de mon royaume, ô homme qui usurpes la renommée de sage. L'orgueil et l'avidité t'ont rendu ivre au point de présenter l'adoration à la créature au lieu de l'offrir au Créateur, et cela parce que la créature te donnait des pierres et des œuvres humaines. Et tu n'as pas réfléchi que tu as les gemmes, et que moi je les ai eues, parce que Dieu les a créées, et que tu as les rouleaux rares où se trouve la pensée de l'homme, parce que Dieu a donné à l'homme l'intelligence. Ce petit qui a faim et froid, qui est seul, qui a été frappé par toutes les douleurs, qui serait excusé et excusable s'il devenait ivre devant les richesses, voilà qu'il sait avec justice rendre grâces à Dieu pour avoir donné la bonté à mon cœur, et qu'il ne cherche que l'unique chose nécessaire : aimer Dieu, connaître l'amour pour posséder les vraies richesses ici-bas et d'au-delà.

Homme, j'ai promis que je t'aurais donné ce que tu aurais choisi. Une parole de roi est sacrée. Va donc avec tes pierres et tes rouleaux : cailloux multicolores et... paille de la pensée humaine. Et vis dans la peur des voleurs et des mites, les premiers ennemis des gemmes, les secondes des parchemins. Et éblouis-toi avec les fausses lueurs de ces balivernes, et éprouve le dégoût de la saveur douceâtre de la science humaine qui n'est que saveur et ne nourrit pas. Va ! Cet enfant va rester auprès de moi, et ensemble nous nous efforcerons de lire le livre qui est amour, c'est-à-dire Dieu. Et nous n'aurons pas les lueurs futiles des froides gemmes, ni la saveur douceâtre de paille des œuvres du savoir humain. Mais les feux de l'Esprit Éternel nous donneront depuis ici l'extase du Paradis et nous posséderons la Sagesse, plus fortifiante que le vin, plus nourrissante que le miel. Viens, enfant, à qui la Sagesse a montré son visage pour que tu la désires comme une épouse véritable".

Et après avoir chassé l'homme, il prit avec lui l'enfant et l'instruisit dans la divine Sagesse pour qu'il fût un juste, et sur la Terre un roi digne de l'onction sacrée, et au-delà de la vie un citoyen du Royaume de Dieu.

Voilà la parabole promise aux petits et proposée aux adultes.

Vous rappelez-vous Baruch ? Il dit : "Pour quel motif, Ô Israël, es-tu dans une terre ennemie, vieillis-tu dans un pays étranger, as-tu été contaminé parmi les morts et compté au nombre de ceux qui descendent dans l'abîme ?" Et il répond : "C'est que tu as abandonné la source de la Sagesse. Si tu avais marché sur le chemin de Dieu, tu aurais vécu longuement, en paix et pour toujours".

Écoutez, vous qui trop souvent vous plaignez d'être en exil, tout en étant dans la patrie, tant la patrie n'est plus à nous, mais à celui qui nous domine; vous vous en plaignez et vous ne savez pas que par rapport à ce qui vous attend dans l'avenir, c'est une goutte de posca par rapport à la coupe enivrante que l'on donne aux condamnés et qui, vous le savez, est plus amère que toute autre boisson. Le peuple de Dieu souffre parce qu'il a abandonné la Sagesse.

Comment pouvez-vous posséder la prudence, la force, l'intelligence, comment pouvez-vous seulement savoir où elles se trouvent, pour savoir en conséquence les choses de moindre importance, si vous ne vous abreuvez plus aux sources de la Sagesse ?

Son Royaume n'est pas de cette Terre, mais la miséricorde de Dieu en accorde la source. Elle est en Dieu. Elle est Dieu Lui-même. Mais Dieu ouvre son sein pour qu'elle descende vers vous. Eh bien, est-ce qu'Israël qui a, ou a eu - et croit encore avoir, avec le sot orgueil des prodiges qu'ils ont perdu et qui se croient encore riches et exigent l'obéissance en se croyant tels, alors qu'ils ne reçoivent que la compassion ou la raillerie - Israël, qui a ou a eu richesses, conquêtes, honneurs, possède-t-il l'unique trésor ? Non. Et il perd même le reste, car celui qui perd la Sagesse perd la possibilité d'être grand. D'erreur en erreur il tombe celui qui ne possède pas la Sagesse. Et Israël connaît beaucoup de choses, trop même, mais il ne connaît plus la Sagesse.

Baruch dit avec raison : "Les jeunes gens de ce peuple ont vu la lumière, ont habité sur la terre, mais ils n'ont pas connu le chemin de la Sagesse ni ses sentiers, et leurs enfants ne l'ont pas accueillie, et elle s'en est allée loin d'eux". Loin d'eux ! Les enfants ne l'ont pas accueillie ! Paroles prophétiques ! Moi, je suis la Sagesse qui vous parle, et les trois quarts d'Israël ne m'accueillent pas. Et la Sagesse s'éloigne et s'éloignera davantage pour les laisser seuls... Et que feront-ils alors ceux qui se croyaient des géants, et donc capables de forcer le Seigneur à les aider, à les servir ? Des géants utiles à Dieu pour fonder son Royaume ? Non. Moi, je le dis avec Baruch : "Pour fonder le vrai Royaume de Dieu, Dieu ne choisira pas ces orgueilleux, et Il les laissera périr dans leur sottise" loin de ses sentiers. Car pour monter au Ciel par l'esprit et comprendre les leçons de la Sagesse, il faut un esprit humble, obéissant et surtout *tout amour*, puisque la Sagesse parle son langage, c'est-à-dire parle le langage de l'amour, étant elle-même l'Amour. Pour connaître ses sentiers, il faut un regard limpide et humble, dégagé de la triple concupiscence. Pour posséder la Sagesse, il faut l'acheter avec de la monnaie vivante : les vertus.

Cela, Israël ne l'avait pas et je suis venu pour expliquer la Sagesse, pour vous conduire à son Chemin, pour semer dans vos cœurs les vertus. Car je connais tout et je sais tout, et je suis venu l'enseigner à Jacob mon serviteur, et à Israël mon bien-aimé. Je suis venu sur la Terre pour converser avec les hommes, Moi, Parole du Père, pour prendre par la main les enfants de l'homme, Moi, Fils de Dieu et de l'homme, Moi, le Chemin de la Vie. Je suis venu pour vous introduire dans la salle des trésors éternels, Moi, à qui tout a été donné par mon Père. Je suis venu, Moi, l'Amant éternel, pour prendre mon Épouse, l'Humanité, que je veux élever à mon trône et ma chambre nuptiale pour qu'elle soit avec Moi dans le Ciel, et pour l'introduire dans le cellier des vins pour qu'elle s'enivre de la vraie Vigne de laquelle les sarments tirent la Vie. Mais Israël c'est l'épouse paresseuse et elle ne se lève pas du lit pour ouvrir à Celui qui est venu. Et l'Époux s'en va. Il passera. Il va passer. Et ensuite Israël le cherchera en vain, et il trouvera non pas la miséricordieuse Charité de son Sauveur mais les chars de guerre de ceux qui la domineront, et il sera écrasé en perdant son orgueil et sa vie après avoir voulu écraser jusqu'à la miséricordieuse Volonté de Dieu.

Oh ! Israël, Israël, qui perds la vraie Vie pour conserver une mensongère illusion de puissance ! Oh ! Israël qui crois te sauver et veux te sauver par des voies qui ne sont pas celles de la Sagesse, et qui te perds en te vendant au Mensonge et au Crime, Israël naufragé qui ne t'attaches pas à la solide amarre que l'on te jette pour te sauver, mais aux restes de ton passé brisé, et la tempête te porte ailleurs, au large, sur une mer effrayante et sans lumière, Ô Israël, à quoi te sert-il de sauver ta vie ou de présumer que tu la sauves pour une heure, un an, dix ans, deux, trois fois dix ans, au prix d'un crime et pour périr ensuite éternellement ? La vie, la gloire, la puissance, que sont-elles ? Une goutte malpropre, à la surface d'une lessive employée par les lavandières, qui reflète l'arc en ciel, non parce qu'elle est faite de gemmes, mais de la graisse malpropre qui avec le salpêtre se gonfle en boules vides destinées à éclater sans qu'il en reste rien, sauf un cercle sur l'eau boueuse des sueurs humaines. Une seule chose est nécessaire,

ô Israël : posséder la Sagesse, au prix même de la vie. En effet la vie n'est pas la chose la plus précieuse et il vaut mieux perdre cent vies que de perdre son âme."

Jésus a fini au milieu d'un silence plein d'admiration. Il cherche à se dégager et à s'en aller... Mais les enfants réclament son baiser et les adultes sa bénédiction. Ce n'est qu'ensuite, en prenant congé de Cléophas et d'Hermas d'Emmaüs, qu'il peut s'en aller.



Vers Gabaon

Courte parabole sur l'esprit qui s'élève et celui qui descend

■ Judas accourt. Jésus montre le panorama qui se rétrécit à mesure que l'on descend, et il dit : "Une petite parabole pour vous, futurs maîtres des esprits. *Vous y verrez d'autant plus clair que vous gravirez davantage le chemin de la perfection qui est ardu et pénible.* Nous, tout d'abord, nous voyions les deux plaines des philistins et de Saron avec de nombreux villages, des champs et des vergers et jusqu'à un azur lointain qui était la grande mer, et le Carmel tout vert là-bas, au fond. Maintenant, nous ne voyons plus que peu de choses. L'horizon s'est rétréci et il se rétrécira de plus en plus jusqu'à disparaître au fond de la vallée. *La même chose arrive pour celui dont l'esprit descend au lieu de monter. Toujours plus limitées se font sa vertu et sa sagesse, toujours plus borné son jugement jusqu'à s'anéantir. Alors un maître d'esprits est mort pour sa mission. Il ne discerne plus et ne peut plus conduire. C'est un cadavre, et il peut corrompre comme il s'est corrompu. La descente parfois, presque toujours, l'entraîne parce qu'il trouve en bas des satisfactions sensuelles.* Nous aussi, nous descendons dans la vallée pour trouver repos et nourriture, mais si cela est nécessaire pour notre corps, *il n'est pas nécessaire de satisfaire l'appétit sensuel et la paresse de l'esprit, en descendant dans les vallées de la sensualité morale et spirituelle. Il n'y a qu'une seule vallée à laquelle il soit permis d'accéder, c'est celle de l'humilité. Mais parce que Dieu Lui-même y descend afin de saisir l'esprit humble pour l'élever vers Lui. Celui qui s'humilie sera exalté.* Toute autre vallée est mortelle car elle éloigne du Ciel."

"C'est pour cela que tu m'as appelé, Maître ?"

"C'est pour cela. Tu as beaucoup parlé avec ceux qui t'interrogeaient."

"Oui, et ce n'était pas la peine. Ils ont l'intelligence plus dure que des mulets."

"Et Moi, j'ai voulu déposer une pensée là où tout est sorti. Pour que tu puisses nourrir ton esprit."

Judas le regarde interdit. Il ne sait si c'est un don ou un reproche. Les autres qui n'avaient pas remarqué l'entretien de l'Isariote avec ceux qui les suivaient, ne comprennent pas que Jésus reproche à Judas son orgueil.

1. Parabole des malades qui guérissent

2. Parabole du publicain et du pharisien

À qui comparerai-je ceux qui, après avoir été des pécheurs, se sont ensuite convertis ? Je les comparerai à des malades qui guérissent.

À qui comparerai-je les autres qui n'ont pas péché publiquement, ou qui, plus rares que des perles noires, n'ont jamais fait, même en secret, des fautes graves ? Je les comparerai à des personnes saines.

■ Le monde est composé de ces deux catégories : que ce soit pour l'esprit ou bien pour la chair et le sang. Mais si les comparaisons sont les mêmes, différente est la manière du monde d'en user avec les malades guéris, qui étaient malades dans leur chair, de celle dont il use avec les pécheurs convertis, c'est-à-dire avec les malades de l'esprit qui trouvent la santé.

Voici ce que nous voyons : quand un malade, même de la lèpre, qui est le malade le plus dangereux et qu'il faut isoler à cause du danger, obtient la grâce de la guérison, après avoir été examiné par le prêtre et purifié, on l'admet de nouveau dans la société, et ceux de sa ville lui font même fête parce qu'il est guéri, revenu à la vie, à la famille, aux affaires. C'est une grande fête dans la famille et la ville quand quelqu'un qui était lépreux réussit à obtenir grâce et à guérir ! C'est à qui parmi les membres de sa famille et les habitants lui apportera une chose ou l'autre, et s'il est seul et sans maison ou sans mobilier, lui offrira un lit ou du mobilier et tout le monde dit : "C'est un privilégié de Dieu. C'est son doigt qui l'a guéri, faisons-lui donc honneur et honorons Celui qui l'a créé de nouveau". Et il est juste d'agir ainsi. Et quand, malheureusement au contraire, quelqu'un a les premiers signes de la lèpre, avec quel amour angoissé les parents et les amis le comblent de tendresse, tant qu'il est encore possible de le faire, comme pour lui donner en une seule fois le trésor des affections qu'ils lui auraient données en plusieurs années pour qu'il les emmène avec lui dans son tombeau d'être vivant.

Mais pourquoi alors pour les autres malades n'agit-on pas ainsi ? Un homme commence à pécher, et les membres de sa famille, et surtout ses concitoyens, le voient. Pourquoi alors ne cherchent-ils pas avec amour à l'arracher au péché ? Une mère, un père, une épouse, une sœur encore le font, mais il est déjà difficile que les frères le fassent et je ne dis pas que le fassent les enfants du frère du père ou de la mère. Les concitoyens, enfin, ne savent que critiquer, se moquer, être insolents, se scandaliser, exagérer les péchés du pécheur, le montrer du doigt, le tenir éloigné comme un lépreux, ceux qui sont les plus justes, se rendre ses complices pour jouir à ses dépens, ceux qui ne sont pas justes. Mais ce n'est que bien rarement qu'une bouche, et surtout un cœur, va trouver le malheureux avec pitié et fermeté, avec une patience et un amour surnaturel, et se soucie de freiner la descente dans le péché.

Et comment ? Ne serait-elle pas plus grave, vraiment grave et mortelle, la maladie de l'esprit ? Ne prive-t-elle pas, et pour toujours, du Royaume de Dieu ? La première des charités envers Dieu et envers le prochain ne doit-elle pas être ce travail de guérir un pécheur pour le bien de son âme et la gloire de Dieu ?

Et quand un pécheur se convertit, pourquoi s'obstiner à le juger, à sembler regretter qu'il ait retrouvé la santé spirituelle ? Voyez-vous démentis vos pronostics d'une damnation certaine de l'un de vos concitoyens ? Mais vous devriez en être heureux car Celui qui vous donne le démenti c'est le Dieu miséricordieux, qui vous donne une mesure de sa bonté pour vous faire reprendre courage après vos fautes plus ou moins graves.

Et pourquoi persister à vouloir voir souillé, méprisable, digne de rester isolé ce que Dieu et la bonne volonté d'un cœur ont rendu net, admirable, digne de l'estime des frères, et même de leur admiration ?

Mais vous vous réjouissez bien si votre bœuf, votre âne ou votre chameau, ou une brebis du troupeau ou le pigeon préféré guérit d'une maladie ! Vous vous réjouissez bien si un étranger, dont vous vous rappelez à peine le nom pour en avoir entendu parler à l'époque où il fut isolé comme lépreux, redevient guéri ! Et pourquoi alors ne vous réjouissez-vous pas pour ces guérisons de l'esprit, pour ces victoires de Dieu ? Le Ciel est dans la jubilation quand un pécheur se convertit. Le Ciel : Dieu, les anges très purs, ceux qui ne savent pas ce que c'est que pécher. Et vous, vous les hommes, voulez-vous être plus intransigeants que Dieu ?

Rendez, rendez juste votre cœur et reconnaissez la présence du Seigneur, non seulement dans les nuages de l'encens et les cantiques du Temple, dans le lieu où seulement la sainteté du Seigneur, dans le Grand Prêtre, doit entrer et qui devrait être saint, comme son nom l'indique, mais aussi dans le prodige de ces esprits ressuscités, de ces autels à nouveau consacrés sur lesquels l'Amour de Dieu descend avec ses feux pour allumer le sacrifice."

Jésus est interrompu par la mère de tout à l'heure qui veut l'adorer avec des cris de bénédiction. Jésus l'écoute, la bénit et la renvoie chez elle, pour reprendre son discours interrompu.

"Et si d'un pécheur qui autrefois vous a donné un spectacle scandaleux, vous recevez maintenant un spectacle édifiant, ne le méprisez pas, mais imitez-le. Car personne n'est tellement parfait qu'il soit impossible qu'un autre l'instruise. Et le Bien est toujours une leçon qu'il faut écouter, même si celui qui le pratique a été autrefois un objet de réprobation. Imitez et aidez. Car en agissant ainsi, vous glorifierez le Seigneur et vous montrerez que vous avez compris son Verbe. Ne soyez pas comme ceux qu'en votre cœur vous critiquez parce que leurs actions ne correspondent pas à leurs paroles. Mais faites en sorte que toutes vos bonnes actions viennent couronner toutes vos bonnes paroles. Et alors vous serez vraiment regardés et écoutés avec bienveillance par l'Éternel.

Écoutez cette autre parabole pour comprendre quelles sont les choses qui ont de la valeur aux yeux de Dieu. Elle vous enseignera à vous corriger d'une pensée qui n'est pas bonne et qui est en beaucoup de cœurs. La plupart des hommes se jugent par eux-mêmes, et comme un homme sur mille est vraiment humble, il se produit ainsi que l'homme se juge parfait, lui seul parfait, alors que chez le prochain, il remarque des péchés par centaines.

■ Un jour deux hommes qui étaient allés à Jérusalem pour affaires, montèrent au Temple, comme il convient à tout bon Israélite chaque fois qu'il met les pieds dans la Cité Sainte. L'un était pharisien, l'autre publicain. Le premier était venu pour percevoir les revenus de certains magasins et pour faire ses comptes avec ses intendants qui habitaient dans les environs de la ville. L'autre pour verser les impôts perçus et pour demander la pitié au nom d'une veuve qui ne pouvait payer la taxe de sa barque et des filets, car la pêche, faite par l'aîné des fils, suffisait à peine pour donner à manger à ses nombreux autres fils.

Avant de monter au Temple, le pharisien était passé chez les tenanciers des magasins et avait jeté un coup d'œil sur ces magasins qu'il avait vu remplis de marchandises et d'acheteurs. Il s'était complu en lui-même, il avait appelé le tenancier du lieu et lui avait dit : "Je vois que ton commerce marche bien".

"Oui, grâce à Dieu, je suis content de mon travail. J'ai pu augmenter le stock de marchandises, et j'espère faire encore davantage. J'ai amélioré le magasin, et l'année qui vient je n'aurai pas les dépenses de bancs et d'étagères et j'aurai donc plus de gain".

"Bien ! Bien ! J'en suis heureux ! Combien paies-tu pour cet endroit ?"

"Cent didrachmes par mois. C'est cher, mais la situation est bonne..."

"Tu l'as dit. La situation est bonne. Par conséquent je double la redevance".

"Mais, seigneur, s'écria le marchand. De cette manière, tu m'enlèves tout profit !"

"C'est juste. Dois-je peut-être t'enrichir, et à mes dépens ? Vite. Ou bien tu me donnes deux mille quatre cents didrachmes et tout de suite, ou je te mets dehors, et je prends la marchandise. Le lieu est à moi, et j'en fais ce que je veux".

Ainsi fit-il pour le premier, le second, le troisième de ses tenanciers, doublant pour tous la redevance, restant sourd à toute prière. Comme le troisième, chargé de famille voulait résister, il appela les gardes et fit poser les scellés en mettant dehors le malheureux. Puis, dans son palais, il examina les registres des intendants pour trouver de quoi les punir comme paresseux et pour accaparer la part qu'ils s'étaient réservée de droit. L'un d'eux avait son fils mourant et, à cause de ses nombreuses dépenses, il avait vendu une partie de son huile pour payer les remèdes. Il n'avait donc rien à donner au maître exigeant.

"Aie pitié de moi, maître. Mon pauvre fils va mourir, et après je ferai des travaux supplémentaires pour te rembourser ce qui te semble juste. Mais maintenant, tu le comprends, je ne puis".

"Tu ne peux pas ? Je vais te faire voir si tu peux ou si tu ne peux pas". Et étant allé au pressoir avec le pauvre intendant, il enleva le reste d'huile que l'homme s'était réservé pour sa misérable nourriture et pour alimenter la lampe qui lui permettait de veiller son fils pendant la nuit.

Le publicain, de son côté, étant allé chez son supérieur et ayant versé les impôts perçus, s'entendit dire : "Mais ici, il manque trois cent soixante as. Comment donc cela ?"

"Voilà, je vais te le dire. Dans la ville il y a une veuve qui a sept enfants. Le premier seul est en âge de travailler, mais il ne peut aller loin de la rive avec la barque parce que ses bras sont encore faibles pour la rame et la voile et il ne peut payer un garçon de barque. Restant près de la rive, il prend peu de poissons, et sa pêche suffit à peine pour nourrir ces huit malheureuses personnes. Je n'ai pas eu le cœur d'exiger la taxe"

"Je comprends, mais la loi c'est la loi. Malheur, si on savait qu'elle a pitié ! Tout le monde trouverait des raisons pour ne pas payer. Que le jeune change de métier et vende la barque s'ils ne peuvent pas payer".

"C'est leur pain pour l'avenir... et c'est le souvenir du père".

"Je comprends, mais on ne peut transiger".

"C'est bien. Mais moi, je ne puis penser à huit malheureux privés de leur unique bien. Je paie de ma bourse les trois cent soixante as".

Après avoir fait ces choses, les deux montèrent au Temple. En passant dans la salle du Trésor, le pharisien tira avec ostentation de son sein une bourse volumineuse et il la secoua jusqu'à la dernière piécette dans le Trésor. Dans cette bourse se trouvait l'argent pris en plus aux commerçants et le prix de l'huile enlevée à l'intendant et vendue tout de suite à un marchand. Le publicain, de son côté, jeta une poignée de piécettes après avoir pris ce qui lui était nécessaire pour retourner chez lui. L'un et l'autre donnèrent donc ce qu'ils avaient et même, en apparence, le plus généreux était le pharisien car il avait donné jusqu'à la dernière piécette qu'il avait sur lui. Cependant, il faut réfléchir que dans son palais il avait d'autre argent et qu'il avait des crédits ouverts auprès des riches changeurs.

De là, ils allèrent devant le Seigneur. Le pharisien tout à fait en avant près de la limite de l'Atrium des Hébreux, vers le Saint; le publicain tout au fond, presque sous la voûte qui menait dans la Cour des Femmes, et il restait courbé, accablé par la pensée de sa misère par rapport à la Perfection divine. Et ils priaient l'un et l'autre.

Le pharisien, tout droit, presque insolent, comme s'il était le maître du lieu et comme si c'était lui qui daignait rendre hommage à un visiteur, disait : "Voici que je suis venu te vénérer dans la Maison qui est notre gloire. Je suis venu bien que je sente que Tu es en moi, car je suis juste. Je sais l'être. Cependant, bien que je sache que c'est par mon mérite que je suis tel, je te remercie, comme la loi le prescrit, de ce que je suis. Je ne suis pas rapace, injuste, adultère, pécheur comme ce publicain qui, en même temps que moi, a jeté dans le Trésor une poignée de piécettes. Moi, Tu l'as vu, j'ai donné tout ce que j'avais sur moi. Cet avare, au contraire, a fait deux parts et il t'a donné la plus petite, l'autre certainement il va la garder pour faire bombance et pour les femmes. Mais moi, je suis pur. Je ne me contamine pas, moi. Je suis pur et juste, je jeûne deux fois la semaine, je paie la dîme de tout ce que je possède. Oui, je suis pur, juste et béni car je suis saint. Gardes-en le souvenir, Seigneur".

Le publicain, dans son coin éloigné, n'osait pas lever son regard vers les portes précieuses du Temple et, en se frappant la poitrine, il priait ainsi : "Seigneur, je ne suis pas digne de me tenir dans ce lieu. Mais Tu es juste et saint et Tu me le permets encore, car Tu sais que l'homme est pécheur et que s'il ne vient pas vers Toi, il devient un démon. Oh ! mon Seigneur ! Je voudrais t'honorer nuit et jour et je dois pendant tant d'heures être l'esclave de mon travail : dur travail qui m'humilie, parce qu'il est douleur pour mon prochain le plus malheureux, mais je dois obéir à mes supérieurs parce que c'est mon pain. Fais, ô mon Dieu, que je sache accommoder le devoir envers mes supérieurs, avec la charité envers mes pauvres frères, pour qu'en mon travail je ne trouve pas ma condamnation.

Tout travail est saint s'il est fait avec charité. Garde ta charité toujours présente en mon cœur, pour que moi, le misérable que je suis, je sache avoir pitié de ceux qui me sont soumis, comme Tu as pitié de moi, grand pécheur. J'aurais voulu t'honorer davantage, ô Seigneur, tu le sais. Mais j'ai pensé que prendre l'argent destiné au Temple pour soulager huit cœurs malheureux était une chose meilleure que de le verser au Trésor et puis faire verser des larmes de désolation à huit innocents malheureux. Pourtant, si je me suis trompé, fais-moi le comprendre, ô Seigneur, et je te donnerai jusqu'à la dernière piécette et je retournerai au pays à pied en mendiant mon pain. Fais-moi comprendre ta justice. Aie pitié de moi, ô Seigneur, car je suis un grand pécheur". **Voilà la parabole.**

En vérité, en vérité je vous dis que le pharisien sortit du Temple avec un nouveau péché ajouté à ceux déjà faits avant de monter au Moriah, alors que le publicain en sortit justifié et la bénédiction de Dieu l'accompagna à sa maison et y demeura, car il avait été humble et miséricordieux et ses actions avaient été encore plus saintes que ses

paroles, alors que le pharisien n'était bon qu'en paroles et extérieurement alors qu'en son intérieur, il était l'ouvrier de Satan et faisait ses œuvres par orgueil et dureté de cœur, et Dieu le haïssait pour ce motif.

Celui qui s'exalte sera toujours, tôt ou tard, humilié. Si ce n'est pas ici, ce sera dans l'autre vie. Celui qui s'humilie sera exalté particulièrement là-haut au Ciel où on voit les actions des hommes dans leur véritable vérité. Viens, Zachée, Venez vous qui êtes avec lui et vous, mes apôtres et disciples, et je vous parlerai encore en particulier."

Et s'enveloppant dans son manteau, il revient dans la maison de Zachée.



La leçon secrète

Parabole de la goutte d'eau sur la pierre dure

"Eh bien, Moi aussi, Moi qui suis venu servir les intérêts de mon Père, je ne dois pas me préoccuper de cela. Que ensuite, là où je les sers, je trouve amour ou mépris ou dureté, je ne m'en préoccupe pas. Dans une ville de commerce, ce n'est pas avec tous que l'on fait des profits et que l'on fait des achats et des ventes. Mais même si on traite avec un seul et si on fait un bon gain, on dit que le voyage n'a pas été inutile et on y retourne et y retourne encore. Car ce que l'on n'obtient qu'avec un seul la première fois, on l'obtient avec trois la seconde, avec sept la quatrième, avec des dizaines les autres fois. N'est-ce pas ainsi ? Moi aussi, pour les conquêtes du Ciel, je fais comme vous pour vos marchés. J'insiste, je persévère, je trouve suffisant le peu, en nombre, le grand, car une seule âme sauvée c'est une grande chose, le grand gain pour ma fatigue. Chaque fois que j'y vais et que je surmonte tout ce qui peut être réaction de l'Homme, quand il s'agit de conquérir, comme Roi de l'esprit, même un seul sujet, non, je ne dis pas qu'ont été inutiles ma démarche, ma souffrance, mes fatigues, mais j'appelle saints, aimables et désirables les mépris, les injures, les accusations. Je ne serais pas un bon conquérant si je m'arrêtais devant les obstacles des forteresses de granit."

"Mais il te faudrait des siècles pour les vaincre. Toi... tu es un homme. Tu ne vivras pas des siècles. Pourquoi perdre ton temps là où on ne veut pas de Toi ?"

"Je vivrai beaucoup moins. Et même bientôt je ne serai plus parmi vous, je ne verrai plus les aubes et les couchers de soleil comme les pierres milliaires des jours qui commencent et des jours qui s'achèvent, mais je les contemplerai uniquement comme des beautés de la Création et je louerai pour eux le Créateur qui les a faits et qui est mon Père; je ne verrai plus fleurir les arbres et mûrir les récoltes, et je n'aurai pas besoin des fruits de la terre pour me

conserver en vie, car revenu dans mon Royaume, je me nourrirai d'amour. Et pourtant j'abattraï les nombreuses forteresses fermées que sont les cœurs des hommes.

■ Observez cette pierre là, au-dessous de la source, au flanc de la montagne. La source est bien faible, elle ne court pas, mais donne l'eau goutte à goutte, une goutte qui tombe depuis des siècles sur cette pierre en saillie sur le flanc de la montagne, et la pierre est bien dure. Ce n'est pas du calcaire friable ni de l'albâtre mou, c'est du basalte très dur. Et pourtant regardez comment au centre de la masse convexe, et malgré cette forme, il s'est formé un minuscule miroir d'eau, pas plus large que le calice d'un nénuphar, mais suffisant pour refléter le ciel bleu et désaltérer les oiseaux. Cette concavité dans la masse convexe, est-ce par hasard l'homme qui l'a faite pour mettre une gemme d'azur dans la pierre sombre et une coupe d'eau fraîche pour les oiseaux ? Non, l'homme ne s'en est pas occupé. Au cours des nombreux siècles que les hommes passent devant ce rocher que depuis des siècles une goutte creuse par un travail incessant et régulier, nous sommes peut-être les premiers à l'observer, ce basalte noir avec au milieu ce liquide couleur de turquoise. Nous en admirons la beauté et nous louons l'Éternel de l'avoir voulu pour charmer nos yeux et rafraîchir les oiseaux qui font leurs nids près d'ici. Mais dites-moi : est-ce par hasard la première goutte, qui a coulé en dessous de cette corniche basaltique qui surmonte le rocher et qui est tombée de sa hauteur sur la roche, qui a creusé la coupe qui reflète le ciel, le soleil, les nuages et les étoiles ?

Non. Des millions et des millions de gouttes, l'une après l'autre, l'une après l'autre se sont succédées, jaillissant comme une larme de là-haut, tombant avec un scintillement pour frapper le rocher et y mourir avec une note d'harpe, et ont creusé d'une profondeur inappréciable tant elle était nulle, la matière dure. Et ainsi pendant des siècles, avec le mouvement régulier du sable dans un sablier, pour marquer le temps : tant de gouttes à l'heure, tant au cours d'une veille, tant entre l'aube et le couchant, et la nuit et l'aurore, tant par jour, tant d'un sabbat à un sabbat, tant d'une nouvelle lune à une nouvelle lune, tant d'un mois de Nisan à un mois de Nisan, et d'un siècle à un siècle. Le rocher résistait, la goutte persistait. L'homme qui est orgueilleux et donc impatient et peu partisan de l'effort, aurait jeté la masse et la gouge après les premiers coups en disant : "C'est une chose qu'on ne peut creuser". La goutte a creusé. C'était ce qu'elle devait faire, ce pourquoi elle a été créée. Et elle a coulé, une goutte après l'autre, pendant des siècles, pour arriver à creuser le rocher. Et elle ne s'est pas arrêtée ensuite en disant : "Maintenant c'est le ciel qui pensera à nourrir la coupe que j'ai creusée, avec les rosées et les pluies, les gelées et les neiges". Mais elle a continué de tomber et c'est elle seule qui emplit la coupe minuscule pendant les chaleurs de l'été, pendant les rigueurs de l'hiver, alors que les pluies violentes ou légères plissent le miroir, mais ne peuvent ni l'embellir ni l'élargir ni l'approfondir parce qu'il est déjà comble, utile, beau. La source sait que ses filles, les gouttes, s'en vont mourir là dans le petit bassin, mais elle ne les retient pas. Elle les pousse, au contraire, vers leur sacrifice, et pour qu'elles ne restent pas seules en tombant ainsi dans la tristesse, elle leur envoie de nouvelles sœurs pour que celle qui meurt ne soit pas seule et se voit perpétuée en d'autres.

Moi aussi, en frappant des centaines et des milliers de fois les dures forteresses des cœurs durs et en me perpétuant dans mes successeurs que j'enverrai jusqu'à la fin des siècles, j'ouvrirai en eux des passages et ma Loi entrera comme un soleil partout où il y a des créatures. Que si ensuite elles ne veulent pas de la Lumière et ferment les passages qu'un inépuisable effort a ouverts, mes successeurs et Moi, nous n'en serons pas coupables aux yeux de notre Père. Si cette source s'était ouvert un autre chemin, en voyant la dureté du rocher, et s'était égouttée plus loin où il y a un terrain herbeux, vous, dites-moi, si nous aurions eu cette gemme brillante et les oiseaux ce limpide réconfort ?"

"On ne l'aurait même pas vue, Maître."

"Tout au plus... un peu d'herbe plus touffue même en été aurait indiqué l'endroit où la source s'égouttait."

Ou... moins d'herbe qu'ailleurs, les racines pourrissant par suite d'une humidité continuelle."

"Et de la boue. Rien de plus. Des gouttes inutiles."

"Vous l'avez dit : un égouttement inutile ou du moins oiseux. Moi aussi, si je devais m'attacher uniquement aux endroits où les cœurs sont disposés à m'accueillir par justice ou par sympathie, je ferais un travail imparfait. En effet je travaillerais, cela oui, mais sans fatigue, et même en donnant à mon moi une grande satisfaction, en un compromis agréable entre le devoir et le plaisir. Ce n'est pas accablant de travailler là où l'amour vous entoure et où l'amour rend dociles les âmes à travailler. Mais s'il n'y a pas de fatigue, il n'y a pas de mérite, et il n'y a pas beaucoup de profit, parce que l'on fait peu de conquêtes et que l'on se borne à ceux qui sont déjà dans la justice. Je ne serais pas Moi si je ne cherchais pas à racheter d'abord à la Vérité, puis à la Grâce tous les hommes."



Sur une des premières ondulations des montagnes en arrière d'Éphraïm

Parabole de l'âme comparée à un vêtement

"Tu l'as abîmé ainsi, mon fils. Il me faudrait... " Elle examine le vêtement, mais secoue la tête et dit : "J'espérais pouvoir enlever l'ourlet, mais il n'y en a plus..."

"C'est moi qui l'ai enlevé à Nobé, car le pli était coupé. Mais j'ai donné à ton fils la partie que j'avais enlevée..." explique Élise.

"Oui, mais je m'en suis servi pour faire une corde à mon sac..."

"Pauvre fils ! Comme il est nécessaire que nous soyons près d'eux !" dit Marie très Sainte qui répare le vêtement de je ne sais qui.

"Et pourtant, ici il faut de l'étoffe. Regardez. Les points ont fini de déchirer tout autour, et d'un mal déjà grand en est venu un irréparable; à moins que... l'on puisse trouver quelque chose qui remplace l'étoffe manquante. Alors... cela se verra encore... mais ce sera passable."

"Tu m'as donné l'idée pour une parabole..." dit Jésus, et en même temps Judas dit : "Je crois avoir au fond de mon sac un morceau d'étoffe de cette couleur. C'est le reste d'un vêtement qui était trop déteint pour que je le porte, je l'ai donné à un petit homme qui était tellement plus petit que moi, que nous avons dû en couper presque deux palmes. Si

tu attends, je vais le chercher. Mais auparavant je voudrais entendre la parabole."

"Que Dieu te bénisse. Écoute aussi. Pendant ce temps, je remets les cordons du vêtement de Jacques. Ils sont tout élimés."

"Parle, Maître. Ensuite je ferai plaisir à Marie Salomé."

■ "Je parle. Je compare l'âme à une étoffe. Quand elle est infusée, elle est nouvelle, sans déchirure. Elle a seulement la tache originelle, mais elle n'a pas de blessures dans sa constitution, ni d'autres taches, ni de consommation. Puis, avec le temps, et à cause des vices qu'elle accueille, elle s'use jusqu'à se couper, elle se tache par ses imprudences, elle se déchire par ses désordres. Maintenant, quand elle est déchirée, il ne faut pas la ravauder maladroitement, ce qui serait la cause de déchirures plus nombreuses, mais il faut de patientes et de longues et parfaites reprises pour faire disparaître le plus possible la ruine qui s'est produite. Et si l'étoffe est trop déchirée, et même si elle est déchirée au point d'avoir perdu un morceau, on ne doit pas orgueilleusement prétendre supprimer la ruine par soi-même, mais aller trouver Celui que l'on sait pouvoir rendre l'âme de nouveau intègre parce qu'il Lui est permis de tout faire et parce que Lui peut tout faire.

Je parle de Dieu, mon Père, et du Sauveur que je suis. *Mais l'orgueil de l'homme est tel que, plus grande est la ruine de son âme, et plus il cherche à la rapiécer par des remèdes incomplets qui créent une infirmité de plus en plus grande.* Vous pourrez m'objecter qu'une déchirure se verra toujours. Marie Salomé l'a dit aussi. *Oui, on verra toujours les blessures qu'une âme a subies, mais l'âme livre sa bataille et il s'ensuit donc qu'elle soit blessée, si nombreux sont les ennemis qui l'entourent.* Mais personne ne peut dire, en voyant un homme couvert de cicatrices, qui sont les signes d'autant de nombreuses blessures reçues en combattant pour obtenir la victoire, personne ne peut dire : "Cet homme est immonde". On dira au contraire : "Celui-ci est un héros. Voilà les marques empourprées de sa valeur". Et on ne verra jamais un soldat éviter de se faire soigner par honte d'une glorieuse blessure, mais au contraire il ira trouver le médecin et lui dira avec un saint orgueil : "Voilà, j'ai combattu et j'ai vaincu. Je ne me suis pas épargné, tu le vois. Maintenant remets-moi en état, pour que je sois prêt pour d'autres batailles et d'autres victoires". Au contraire, celui qui a des plaies de maladies immondes, produites en lui par des vices indignes, celui-là a honte de ses plaies devant ses parents et ses amis, et même devant les médecins, et parfois il est si absolument stupide qu'il les tient cachées jusqu'à ce que leur puanteur les révèle. Mais alors, il est trop tard pour réparer.

Les humbles sont toujours sincères et même ce sont des valeureux qui n'ont pas à avoir honte des blessures reçues dans la lutte. Les orgueilleux sont toujours menteurs et lâches. À cause de leur orgueil, ils arrivent à la mort, faute de vouloir aller vers Celui qui peut les guérir et Lui dire : "Père, j'ai péché. Mais si tu veux, tu peux me guérir". Nombreuses sont les âmes qui, à cause de l'orgueil de ne pas avoir à confesser une faute initiale, arrivent à la mort. Et alors, pour elles aussi, c'est trop tard. Elles ne réfléchissent pas que la miséricorde divine est plus puissante et plus vaste que toute gangrène, si puissante et si étendue qu'elle soit, et qu'elle peut tout guérir. Mais elles, les âmes des orgueilleux, quand elles s'aperçoivent qu'elles ont méprisé tout moyen de salut, tombent dans le désespoir, puisqu'elles sont sans Dieu, et en disant : "Il est trop tard", elles se donnent la dernière mort, celle de la damnation. Et maintenant, Judas, va prendre ton étoffe..."

"J'y vais,....."



Parabole des mal conseillés

Jésus parle au milieu d'une place couverte d'arbres. Le soleil, qui commence à peine son coucher, l'illumine d'une lumière jaune verte qui filtre à travers les feuilles nouvelles des platanes géants. On dirait que sur la vaste place soit étendu un voile fin et précieux qui filtre, sans l'arrêter, la lumière solaire.

Jésus dit : ■ " Écoutez. Autrefois un grand roi envoya dans une partie de son royaume, dont il voulait éprouver la justice, son fils bien-aimé en lui disant : "Va, parcours tous les endroits, fais du bien en mon nom, renseigne-les sur moi, fais-moi connaître et fais-moi aimer. Je te donne tout pouvoir et tout ce que tu feras sera bien fait".

Le fils du roi, après avoir reçu la bénédiction paternelle, se rendit où le Père l'avait envoyé et avec quelques-uns de ses écuyers et amis, il se mit à parcourir inlassablement cette partie du royaume de son père. Or cette région, par une suite d'événements malheureux, s'était moralement divisée en parties opposées l'une à l'autre. Chacune pour son propre compte poussait de grands cris et envoyait au roi des suppliques pressantes pour dire chacune qu'elle était la meilleure, la plus fidèle, et que les voisines étaient perfides et méritaient un châtement. Aussi le fils du roi se trouva en face de citadins, dont les humeurs variaient selon la ville à laquelle ils appartenaient, et qui se ressemblaient en deux choses : la première c'était pour chacun de se croire meilleur que les autres, et la seconde de vouloir ruiner la ville voisine et ennemie, en la faisant tomber dans l'estime du roi. Juste et sage comme il l'était, le fils du roi tenta alors d'instruire, avec beaucoup de miséricorde, à la justice, chaque partie de cette région pour la rendre amie et chérie par son père. Et, comme il était bon, il y parvenait bien que lentement car, comme il arrive toujours, seuls suivaient ses conseils ceux de chacune des diverses parties de la région qui avaient le cœur droit. Au contraire, il est juste de le dire, c'était là où avec mépris on disait qu'il y avait moins de sagesse et de bonne volonté qu'il trouvait plus de désir de l'écouter et de devenir sage dans la vérité. Alors ceux des provinces voisines dirent : "Si nous n'essayons pas d'obtenir les faveurs du roi, elles iront toutes à ceux que nous méprisons. Allons troubler ceux que nous haïssons et allons-y en faisant semblant d'être convertis nous aussi et disposés à déposer les haines pour faire honneur au fils du roi".

Et ils y allèrent. Ils se répandirent en qualité d'amis dans les villes de la province rivale, conseillant, avec une fausse bonté, les choses qu'il fallait faire pour honorer toujours plus et toujours mieux le fils du roi, et par conséquent le roi son père. Car l'honneur rendu au fils envoyé par le père est toujours aussi un honneur rendu à celui qui l'a envoyé. Mais ces gens n'honoraient pas le fils du roi, au contraire ils le haïssaient fortement au point de vouloir le rendre odieux aux sujets et au roi lui-même. Ils furent tellement rusés dans leur fausse bonhomie, ils surent si bien présenter leurs conseils comme excellents, que beaucoup de la région voisine accueillirent comme bon ce qui était mauvais, et quittèrent la voie juste qu'ils suivaient pour en prendre une qui était injuste, et le fils du roi constata que chez beaucoup sa mission échouait.

Maintenant vous, dites-moi : qui fut le plus grand pécheur aux yeux de Dieu ? Quel est le péché des conseillers et celui de ceux qui acceptèrent leurs conseils ? Et je vous demande encore : avec qui ce bon roi aura été le plus sévère ? ... Vous ne savez pas me répondre ? Je vais vous le dire.

Le plus grand pécheur, aux yeux du roi, fut celui qui poussa au mal son propre prochain, *par haine* pour lui qu'il voulait rejeter dans les ténèbres d'une ignorance encore plus profonde, *par haine* envers le fils du roi qu'il voulait arracher à sa mission en le faisant paraître incapable aux yeux du roi et des sujets, *par haine* envers le roi lui-même car, si l'amour donné au fils est de l'amour donné au père, pareillement la haine donnée au fils est de la haine donnée au père.

Donc le péché de ceux qui donnaient de mauvais conseils, avec pleine intelligence de conseiller le mal, était un péché de haine en plus que de mensonge, de haine préméditée, et le péché de ceux qui acceptèrent le conseil en le croyant bon, était uniquement un péché de sottise. Mais vous savez bien qu'est responsable de ses actions celui qui est intelligent, alors que celui qui, à cause de la maladie ou d'autre chose, est sot, n'est pas responsable personnellement, mais ce sont ses parents qui sont responsables pour lui. C'est pour cela qu'un enfant, qui n'est pas arrivé à sa majorité, est tenu pour irresponsable, et c'est le père qui répond des actions du fils. Pour cette raison le roi, qui était bon, fut sévère avec les mauvais conseillers intelligents, et bienveillant envers ceux qu'ils avaient trompés, auxquels il adressa seulement un reproche, celui d'avoir cru à tel ou tel sujet avant d'interroger directement le fils du roi et de savoir de lui les choses qu'il fallait vraiment faire. Car c'est seulement le fils du père qui connaît réellement la volonté de son père.

Telle est la parabole, ô peuple de Silo. De Silo à qui plusieurs fois au cours des siècles furent donnés par Dieu, par les hommes ou par Satan, des conseils de différentes natures. Les uns fleurirent en bien quand on les suivit comme de bons conseils, ou quand on les repoussa après les avoir reconnus comme de mauvais conseils. Les autres fleurirent en mal quand ils ne furent pas accueillis quand ils étaient saints ou accueillis quand ils étaient mauvais.

En effet l'homme a cette magnifique liberté de volonté, et il peut vouloir librement le bien ou le mal, et il a l'autre magnifique don de l'intelligence capable de discerner le bien et le mal, et donc ce n'est pas tant le conseil lui-même que la manière dont on l'accueille qui peut donner la récompense ou le châtement. Si personne ne peut empêcher les mauvais de tenter leur prochain pour le ruiner, rien ne peut interdire aux bons de repousser la tentation et de rester fidèles au bien.

Le même conseil peut nuire à dix et servir à dix autres. Car si celui qui le suit se nuit, celui qui ne le suit pas est utile à son âme. Que personne donc ne dise : "Ils nous ont dit de faire". Mais que chacun dise sincèrement : "J'ai voulu faire". Vous aurez alors au moins le pardon que l'on donne à ceux qui sont sincères. Et si vous n'êtes pas fixés sur la bonté du conseil que vous recevez, méditez avant de l'accepter et de le mettre en pratique. Méditez en invoquant le Très-Haut qui ne refuse jamais ses lumières aux esprits de bonne volonté. Et si votre conscience, éclairée par Dieu, voit ne serait-ce qu'un seul point, petit, imperceptible, mais tel qu'il ne peut exister dans une œuvre de justice, dites alors : "Je ne ferai pas cela, car c'est une justice impure".

Oh ! en vérité je vous dis que celui qui fera bon usage de son intelligence et de son libre arbitre et qui invoquera le Seigneur pour voir la vérité des choses, ne sera pas ruiné par la tentation, car le Père des Cieux l'aidera à faire le bien en dépit de toutes les embûches du monde et de Satan.

Rappelez-vous Anne d'Elcana et rappelez-vous les fils d'Éli. L'ange lumineux de la première avait conseillé à Anne de faire vœu au Seigneur s'il la rendait féconde. Le prêtre Éli conseilla à ses fils de rentrer dans la justice et de ne pas continuer de pécher contre le Seigneur. Et pourtant, bien que pour la lourdeur de l'homme, il soit plus facile de comprendre la voix d'un autre homme, plutôt que le langage spirituel et insensible (aux sens physiques) de l'ange du Seigneur parlant à l'esprit, Anne d'Elcana accueillit le conseil parce qu'elle était bonne et se tenait droite en présence du Seigneur, et elle enfanta un prophète, alors que les fils d'Éli, parce qu'ils étaient mauvais et éloignés de Dieu, n'accueillirent pas le conseil de leur père et, punis par Dieu, moururent de mort violente.

Les conseils ont deux valeurs : celle de la source dont ils proviennent, et elle est déjà grande car elle peut avoir des conséquences incalculables, et celle du cœur auquel ils sont donnés. La valeur que leur donne le cœur auquel ils sont proposés est une valeur non seulement incalculable, mais immuable. Car si le cœur est bon et suit le bon conseil, il donne au conseil une valeur d'œuvre juste, et s'il ne le fait pas, il enlève la seconde partie de la valeur à celui-ci qui reste un conseil mais pas une œuvre, c'est-à-dire un mérite seulement pour celui qui le donne. Et si le conseil est mauvais et n'est pas accueilli par un cœur bon, tenté en vain avec des flatteries et des terreurs pour le mettre en pratique, il acquiert une valeur de victoire sur le Mal et de martyre par fidélité au Bien, et prépare ainsi un grand trésor dans le Royaume des Cieux.

Quand par conséquent votre cœur est tenté par d'autres, méditez, en vous mettant sous la lumière de Dieu si ce peut être une parole bonne et si, avec l'aide de Dieu qui permet les tentations mais ne veut pas votre ruine, vous voyez que ce n'est pas une chose bonne, sachez vous dire à vous-mêmes et à celui qui vous tente : "Non. Je reste fidèle à mon Seigneur et que cette fidélité m'absolve de mes péchés passés et me réadmette non pas au dehors, près des portes du Royaume, mais à l'intérieur de ses frontières, parce que c'est aussi pour moi que le Très-Haut a envoyé son Fils pour me conduire au salut éternel".

Allez. Si quelqu'un a besoin de Moi, vous savez où je suis au repos pour la nuit. Que le Seigneur vous éclaire."



Seconde parabole des mal conseillés

"Je ne blasphème pas, rabbi. Je commente ce que je vois. Pourquoi votre sainteté ne nous apporte-t-elle que fardeaux et malheurs et nous met-elle sur les lèvres des reproches et des pensées de défiance envers le Très-Haut, alors que les œuvres du Rabbi de Nazareth nous donnent la paix et la certitude que Dieu est bon ?"

Le rabbi ne répond pas, il s'éloigne et s'en va bavarder avec d'autres de ses amis. L'un d'eux se détache et se fraie un passage pour aller en face de Jésus, qu'il interpelle ainsi, sans le saluer d'abord : "Que comptes-tu faire ?"

"Parler à ceux qui demandent ma parole" répond Jésus en le regardant dans les yeux, sans mépris, mais aussi sans peur.

"Cela ne t'est pas permis. Le Sanhédrin ne le veut pas."

"C'est la volonté du Très-Haut, dont le Sanhédrin devrait être le serviteur."

"Tu es condamné, tu le sais. Tais-toi, ou..."

"Mon nom est Parole. Et la Parole parle."

"Aux samaritains... Si tu étais vraiment ce que tu dis que tu es, tu ne donnerais pas ta parole aux samaritains."

"Je l'ai donnée et je la donnerai aux galiléens, comme aux juifs et comme aux samaritains, car il n'y a pas de différence aux yeux de Jésus."

"Essaie donc de la donner en Judée, si tu l'oses !..."

"En vérité, je la donnerai. Attendez-moi. N'es-tu pas Éléazar ben Parta ? Oui ? Alors il est certain que tu verras Gamaliel avant Moi. Dis-lui en mon nom qu'à lui aussi je donnerai, après vingt et un ans, la réponse qu'il attend. As-tu compris ? Rappelle-toi bien : à lui aussi, je donnerai après vingt et un ans, la réponse qu'il attend. Adieu."

"Où ? Où veux-tu parler ? Où veux-tu répondre au grand Gamaliel ? Il a certainement quitté Gamala de Judée pour entrer à Jérusalem. Mais s'il était encore à Gamala, tu ne pourrais pas lui parler."

"Où ? Et où se rassemblent les scribes et les rabbis d'Israël ?"

"Dans le Temple ? Toi, dans le Temple ? Et tu oserais ? Mais tu ne sais pas..."

"Que vous me haïssez ? Je le sais. Il me suffit de n'être pas haï par mon Père. D'ici peu le Temple frémissa à cause de ma parole." Et sans plus s'occuper de son interlocuteur il ouvre les bras pour imposer le silence aux gens qui s'agitent en deux courants opposés et manifestent contre les perturbateurs.

Il se fait un silence subit, et Jésus parle dans ce silence : "À Silo j'ai parlé des mauvais conseillers et de ce qui peut réellement faire, d'un conseil, un bien ou un mal. À vous qui n'êtes plus seulement de Lébona, mais de tous les endroits de la Palestine, je propose maintenant cette parabole. Nous l'appellerons : "La parabole des mal conseillés".

■ Écoutez. Il y avait une fois une famille très nombreuse, au point d'être une tribu. Les nombreux enfants s'étaient mariés en formant autour de la première famille beaucoup d'autres familles avec de nombreux enfants. Ces derniers à leur tour, en se mariant, avaient formé d'autres familles. De sorte que le vieux père s'était, pour ainsi dire, trouvé à la tête d'un petit royaume dont il était le roi. Comme il arrive toujours dans les familles, parmi les nombreux enfants et les enfants des enfants, il y en avait de différents caractères : des bons et justes, des orgueilleux et injustes. Ceux qui étaient contents de leur sort et ceux qui étaient envieux, leur part leur semblait plus petite que celle d'un frère ou d'un parent. Et il y avait, près du plus mauvais, le meilleur de tous. Et il était naturel que ce dernier fût le plus tendrement aimé du père de toute la grande famille. Et, comme il arrive toujours, le mauvais et ceux qui lui ressemblaient davantage, haïssaient le bon parce qu'il était le plus aimé, ne réfléchissant pas qu'eux aussi auraient pu être aimés s'ils avaient été bons comme lui.

Et celui qui était bon et auquel le père confiait ses pensées pour qu'il les dît à tous, était suivi par d'autres qui étaient bons. De cette façon la grande famille s'était divisée en trois parties : celle des bons et celle des mauvais, et entre l'une et l'autre la troisième partie faite des indécis, qui se sentaient attirés vers le bon fils, mais craignaient le fils mauvais et ceux de son parti. Cette troisième partie louvoyait entre l'une et l'autre des deux premières et ne savait pas se décider avec fermeté pour l'une ou l'autre. Alors le vieux père, en voyant cette indécision, dit à son fils bien-aimé : "Jusqu'à présent tu as dépensé ta parole spécialement pour ceux qui l'aiment et pour ceux qui ne l'aiment pas, parce que les premiers te la demandent pour m'aimer toujours plus avec justice, et parce que les autres sont des sots qu'il faut rappeler à la justice. Mais tu vois que ces sots non seulement ne l'accueillent pas en restant ce qu'ils étaient, mais qu'à leur première injustice envers toi, qui leur portes mon désir, ils joignent celle de corrompre par de mauvais conseils ceux qui ne savent pas vouloir fortement prendre le meilleur chemin. Va donc les trouver, et parle-leur de ce que je suis, et de ce que tu es, et de ce qu'ils doivent faire pour être avec moi et avec toi".

Le fils, toujours obéissant, alla comme le voulait le père, et chaque jour il conquérait quelque cœur. Et le père vit ainsi clairement quels étaient ses vrais fils rebelles, et il les regardait avec sévérité, sans cependant leur faire des reproches parce qu'il était père, et qu'il voulait les attirer à lui par la patience, l'amour et l'exemple des bons.

Mais les mauvais dirent quand ils se virent seuls : "Ainsi il apparaît trop clairement que nous sommes les rebelles. Auparavant ils nous confondaient parmi ceux qui n'étaient ni bons ni mauvais. Maintenant, vous les voyez, ils vont tous derrière le fils aimé. Il faut agir, détruire son œuvre. Allons, en feignant de nous être ravisés, parmi ceux qui sont à peine convertis, et aussi près des plus simples des meilleurs; et répandons le bruit que le fils aimé feint de servir le père, mais qu'en réalité il se fait des partisans pour ensuite se révolter contre lui; ou bien disons que le père

a l'intention d'éliminer son fils et ses partisans, parce qu'ils triomphent trop et offusquent sa gloire de père-roi et que par conséquent, pour défendre le fils aimé et trahi, il faut le retenir parmi nous, loin de la maison paternelle où l'attend la trahison". Et ils allèrent, si finement rusés en suggérant et répandant leurs avis et leurs conseils, que beaucoup tombèrent dans le piège, spécialement ceux qui étaient convertis depuis peu, auxquels les mauvais conseillers donnaient ce mauvais conseil : "Voyez combien il vous a aimés ? Il a préféré venir parmi vous plutôt que de rester près de son père ou du moins près de ses bons frères. Il a tant fait qu'en présence du monde il vous a relevé de votre abjection d'être qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient et dont tout le monde, à cause de cela, se moquait. À cause de cette prédilection à votre égard, vous avez le devoir de le défendre, et même de le retenir, de force si vos paroles de persuasion ne suffisent pas pour le maintenir dans votre camp. Ou bien soulevez-vous pour le proclamer votre chef et roi et marchez contre le père inique et ses fils iniques comme lui". Certains hésitaient en faisant remarquer : "Mais lui veut, a voulu que nous allions avec lui pour honorer le père, et il nous a obtenu bénédiction et pardon".

À ces derniers ils disaient; "Ne croyez pas ! Il ne vous a pas dit toute la vérité et le père ne vous a pas montré toute la vérité. Il a agi ainsi parce qu'il sent que le père va le trahir et qu'il a voulu éprouver vos cœurs pour savoir où trouver protection et refuge. Mais peut-être... il est si bon ! Peut-être ensuite il se repentira d'avoir douté de son père et il voudra revenir à lui. Ne le lui permettez pas". Et beaucoup promirent : "Nous ne le permettrons pas" et ils s'enflammèrent en faisant des projets susceptibles de retenir le fils aimé. Ils ne s'aperçurent pas que pendant que les mauvais conseillers disaient : "Nous vous aiderons pour sauver le béni", leurs yeux étaient pleins de lueurs mensongères et cruelles, et qu'ils se faisaient des clins d'œil en se frottant les mains et en murmurant : "Ils tombent dans le piège ! Nous allons triompher !" chaque fois que quelqu'un adhérerait à leurs paroles sournoises. Puis les mauvais conseillers s'en allèrent. Ils s'en allèrent en répandant dans d'autres endroits le bruit que bientôt on aurait vu la trahison du fils aimé, sorti des terres de son père pour créer un royaume, opposé au père, avec ceux qui haïssaient le père ou du moins ne lui donnaient pas un amour assuré. Et ceux qui avaient été suggestionnés par de mauvais conseils complotaient pendant ce temps comment faire pour amener le fils aimé au péché de rébellion qui aurait scandalisé le monde.

Les plus sages seulement d'entre eux, ceux chez lesquels étaient pénétrée plus profondément la parole du juste et y avait mis des racines parce qu'elle était tombée dans un terrain avide de l'accueillir, dirent, après avoir réfléchi : "Non. Il n'est pas bien de le faire. C'est un acte de malveillance envers le père, envers le fils et même envers nous. Nous connaissons la justice et la sagesse de l'un et de l'autre. Nous la connaissons même si malheureusement nous ne l'avons pas toujours suivie. Et nous ne devons pas penser que les conseils de ceux qui ont toujours été ouvertement contre le père et la justice, et aussi contre le fils aimé par le père, puissent être plus justes que ceux que nous a donnés le fils béni". Et ils ne les suivirent pas. Au contraire, avec amour et avec douleur, ils laissèrent aller le fils là où il devait, en se bornant à l'accompagner avec des signes d'amour jusqu'aux limites de leurs champs et à lui promettre dans leur adieu : "Tu vas, nous, nous restons. Mais tes paroles sont en nous et dorénavant nous ferons ce que veut le père. Pars tranquille. Tu nous a enlevés pour toujours de l'état où tu nous a trouvés. Maintenant, mis sur la bonne voie, nous saurons y progresser jusqu'à rejoindre la maison paternelle de manière à être bénis par le père".

Au contraire certains donnèrent leur adhésion aux mauvais conseillers et ils péchèrent en tentant le fils aimé et en le ridiculisant comme sot parce qu'il était obstiné dans l'accomplissement de son devoir.

Maintenant je vous demande : "Pourquoi le même conseil a-t-il opéré de manières diverses ?" ... Vous ne répondez pas ? Je vais vous le dire comme je l'ai dit à Silo. Parce que les conseils acquièrent de la valeur ou deviennent nuls,

selon qu'ils sont ou ne sont pas accueillis. C'est inutilement que quelqu'un est tenté par de mauvais conseils. S'il ne veut pas pécher, il ne péchera pas. Et il ne sera pas puni pour avoir dû entendre les insinuations des mauvais. Il ne sera pas puni car Dieu est juste et Il ne punit pas des fautes qui n'ont pas été faites. Il ne sera puni que si, après avoir dû écouter le Mal qui le tente, il le met en pratique sans user de son intelligence pour méditer la nature du conseil et son origine. Il n'aura pas d'excuse pour dire : "Je le croyais bon". Est bon ce qui est agréable à Dieu. Est-ce que peut-être Dieu peut approuver ou avoir pour agréable une désobéissance ou une chose qui conduit à la désobéissance ? Est-ce que Dieu peut bénir une chose qui s'oppose à sa Loi, c'est-à-dire à sa Parole ? En vérité je vous dis que non. Et encore en vérité je vous dis qu'il faut savoir mourir plutôt que de transgresser la Loi divine. À Sichem je parlerai encore pour vous rendre justes en ce qui est de savoir vouloir ou ne pas vouloir pratiquer un conseil qui vous est donné. Allez.

" Les gens s'en vont en commentant.



À Sichem. La valeur que le juste donne aux conseils

Troisième et dernière parabole sur les mal conseillés

Les gens font entendre un murmure ému, et s'élève quelque voix qui dit : "Il n'y a que Lui pour savoir baiser nos innocents." Et d'autres voix : "Voyez-vous comme il les aime ? Il les a sauvés des larrons, il leur a donné une maison après les avoir rassasiés et vêtus, et maintenant il les embrasse comme s'ils étaient les fils de ses entrailles."

Jésus, qui a déposé les enfants par terre, sur la plus haute marche, tout près, de Lui, répond à tous en répondant à ces dernières paroles anonymes : "En vérité c'est plus que des fils de mes entrailles qu'ils sont pour Moi. C'est que je suis pour eux un père pour leur âme, et celle-ci m'appartient, non pendant le temps qui passe, mais pendant l'éternité qui demeure. Si je pouvais le dire de tout homme que de Moi, la Vie, il tire la vie pour sortir de la mort ! Je vous ai invités à cela quand je suis venu pour la première fois parmi vous, et vous pensiez que vous aviez beaucoup de temps pour vous décider à le faire. Une seule a montré de l'empressement pour suivre l'appel et pour aller sur le chemin de la Vie : la créature la plus pécheresse d'entre vous. Peut-être justement parce qu'elle s'est sentie morte, qu'elle s'est *vue* morte, pourrie dans son péché, et qu'elle a eu hâte de sortir de la mort. Vous, vous ne vous sentez pas et vous ne vous voyez pas morts, et vous n'avez pas son empressement.

Mais quel est le malade qui attend d'être mort pour prendre les remèdes de vie ? Celui qui est mort n'a besoin que d'un linceul et d'aromates et d'un tombeau où reposer pour devenir poussière après avoir été pourriture. Car, si pour des fins qui sont sages, la pourriture de Lazare que vous regardez avec des yeux dilatés par la crainte et la stupeur, retrouva la santé par l'intervention de l'Éternel, cela ne doit tenter personne à arriver à la mort de l'esprit en disant : "Le Très-Haut me rendra la vie de l'âme". Ne tentez pas le Seigneur votre Dieu. C'est à vous de venir à la Vie. Il n'y

a plus le temps d'attendre. La Vigne va être cueillie et pressée. Préparez votre esprit au Vin de la Grâce qui va vous être donné.

Ne faites-vous pas ainsi quand vous devez prendre part à un grand banquet ? Ne préparez-vous pas votre estomac à recevoir les nourritures et les vins choisis, en faisant précéder le banquet d'une abstinence prudente qui rend le goût net et l'estomac vigoureux pour goûter et désirer la nourriture et les boissons ? Et n'agit-il pas de même le vigneron pour essayer le vin fait depuis peu ? Il ne corrompt pas son palais le jour où il veut essayer le vin nouveau. Il s'en garde parce qu'il veut se rendre compte avec exactitude des qualités et des défauts pour corriger les uns et exalter les autres, et pour bien vendre sa marchandise. Mais s'il sait faire cela celui qui est invité à un banquet pour goûter avec plus de plaisir les mets et les vins, et s'il le fait le vigneron pour bien vendre son vin, ou pour rendre vendable le vin qui à cause de ses défauts serait repoussé par l'acheteur, l'homme ne devrait-il pas savoir le faire pour son esprit, pour goûter le Ciel, pour gagner le trésor pour pouvoir entrer au Ciel ?

Écoutez mon conseil. Oui, ce conseil, écoutez-le. C'est un bon conseil. C'est un conseil juste du Juste qu'en vain on a mal conseillé et qui veut vous sauver des fruits des conseils mauvais que vous avez eus. Soyez justes comme je le suis. Et sachez donner une juste valeur aux conseils qui vous sont donnés. Si vous savez vous rendre justes, vous leur donnerez une juste valeur.

Écoutez une parabole : elle ferme le cycle de celles que j'ai dites à Silo et à Lébona et parle toujours des conseils donnés et reçus.

■ Un roi envoya son fils chéri visiter son royaume. Le royaume de ce roi était divisé en de nombreuses provinces, car il était très vaste. Ces provinces avaient des connaissances différentes de leur roi. Certaines le connaissaient si bien qu'elles se considéraient comme les préférées et pour cela se laissaient aller à l'orgueil. Selon ces dernières, il n'y avait qu'elles de parfaites et qui connussent le roi et ce que le roi voulait. D'autres le connaissaient, mais sans se regarder comme sages pour autant, elles s'efforçaient de le connaître toujours plus. D'autres avaient la connaissance du roi mais elles l'aimaient à leur manière, car elles s'étaient donné un code spécial qui n'était pas le vrai code du royaume. Du code véritable, ils avaient pris ce qui leur plaisait et dans la mesure où cela leur plaisait et, même ce peu, ils l'avaient amoindri en le mélangeant avec d'autres lois empruntées à d'autres royaumes, ou qu'ils s'étaient données eux-mêmes, et qui n'étaient pas bonnes. Oui, qui *n'étaient pas bonnes*. D'autres encore ignoraient davantage leur roi, et certaines savaient seulement qu'il y avait un roi. Rien de plus. Mais ce peu qu'ils croyaient, ils croyaient même que c'était un conte.

Le fils du roi vint visiter le royaume de son père pour donner à toutes les différentes régions une connaissance exacte du roi, ici en corrigeant l'orgueil, là en relevant ceux que l'on avait avilis, ailleurs en redressant des idées erronées, plus loin en persuadant d'enlever les éléments impurs de la loi qui était pure, ici en enseignant pour combler les lacunes, là en essayant de donner un minimum de connaissances et de foi en ce roi réel dont tout homme était le sujet. Ce fils de roi pensait pourtant que, pour tous, une première leçon était l'exemple d'une justice conforme au code aussi bien dans les parties sérieuses que dans les choses de moindre importance. Et il était parfait, si bien que les gens de bonne volonté devenaient meilleurs parce qu'ils suivaient tant les actions que les paroles du fils du roi car ses paroles et ses actions étaient une unique chose tant elles se correspondaient sans dissonances.

Pourtant ceux des provinces qui se considéraient comme parfaites seulement parce qu'ils connaissaient à la lettre la lettre du code, mais n'en possédaient pas l'esprit, voyaient que de l'observance de ce que faisait le fils du roi et de ce

qu'il exhortait à faire, il ressortait trop clairement qu'eux connaissaient la lettre du code mais ne possédaient pas l'esprit de la loi du roi, et qu'ainsi leur hypocrisie se trouvait démasquée. Alors ils pensèrent à faire disparaître ce qui les faisait apparaître tels qu'ils étaient. Et pour y arriver, ils prirent deux chemins : un contre le fils du roi, l'autre contre ses partisans. Pour le premier, les mauvais conseils et les persécutions; pour les seconds, les mauvais conseils et les intimidations. Il y a tant de choses qui sont des mauvais conseils. C'est un mauvais conseil de dire : "Ne fais pas cette chose qui peut te nuire", en feignant un intérêt bienveillant, et c'est un mauvais conseil de persécuter pour persuader celui que l'on veut dévoyer de manquer à sa mission. C'est un mauvais conseil de dire aux partisans : "Défendez à tout prix et par tous les moyens le juste persécuté", et c'est un mauvais conseil de dire aux partisans : "Si vous le protégez, vous vous heurterez à notre indignation".

Mais je ne parle pas ici des conseils donnés aux partisans. Je parle des conseils que l'on a donnés ou fait donner au fils du roi. Avec une fausse bonhomie, avec une haine livide, ou par la bouche d'instruments ignorants que l'on portait à nuire en leur faisant croire qu'ils rendraient service.

Le fils du roi écouta ces conseils. Il avait des oreilles, des yeux, de l'intelligence et du cœur. Il ne pouvait donc pas ne pas les entendre, ne pas les voir, ne pas les comprendre et ne pas les juger. Mais le fils du roi avait surtout l'esprit droit du vrai juste et à tout conseil donné sciemment ou inconsciemment pour le faire pécher en donnant un mauvais exemple aux sujets de son père et une infinie douleur à son père, il répondit : "Non. Je fais ce que veut mon père. Je suis son code. D'être fils du roi ne m'exempt pas d'être le plus fidèle de ses sujets pour observer la Loi. Vous qui me haïssez et voulez m'effrayer, sachez que rien ne me fera violer la Loi. Vous qui m'aimez et voulez me sauver, sachez que je vous bénis pour votre intention, mais sachez aussi que votre amour et l'amour que je vous porte, car vous m'êtes plus fidèles que ceux qui se disent 'sages', ne doit pas me rendre injuste dans mon devoir envers le plus grand amour qui est celui qu'il faut donner à mon père".

Voilà la parabole, mes fils. Et elle est si claire que chacun de vous peut l'avoir comprise. Et chez les esprits justes il ne peut s'élever qu'une seule voix : "Il est vraiment le juste car aucun conseil humain ne peut l'entraîner sur la voie de l'erreur".

Oui, fils de Sichem, rien ne peut m'induire en erreur. Malheur si je tombais dans l'erreur ! Malheur à Moi et malheur à vous. Au lieu d'être votre Sauveur, je serais pour vous un traître, et vous auriez raison de me haïr. Mais je ne le ferai pas. Je ne vous reproche pas d'avoir accepté des suggestions et pensé à des mesures contraires à la justice. Vous n'êtes pas coupables puisque vous l'avez fait par esprit d'amour, mais je vous dis ce que je vous ai dit au commencement et à la fin, je vous le dis à vous : vous m'êtes plus chers que si vous étiez les fils de mes entrailles, car vous êtes les fils de mon esprit. Votre esprit, je l'ai amené à la Vie, et je le ferai encore plus.

Sachez, et que ce soit votre souvenir de Moi, sachez que je vous bénis pour la pensée que vous avez eue dans le cœur. Mais grandissez dans la justice, en voulant seulement ce qui honore le vrai Dieu pour qui il faut avoir un amour absolu qu'on ne doit donner à aucune autre créature. Venez à cette parfaite justice dont je vous donne l'exemple, une justice qui foule aux pieds les égoïsmes du propre bien-être, la peur des ennemis et de la mort, qui piétine tout, pour faire la volonté de Dieu.

Préparez votre esprit. L'aube de la Grâce se lève, le banquet de la Grâce s'apprête. Vos âmes, les âmes de ceux qui veulent venir à la Vérité, sont à la veille de leurs noces, de leur libération, de leur rédemption. Préparez-vous, dans

la justice, à la fête de la Justice."

Jésus fait signe aux parents des enfants, qui sont près d'eux, d'entrer dans la maison avec Lui et il se retire après avoir pris dans ses bras les trois enfants, comme au début.

Sur la place se croisent les commentaires, très divers.



La rencontre avec le jeune homme riche

Parabole du jeune homme riche

Jésus quitte la route de Jéricho pour un chemin secondaire qui va à Doco. Il s'y trouve depuis peu quand, d'une caravane qui vient je ne sais d'où — une riche caravane qui certainement vient de loin. Les femmes sont montées sur des chameaux, renfermées dans des palanquins qui oscillent, attachés sur les échines gibbeuses. Les hommes sont montés sur des chevaux fougueux ou d'autres chameaux — se détache un jeune homme qui fait agenouiller son chameau et glisse en bas de la selle pour aller vers Jésus. Un serviteur qui est accouru lui tient la bête par la bride.

Le jeune homme se prosterne devant Jésus et Lui dit après une profonde salutation : "Je suis Philippe de Canata, fils de vrais Israélites et resté tel. Disciple de Gamaliel jusqu'à la mort de mon père qui m'a mis à la tête de son commerce. Je t'ai entendu plus d'une fois. Je connais tes actions, j'aspire à une vie meilleure pour avoir cette vie éternelle dont tu assures la possession à celui qui crée ton Royaume en lui-même. ■ Dis-moi, bon Maître : que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ?"

"Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon."

"Tu es le Fils de Dieu, bon comme ton Père. Oh ! dis-moi que dois-je faire ?"

"Pour entrer dans la vie éternelle, observe les commandements."

"Lesquels, mon Seigneur ? Les anciens ou les tiens ?"

"Dans les anciens, les miens se trouvent déjà. Les miens ne changent pas les anciens. Ils sont toujours : adorer d'un amour vrai l'Unique vrai Dieu et respecter les lois du culte, ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre l'adultère, ne

pas attester le faux, honorer père et mère, ne pas faire du tort au prochain, mais au contraire l'aimer comme tu t'aimes toi-même. En agissant ainsi, tu auras la vie éternelle."

"Maître, toutes ces choses, je les ai observées depuis mon enfance."

Jésus le regarde d'un œil affectueux et doucement il lui demande : "Et cela ne te paraît pas encore suffisant ?"

"Non, Maître. C'est une si grande chose le Royaume de Dieu en nous et dans l'autre vie. C'est un don infini Dieu, qui se donne à nous. Je sens que tout est peu de chose de ce qui est devoir, par rapport au Tout, à l'Infini Parfait qui se donne. Je pense qu'on doit l'obtenir avec des choses plus grandes que celles qui sont commandées pour ne pas se damner et Lui être agréable."

"Tu parles bien. Pour être parfait il te manque encore une chose. Si tu veux être parfait comme le veut notre Père des Cieux, va, vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et tu auras dans le Ciel un trésor qui te fera aimer du Père qui a donné son Trésor pour les pauvres de la terre. Puis viens et suis-moi,"

Le jeune homme s'attriste et devient pensif, puis il se relève en disant : "Je me rappellerai ton conseil..." et il s'éloigne tout triste.

Judas a un petit sourire ironique et il murmure : "Je ne suis pas le seul à aimer l'argent !"

Jésus se retourne et le regarde... et puis il regarde les onze autres visages qui sont autour de Lui, puis il soupire : "Comme difficilement un riche entrera dans le Royaume des Cieux dont la porte est étroite, dont le chemin est escarpé, et que ne peuvent parcourir pour y entrer ceux qui sont chargés du poids volumineux des richesses ! Pour entrer là-haut, il ne faut que des trésors de vertus, immatériels, et il faut savoir se séparer de tout ce qui est attachement aux choses du monde et aux vanités." Jésus est très triste.

Les apôtres, entre eux, se regardent du coin de l'œil...

Jésus reprend, en regardant la caravane du jeune homme riche qui s'éloigne : "En vérité je vous dis qu'il est plus facile qu'un chameau passe par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu."

"Mais alors qui pourra jamais se sauver ? La misère rend souvent pécheur à cause de l'envie et du peu de respect pour ce qui appartient à autrui et de la défiance envers la Providence... La richesse est un obstacle à la perfection... Et alors ? Qui pourra se sauver ?"

Jésus les regarde et leur dit : "Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu, car à Dieu, tout est possible. Il suffit que l'homme aide son Seigneur par sa bonne volonté. Et c'est de la bonne volonté d'accepter le conseil reçu et de s'efforcer d'arriver à se libérer des richesses. *À se libérer de tout pour suivre Dieu. Car voici ce que c'est que la vraie liberté de l'homme : suivre les paroles que Dieu murmure au cœur et ses commandements, ne pas être esclave ni de soi-même, ni du monde, ni du respect humain, et donc pas esclave de Satan. User de la splendide liberté d'arbitre que Dieu a donné à l'homme pour vouloir librement et uniquement le Bien et obtenir ainsi la vie éternelle, toute lumineuse. libre, bienheureuse.* Il ne faut pas être esclave même de sa propre vie si pour la seconder on doit résister à Dieu. Je vous l'ai dit : "Celui qui perdra sa vie par amour pour Moi et pour servir Dieu la sauvera pour

l'éternité"

"Voilà ! Pour te suivre nous avons quitté toutes choses, même les plus licites. Que nous en arrivera-t-il donc ? Entrerons-nous alors dans ton Royaume ?" demande Pierre.

" En vérité, en vérité, je vous dis que ceux qui m'auront suivi de cette façon, et qui me suivront — car il est toujours temps de réparer la paresse et les fautes faites jusqu'ici, toujours temps, tant que l'on est sur la Terre et que l'on a devant soi des jours où on peut réparer le mal commis - ceux qui me suivront seront avec Moi dans mon Royaume. En vérité je vous dis que vous qui m'avez suivi dans la régénération vous siégerez sur des trônes pour juger les tribus de la Terre avec le Fils de l'homme assis sur le trône de sa gloire. En vérité je vous dis encore qu'il n'y aura personne qui, ayant par amour de mon Nom quitté maison, champs, père, mère, frères, épouse, enfants et sœurs, pour répandre la Bonne Nouvelle et me continuer, qui ne reçoive le centuple en ce temps et la vie éternelle dans le siècle futur."

"Mais si nous perdons tout, comment pourrions-nous centupler notre avoir ?" demande Judas de Kériot.

"Je répète : ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Et Dieu donnera le centuple de joie spirituelle à ceux qui d'hommes du monde auront su se rendre fils de Dieu, c'est-à-dire hommes spirituels. Ils jouiront de la vraie joie ici et au-delà de la Terre. Et je vous dis encore que ce ne sont pas tous ceux qui semblent les premiers, et devraient l'être ayant reçu plus que tous, qui seront tels. Et ce ne sont pas tous ceux qui semblent les derniers, et moins que les derniers, n'étant pas en apparence mes disciples et n'appartenant même pas au Peuple élu, qui seront les derniers. En vérité beaucoup des premiers deviendront derniers et beaucoup de derniers, de tout à fait derniers, deviendront premiers... **Mais voilà Doco. Allez tous en avant, sauf Judas de Kériot et Simon le Zélote. Allez m'annoncer à ceux qui peuvent avoir besoin de Moi.**"

Et Jésus attend avec les deux qu'il a retenus de se joindre aux trois Marie qui le suivent à quelques mètres de distance.



Table des 54 paraboles

Pendant la première année de vie publique

1. Parabole du cheval préféré : [\(2.24\)](#) *Le Seigneur n'a pas manqué de bonté à l'égard de son peuple. Bien que celui-ci ai manqué de fidélité, des milliers et des dizaines de milliers de fois. Cette parabole, malgré les invraisemblances, démontre bien la pédagogie de l'art oratoire du Mâshâl.....P.2*
2. Parabole des fourmis : [\(2.56\)](#) *Ce sont des fourmis, rien d'autre que des fourmis. Et pourtant elles sont fortes parce qu'elles sont unies.....P.4*
3. Parabole des champs différemment cultivés : [\(2.78\)](#) *Il en est de même des cœurs. Je suis le Soc et ma parole est le Feu. Pour préparer au triomphe éternel.....P.6*

Pendant la deuxième année de vie publique

1. Parabole du semeur : [\(3.39\)](#) *(Matthieu 13,1-9 - Marc 4,1-9 - Luc 8,4-8)..... P.8*
2. Commentaires de la parabole du semeur : [\(3.40\)](#) *Pourquoi les paraboles (Matthieu 13,10-23 - Marc 4,10-20).P.10*
3. Parabole du bon grain et de l'ivraie : [\(3.41\)](#) *à Corozain. Le lendemain après avoir dit la parabole du Semeur. Le verset de Matthieu 13,36 procède de cette proximité en faisant l'amalgame des deux explications.....P.13*
4. Parabole du royaume de Dieu comparé à un grain semé qui lève : [\(3.44\)](#) *(Marc 4,26-29) – Parabole du grain de sénevé (Marc 4,30-32) – Magdala. Ces deux paraboles sont en lien avec Marie de Magdala encore pécheresse.....P.16 , P.18*
5. Parabole du riche et du pauvre Lazare : [\(3.52\)](#) *le Paradis et l'Enfer (Luc 16,19-31) – Esdreton parmi les paysans de Doras et Giocana en consolation de leur vie de dureté..... P.19*
6. Parabole du fils prodigue : [\(3.66\)](#) *(Lc 15,11-32) Béthanie, seconde Pâque. Cette parabole est destinée à Jean d'Endor, assassin repentit. « Je parlerai à tous, mais je te dirai comment Dieu t'aime. »P.22*

7. Parabole des dix vierges : [\(3.67\)](#) commentée par Jésus à Béthanie : *il en sera du Royaume des Cieux comme de dix vierges qui s'en allèrent, munies de leurs lampes, à la rencontre de l'époux. (Matthieu 25,1-13).....P.25*
8. Parabole du roi qui fait les noces à son fils : [\(3.68\)](#) à Béthanie : *Alors il dit à ses serviteurs : "La noce est prête, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux départs des chemins, et conviez aux noces tous ceux que vous pourrez trouver." (Matthieu 22, 1-14.)..... P.29*
9. Parabole de la brebis perdue : [\(4.94\)](#) (Matthieu 18,12-13 - Luc 15,4-7).....P.31
10. Parabole des pêcheurs : [\(4.102\)](#) *les poissons bons et mauvais, délaissés et choisis.....P.33*
11. Parabole de la drachme retrouvée : [\(4.104\)](#) (Luc 15,8-10) *Magdala, en témoignage public de la conversion De Marie de Magdala.....P.36*
12. Parabole du lépreux : [\(4.108\)](#) *parallèle entre la guérison d'un lépreux et la guérison d'un pécheur.....P.38*
13. Parabole des mineurs : [\(4.114\)](#) *à propos d'Hermastée, pêcheur persévérant venu du port d'Ascalon.....P.39*
14. Parabole de la vigne et de l'orme tuteur : [\(4.115\)](#) *qui finit par l'étouffer (la foi).....P.41*
15. Parabole du noyau dur qui germe en terre : [\(4.131\)](#) *À Capharnaüm.....P.45*
16. Parabole du riche imbécile : [\(4.140\)](#) *"Insensé, cette nuit même, on va te redemander ton âme. Et ce que tu As amassé qui l'aura ?" (Luc 12,13-53).....P.47*
17. Parabole des dettes remises : [\(4.142\)](#) (Matthieu 18,23-35) : *Un homme n'avait pas de quoi rendre cet argent ; alors le maître donna l'ordre de le vendre comme esclave et de vendre aussi sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait afin de rembourser ainsi la dette. Le serviteur se jeta à genoux devant son maître et lui dit : Prend patience envers moi et je te paierai tout !P.49*
18. Parabole des talents : [\(4.145\)](#) *en réponse à un scribe qui l'interroge sur les récompenses accordées aux Différentes catégories de "croyants" – Jérusalem, dans le Temple, lors de la fête des Tabernacles de la deuxième année (Matthieu 25,14-30.)..... P.50*
19. Parabole du bon samaritain : [\(4.145\)](#) (Luc 10,30-37) – *Au Temple, lors de la même fête, à un docteur de la Loi qui tente de le prendre en défaut.....P.53*

Pendant la troisième année de vie publique

1. Parole des ouvriers de la onzième heure : [\(5.17\)](#) *Alexandrosène de Phénicie devant un parterre cosmopolite, pour inciter tous les peuples à la conversion.....P.54*
2. Parole du banquet où tous les invités se défilent : [\(5.23\)](#) *(Luc 14,15-24). Ne pas confondre avec Mt 22,2-10 qui est reporté au chapitre 3.68.....P.58*
3. Parole du figuier stérile : [\(5.26\)](#) *(Luc 13, 6-9) pour illustrer la constance dans l'évangélisation qui vient de subir un revers à Corozain.....P.59*
4. Parole du Bon Berger : [\(5.40\)](#) *racontée au jeune Benjamin.....P.61*
5. Parole de l'intendant infidèle mais rusé : [\(5.71\)](#) *(Luc 16,1-18) Les riches aussi peuvent se sauver tout en étant riches.....P.64*
6. Parole du chemin escarpé : [\(5.75\)](#) *Au gué du Jourdain.....P.67*
7. Parole des deux fils : [\(6.84\)](#) *portrait spirituel de Judas.....P.69*
8. Parole des deux fils qui vont à la vigne : [\(6.96\)](#) *près d'Emmaüs de la Plaine (Matthieu 21,28-32)...P.71*
9. Parole du sculpteur qui fait des œuvres parfaites avec des apprentis maladroits : [\(6.110\)](#) *près d'Adâm.....P.73*
10. Parole du roi qui envoie ses enfants dans le monde avec les mêmes deux pièces de monnaies de grande valeur : [\(6.116\)](#) *le temps et la libre volonté. Jugement du roi, symbole du Jugement Dernier.P.76*
11. Parole du travail de la vigne appliqué au travail de l'âme : [\(6.119\)](#) *L'homme confie donc sa vigne inculte à celui qui la travaille : le libre arbitre; et lui commence à la cultiver. Plaine d'Esdrélon, juin/juillet de la 3^{ème} année.....P.81*
12. Parole du bois verni : [\(6.126\)](#) *J'ai dit, au début, que la peinture est comme l'embellissement des vertus sur le cœur humain. Elle embellit et préserve le bois des vers, de la pluie, du soleil.....P.85*

13. Paraboles de Marie : [\(6.126\)](#) *la farine et la toile à l'intention d'Aurea.....P.87*
14. Parabole de la vigne au milieu du monde : [\(6.137\)](#) *dit par Simon le zélote pour illustrer la nécessité du sacrement de réconciliation.....P.89*
15. Parabole du batelier intransigeant : [\(6.140\)](#) *s'inspire d'une attitude de Pierre envers les romains sur le Lac.....P.92*
16. Parabole des deux fils qui suivent les dix monuments (commandements) en gravissant une montagne : [\(6.144\)](#) *À Ippo.....P.96*
17. Parabole de la distribution des eaux : [\(7.160\)](#) *Celui qui est riche est le dépositaire de la richesse que Dieu lui accorde avec l'ordre d'en être le distributeur pour ceux qui souffrent.....P.100*
18. Parabole de la grenade : [\(7.179\)](#) *A quoi comparerai-je le monde en général, et en particulier la Palestine ? [...] Je le comparerai à cette grenade.....P.105*
19. Parabole du roi puissant, dont le royaume était très vaste, et qui voulut aller un jour visiter ses sujets. : [\(7.184\)](#) *À Nobé ou aux alentours.....P.107*
20. Parabole de la veuve et du juge inique : [\(7.20\)](#) *À Jérusalem au temple (Luc 18,01-08).....P.110*
21. Parabole des différentes maisons du Père : [\(7.197\)](#) *"Dans la Maison de mon Père, il n'y a pas de séparations ni de différences pour ceux qui arrivent à croire en Lui et à pratiquer sa Loi qui est le code de sa volonté, pourvu que l'homme vive en juste pour avoir une récompense éternelle dans son Royaume."P.112*
22. Parabole de l'homme riche et de l'enfant pauvre : [\(7.210\)](#) *choisir l'amour plutôt que la richesse.....P.114*
23. Parabole sur l'esprit qui s'élève et celui qui descend : [\(7.212\)](#) *vers Gabaon....P.120*
24. Parabole des malades qui guérissent : [\(7.220\)](#) *À Jéricho.....P.121*
25. Parabole du publicain et du pharisien : [\(7.220\)](#) *À Jéricho, (Luc 18, 9-14).....P.121*

26. Parabole de la goutte d'eau sur la pierre dure : [\(8.19\)](#)P.125
27. Parabole de l'âme comparée à un vêtement : [\(8.28\)](#) *sur une des premières ondulations des montagnes en arrière d'Éphraïm.....P.127*
28. Parabole des mal conseillés : [\(8.30\)](#) À Silo.....P.129
29. Seconde parabole des mal conseillés : [\(8.31\)](#) À Lébona.....P.132
30. Troisième et dernière parabole sur les mal conseillés : [\(8.33\)](#) À Sichem.....P.135
31. Parabole du jeune homme riche : [\(8.37\)](#) "Dis-moi, bon Maître : que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ?"
(Matthieu 19,16-30 - Marc 10,17-31 - Luc 18,15-30).....P.138

* Les numéros en [bleu](#) indiquent le [Tome](#) et le [chapitre](#)
Dans lequel chaque parabole se trouve.



Gloire à Dieu

Que les paraboles de Jésus-Christ vous servent de guide vers la voix la vérité et la vie qu'est Dieu. Dieu est amour et Jésus son fils, qui est notre frère et notre sauveur, nous à offert plusieurs paraboles. Ses paraboles durant ses trois années de vie publique sur terre en notre compagnie, ont pour but de nous évangéliser et nous faire comprendre de belles leçons d'amour et les voies à suivre pour arriver à la vie éternelle, pour retourner vers nos origines en tant qu'enfants de Dieu égarés. Les paraboles de Jésus-Christ regorgent de Sagesse de Lumière, de Paix et d'Amour pour nous, même celles qui peuvent parfois sembler très sévères, car bien souvent il nous arrive, comme êtres humains, d'avoir besoin d'être redressés spirituellement dans l'Amour vrai pour sortir de nos ténèbres. Tout bon père de famille ferait la même chose. Nous sommes appelés à renaître dans l'Esprit pour sauver notre âme que nous passons notre temps à négliger. Ici sont rassemblées plusieurs de ces paraboles. L'auteur vous souhaite donc de vous enivrer, pour vous reconnaître comme les enfants de Dieu que vous êtes, afin de revenir à la Lumière, la voie de notre salut éternel à tous. Que la paix de Jésus Amour nous accompagne.

